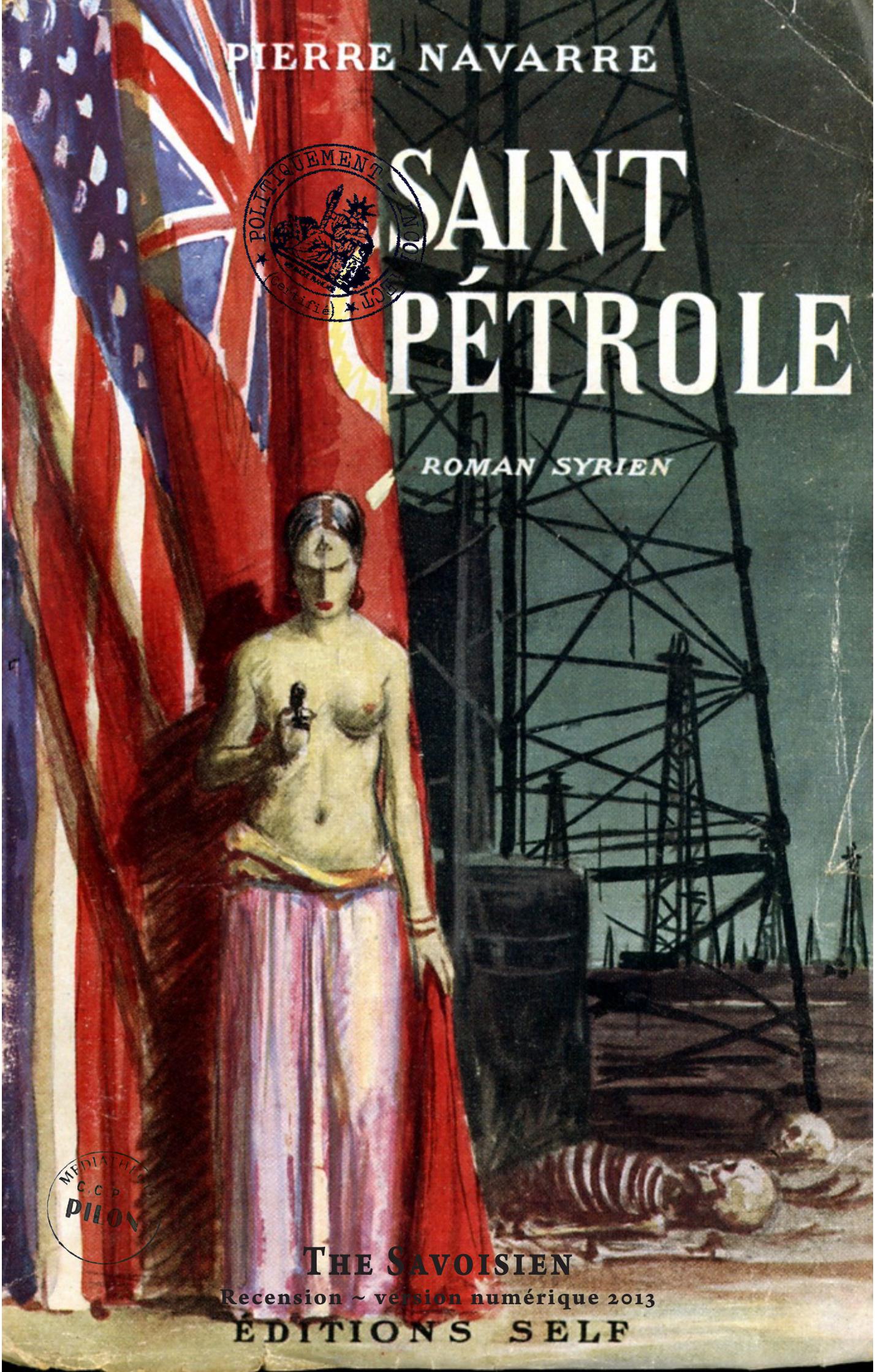


PIERRE NAVARRE



SAINT PÉTROLE

ROMAN SYRIEN



THE SAVOISIEN

Recension ~ version numérique 2013

ÉDITIONS SELF

PIERRE NAVARRE

SAINT
PÉTROLE

ROMAN SYRIEN

*“ La vallée de Siddim était
couverte de puits de bitume ”
(Genèse 14-10)*

A PARIS
EDITIONS SELF

20. PLACE DAUPHINE

1948

THE SAVOISIEN

Recension ~ version numérique 2013

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES EXOTIQUES, nouvelles (*Editions Ariane*). épuisé.

L'ÉTRANGE AVENTURE RIFFAINE, récit. (*Editions Ariane*). épuisé.

LA MORT MYSTÉRIEUSE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL RENARD, récit.
(*Editions Ariane*). épuisé.

LE MENSONGE DU D^R GANIOT, nouvelles (*Editions Ariane*).

EL BIR, roman saharien. (*Editions Ariane*).

MOYA, roman tahitien. (*Editions Self*).

LES VENTS DE SABLE, roman du sud. (*Editions Self*).

DANS L'OMBRE DE JEAN CHARCOT, récit. (*Editions Arthaud*).

Divers essais

FRANCE, ARME-TOI (en collaboration). (*Editions d'Hartoy*). épuisé.

VISIONS IMPÉRIALES. (*Editions Arthaud*).

À paraître

OLO, roman congolais.

LA MAGIE CHEZ LES NOIRS.

L'ÉTOILE NOIRE, roman nègre.

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.
copyright 1948, by Editions Self.*



*Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.
Un serviteur inutile, parmi les autres*

22 septembre 2013

SCAN, ORC, mise en page

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des **CU**rieux de Lire les **US**uels

A Madame et Monsieur
Fernand FONTAINE

AVANT-PROPOS

Ce livre a pour cadre un pays d'Asie Mineure qui fut toujours au premier plan de l'actualité... depuis les temps bibliques. Si la Bible nota les événements spirituels de ces contrées du Proche-Orient, de nos jours les remous de ces terres sont, hélas, plus matériels. L'économie est roi dans les pays qui recèlent des matières premières... et les matières premières sont convoitées par les trusts internationaux et les grandes nations industrielles.

Pour partie, ce roman utilise une documentation dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Il n'eût servi à rien de bâtir un ouvrage dans lequel on eût affublé de masques certains acteurs. Nous repoussons cette forme d'hypocrisie romancée.

Que l'on n'excipe pas de cette franchise des desseins tortueux. Les meilleurs amis possèdent parfois des intérêts divergents. Dans l'âpreté des luttes commerciales modernes, le sentiment n'a pas de place. La France est payée pour le savoir bien qu'elle ignorât, dans son ensemble, la profondeur des répercussions de ces luttes secrètes que l'on nomme «les batailles de la paix», dans sa vie intérieure. Ce n'est pas notre faute si certains gouvernements étrangers avalisent l'action de leurs trusts qu'ils hissent au rang de préoccupations nationales. Regrettons seulement que nous ne l'ayons pas fait avant eux dans le cadre impérial.

El Bir⁽¹⁾ est le récit romancé des luttes du prospecteur de pétrole. Saint Pétrole est un aspect international de la question pétrolifère.

P. N.



PREMIÈRE JOURNÉE

Une chaleur étouffante. Le train Beyrouth-Damas, pas assez rapide à notre gré, prolonge le supplice de nous faire cuire dans notre jus; le wagon est transformé en fournaise. La traversée des montagnes libanaises n'apporte pas aux voyageurs la fraîcheur

¹ — Du même auteur (Editions Ariane).

désirée. Liquéfiés, affalés dans notre compartiment, nous ne réagissons plus. La provision d'oranges et de citrons achetée à Zaleh est épuisée depuis longtemps. Seul, un fonctionnaire damasquin, le cou emprisonné dans un col de celluloïd, ne paraît pas souffrir de la température élevée ; s'épongeant rarement le visage, il regarde inlassablement le sauvage panorama qui se déroule sous nos yeux. Quand nous traversons la vallée encaissée de Nahr el-Asi, il nous invite à contempler le pittoresque spectacle des troupeaux qui s'abreuvent en se baignant ; heureuses bêtes ! Par politesse pour cette obligeance touristique, nous jetons un coup d'œil sur les paisibles ovins. Et nous continuons à transpirer jusqu'au moment où notre aimable compagnon nous annonce la proximité de Damas, la ville, assure-t-on, la plus ancienne du monde.

Il n'est pas un lettré européen qui n'ait rêvé aux Jardins d'Armide. Voici les Jardins d'Armide, c'est-à-dire les luxuriants jardins de Damas qui doivent leur exubérante végétation au torrent Barada constamment alimenté par les neiges de l'Anti-Liban. Damas — à la fois musulmane, chrétienne et juive — blanche, rose et dorée, conserve, malgré le modernisme occidental, un cachet d'originalité islamique avec ses hanout, sa foule arabe grouillante et ses coutumes vestimentaires ancestrales qui voisinent avec les indigènes européenisés simplement coiffés du fez. Damas, sentinelle sur la route qui unit l'Égypte à l'Asie Mineure et à l'Arabie au Nord, se révèle au premier coup d'œil un centre commerçant très actif qui échange aux Blancs leurs produits manufacturés contre les marchandises indigènes amenées de l'arrière-pays. Damas, cette grande ville de plus de 250.000 habitants, malgré les souvenirs historiques des Croisades, nos soldats et la généralisation de l'usage de la langue française, présente un aspect général hostile. On sent que l'Arabe s'estime assez évolué pour se passer de l'Occident. Damas, avec ses rues européennes et les fenêtres grillagées de ses maisons arabes, résume le choc de deux civilisations au milieu du désert ; mais la solution définitive de suprématie ne se dessine pas encore.

Un fiacre m'emmène de la gare à l'Hôtel de Paris où je peux me plonger sans tarder dans une baignoire d'eau tiède. Accoudé à la fenêtre de ma chambre, j'attends une heure raisonnable pour rendre ma première visite en admirant les curieux cars transdésertiques à impériale couverte, aérodynamiques, de la « Nairn Transport C^o », le *Damascus-Baghdad*, tout blancs, tirés par des sortes de tracteurs-limousines à six roues. Ces véritables paquebots roulants produisent une impression extraordinaire de puissance que la meilleure volonté des voitures de « l'Auto routière du Levant » n'efface pas. La sieste ne semble pas respectée ; de nombreux groupes stationnent et discutent avec beaucoup de gestes et une tonalité aiguë. De minces patrouilles nonchalantes suivent le trottoir à l'abri du soleil. Les manifestations de Beyrouth commencent à agiter les damasquins.

Quelqu'un frappe à ma porte. J'ouvre. Le liftier enlève sa casquette et s'écarte pour laisser un homme se présenter d'un bref mot : « Police ! »

L'inspecteur pénètre dans ma chambre. Je lui demande ses papiers que j'examine avec soin et je lui tends les miens qu'il scrute consciencieusement en les mirant par transparence pour essayer de déceler des traces de grattages. Rien à faire, ils sont authentiques et bien en règle. Voyant que la visite se prolonge, je mets sous le nez de mon visiteur une lettre d'introduction émanant d'un ministre français pour un très haut fonctionnaire du Haut Commissariat de Syrie. Le visage du policier se détend :

— Vous m'excuserez, mais votre profession de journaliste nous semblait singulière. Il y a tant d'agents étrangers qui s'introduisent dans le pays et qui, sous prétexte de voyages documentaires, sèment des mots d'ordre d'agitation politique ! Vous venez ausculter la Syrie ? Depuis 1925, elle a la fièvre ! Pas une fièvre naturelle, une fièvre injectée par un sérum qui se trouve dans son sol. Damas est le poste d'écoute de l'Asie Mineure. Au revoir, monsieur.

Le fonctionnaire prend congé cérémonieusement et je m'habille de cellular et de flanelle blanche pour me rendre à mon rendez-vous.

Je hèle un fiacre nonchalant et lui jette une adresse. La course est longue et le petit cheval maigre peine dans les brancards. Enfin, le cocher arrête sa voiture devant une ruelle et m'indique que la maison se trouve la deuxième à droite. Je frappe à une porte épaisse, bardée de fers longs et j'attends assez longtemps. Derrière le judas grillagé, une voix me demande mon nom, puis celui de la personne que je désire voir. Alors, l'être invisible dans l'ombre intérieure tourne une clef, tire des verrous et entr'ouvre le battant me laissant tout juste la place de m'introduire dans un vestibule obscur.

— Marche devant, commande ce chaouch dont je commence à distinguer le zarouel, la veste européenne et le fez.

J'obéis et me dirige vers une trouée de lumière qui plonge sur un escalier. Au premier étage, un homme vêtu à la française m'attend et m'invite poliment à pénétrer dans une pièce vaste richement meublée de vieux meubles minutieusement travaillés par un artisan ; les sièges sont en cuir brodé et tendu ; la mosaïque est recouverte de vieux tapis persans très beaux de coloris. Mon hôte est, je le sais, un homme excessivement riche.

— Êtes-vous M. Abdallah bey Nissim (1) ? demandé-je.

— Voulez-vous me montrer vos papiers, s'il vous plaît ?

Interloqué par la réponse, je sors mon portefeuille et mon interlocuteur prend une loupe pour procéder à une étude aussi approfondie que celle du policier. Satisfait, il lève la tête.

— Donnez-moi la lettre autographe de M. Farel qui vous envoie vers nous.

J'obtempère à cet ordre. L'homme que je suppose être Abdallah bey Nissim extrait de son tiroir une lettre et compare les écritures. Je reste décidé à ne m'étonner de rien. Rien d'anormal n'ayant frappé son regard, mon examinateur se lève :

— Je vous conduis chez Abdallah bey Nissim. Veuillez me suivre.

Je suis contrarié que cet homme ne soit pas Abdallah ; sous un abord froid, il paraît intelligent et racé. Tant pis, je n'y peux rien ! Je précède encore mon interlocuteur ; les gens de cette maison ne masquent pas leur méfiance ! Nous arrivons devant une porte à double battant qui semble commander un ensemble de pièces. Un gardien indigène se range de côté et, rapidement, tâte mes poches. Heureusement que M. Farel m'a prévenu de ces précautions extraordinaires. On pousse encore des verrous intérieurs. Je me trouve dans un bureau somptueux de style damasquin. Au musée d'Alexandrie, je ne vis jamais ameublement semblable. Je n'ai pas le temps de m'émerveiller : une tapisserie se soulève et un homme vieilli prématurément, chauve, s'avance avec peine vers moi la main en avant.

— Enchanté, cher monsieur. Asseyez-vous.

Cette fois, ce doit être Abdallah bey Nissim. Je ne suis pas en face d'un Syrien mais d'un blanc parlant avec un léger accent étranger qui ne trompe pas. Il me sourit aimablement.

— Je m'excuse, cher monsieur, de tous les tracas qui ont dû froisser votre amour-propre, depuis le policier — faux — dans votre chambre d'hôtel jusqu'à la porte de mon appartement. Vous comprendrez plus tard ce luxe de précautions. Comment va mon ami Farel ?... Parfait... S'il vous envoie, c'est qu'il a confiance absolue en vous ; je dois donc partager cette confiance. Vous dit-il qui je suis..., ou qui j'étais ?

— Mais... M. Abdallah bey Nissim...

— Très bien, très bien. Farel fut toujours la discrétion même !

1 — Dans cet ouvrage, tous les noms, non historique, sont imaginaires.

— J'espère, cher monsieur, que vous ne serez pas trop contrarié d'une mesure que j'ai prise à votre insu. Nous avons besoin de nous voir plusieurs jours de suite. Alors, vos bagages vont arriver d'un moment à l'autre et vous logerez ici en attendant que nous nous séparions, car vos allées et venues seraient certainement remarquées, cela serait dangereux pour nous deux.

Je ne suis pas contrarié ; je commence même à m'amuser de l'aventure car j'aime l'imprévu et je sais pertinemment que M. Farel, mon oncle, n'aurait pas envoyé son neveu dans un coupe-gorge. Le vieux exulte lorsqu'il apprend mon degré de parenté avec son ami.

— Cher monsieur, reprend-il, dans quinze jours, trois semaines au plus, je serai mort. Ne sursautez pas si je vous annonce ce mince événement avec le sourire. Bientôt, Abdallah bey Nissim, riche propriétaire, sera enterré debout, à la mode musulmane ; quelques mots arabes gravés sur une pierre tombale... et la terre continuera de tourner... Non, non, ne protestez pas. Si je peux converser avec vous en ce moment, c'est grâce à deux piqûres de morphine faites avant de pénétrer dans cette pièce pour endormir le mal, un mal qui ne pardonne pas : un cancer au foie. Sans ce cancer, vous ne seriez pas dans cette maison.

« Votre oncle Farel et moi étions des ennemis acharnés, jadis... Nous essayâmes de nous faire abattre de sang-froid. Un jour, quelque part dans le Djebel Hauran, il me tint à sa merci. J'étais tombé entre les mains d'une tribu féroce qui allait m'émasculer vivant quand survint votre oncle avec des partisans. Il esquissa un sourire de triomphe en me voyant mains et pieds liés et versa cinquante pièces d'or au chef de mes gardiens pour le récompenser. Mon exécution fut remise au lendemain. La nuit, une ombre se glissa près de moi. Farel coupa mes liens et me murmura : « Fiche le camp, je ne veux pas voir torturer un homme de ma race ! » Stupéfait, je le regardai : « Qu'exiges-tu de moi en échange ? — On n'exige pas un service d'un soldat ennemi », dit-il. Je lui tendis une main qu'il refusa de serrer. Je gagnai la montagne, rencontrai un berger syrien et je me tirai de ce mauvais pas.

« Plus tard, Farel et moi, nous nous rencontrâmes à bord d'un paquebot qui cinglait vers l'Europe. Nous n'étions plus en service ; il accepta ma main. Nous devînmes des amis... civils. Je lui rappelai — car je déteste les dettes — que je lui étais redevable d'un service. « Je ne vous offre pas un choix, me répondit-il ; puisque vous insistez, je vous demande, avant votre mort, de raconter tout le mal que vous nous avez fait. » Voilà pourquoi vous êtes à Damas.

« Maintenant, avez-vous une idée plus nette de ma personnalité ?... Non... Décidément, Farel n'est pas un bavard ! La presse des quatre coins du monde entretint l'opinion de mes exploits réels ou... imaginaires... Cherchez bien... Votre oncle vous a dit ce qu'il faisait ici... Il fut un excellent chef des renseignements indigènes trop tôt rappelé dans son pays... »

Je feins de chercher obstinément... Abdallah bey Nissim est un prête-nom qui cache...

— Philby ?... interrogé-je. Mon interlocuteur sourit.

— Nous n'étions que rarement d'accord tous deux bien que travaillant pour le même patron...

Je fais un bond sur ma chaise :

— Alors, vous êtes Thomas Law...

— Chut, cher monsieur, n'achevez pas ce nom-là ! Admettez que l'homme que vous venez d'évoquer est mort accidentellement et ne doit pas renaître. Abdallah bey Nissim le remplace.

Je suis en face d'une trop célèbre personnalité mondiale. Ainsi, cette ruine cancéreuse représente la lente agonie du fameux sultan sans sultanat d'Asie Mineure ? Dois-je demander un verre d'eau glacée pour m'asperger la tête ? N'allons pas jusque-là, sachons garder la mesure.

Quand Abdallah bey Nissim juge que la surprise — que j'ai admirablement mimée — est passée et que je reprends mes esprits, il poursuit :

— Oui, mort accidentellement parce que je n'étais plus d'accord avec mes chefs. Dans notre service, on ne démissionne pas lorsque l'on détient des secrets qui peuvent déclencher des guerres. Alors, je m'arrangeai, avec la complicité de quelques camarades dévoués, pour mourir. Archéologue, grand ami des Musulmans, parlant cinq dialectes arabes, je revins à mes premières amours dans un pays que j'aime. Abdallah bey Nissim parcourut en archéologue passionné et en observateur attentif les ruines de l'Asie Mineure, demeurant aux écoutes, mais n'agissant plus. Il se peut qu'une fois ou deux mon consul ait reçu quelques précieux renseignements émanant d'un anonyme. Mais c'est tout. Il y a deux ans, je fus identifié par un chef syrien d'Alep qui jura sur le Coran mon véritable nom ; bavardage, ressemblance, conclurent les jeunes de mon ancien service. Depuis, je ne quittai plus cette demeure. Et le mal naquit il y a six mois. Vous raconterez tout cela à Farel...

Abdallah bey Nissim, un peu essoufflé, se tait quelques secondes. Je n'essaie pas de meubler ce silence. Il continue :

— Je n'aurai pas la force d'exaucer personnellement le désir de votre oncle. Ma mémoire n'est plus très bonne depuis ma maladie. Je vous présenterai ce soir Zouhour, une amie, presque une sœur, qui vit avec moi. Zouhour est une Syrienne blanche que je pris dans mon service dès 1922 ; elle avait alors dix-huit ans. D'une intelligence extraordinaire, parlant deux langues et trois dialectes arabes, à vingt ans elle dirigeait le service du recoupement et de l'acheminement des renseignements. Déguisée, elle parcourut l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie dans tous les sens, avec un don de l'intrigue machiavélique et déconcertant. En bref, elle fut ma principale auxiliaire. Zouhour Kahoud ou Gertrude Vilène — son nom européen — élève d'un célèbre collègue métropolitain, pouvait devenir une princesse par sa beauté ou seulement une grande dame de la haute société syrienne par la fortune de son père. Elle préféra l'aventure passionnante jusqu'au jour où elle perdit la vue. Car Zouhour est aveugle. Mais, au cours de vos entretiens, vous aurez comme moi l'impression très nette qu'elle voit, quelquefois, par *l'extrémité de ses doigts...* Ne soyez pas sceptique, vous éprouverez d'autres surprises.

« Madani ! » appelle Abdallah bey Nissim.

Un jeune Syrien se présente.

— Prie Mlle Zouhour de venir ici.

Une femme très belle, qui n'accuse pas plus de trente à trente-deux ans, vêtue d'un tailleur de soie blanc, entre dans le bureau et, avec un léger tâtonnement, trouve le fauteuil que je lui avance. Abdallah bey Nissim, après les présentations, se tourne vers l'aveugle :

— Amie, le neveu de Farel recevra de vous la narration que je dois à son oncle. Je ne pourrai pas assister à vos conversations qui me fatigueraient trop. Aujourd'hui, je me sens extraordinairement bien, aussi j'en profiterai pour tracer un préambule sans lequel notre auditeur ne comprendrait rien à la mystérieuse aventure syrienne. Demain, Zouhour, vous prendrez la suite...

Abdallah bey Nissim m'indique du doigt deux cartes murales de l'Asie Mineure.

L'une représente l'immense Turquie de l'Empire ottoman, l'autre la petite Turquie créée après la première guerre mondiale. Et Thomas Lawr... pardon, Abdallah bey Nissim, entreprend un long monologue :

— Tous les événements politiques s'expliquent et ne peuvent se justifier que par l'économique. Jamais les guerres ne se déclenchent pour un idéal pur. L'idéologie, souligne avec cy-

nisme le narrateur, est le prétexte pour les naïfs à se faire tuer pour rien. C'est un peu l'apanage de vos compatriotes. Toujours, le sang des innocents qui n'ont rien à gagner personnellement dans une bagarre sert à asseoir l'hégémonie des grands industriels. Zouhour vous le prouvera, puisque Farel exige de moi la vérité.

« Regardez la carte de gauche. C'est l'Empire turc au début de ce siècle, c'est-à-dire à l'époque où la fièvre du pétrole ne déferlait pas encore sur le monde. Le Turc est heureux et sans histoire ; il s'étend dans les Balkans jusqu'à la mer Ionienne, il possède la Tripolitaine, il longe la frontière iranienne jusqu'au golfe Persique et s'étend à l'ouest sur la rive orientale de la mer Rouge jusqu'au golfe d'Aden. L'Empire turc est encore un grand pays avec Samos et l'Égypte nominalement vassales. Malheureusement, cet empire, non organisé en force, reste soumis au régime des satrapes provinciaux qui ignorent trop souvent le pouvoir central coordinateur des efforts suivis...

« Dès 1900, des prospecteurs du trust américain S.O. s'occupent du pétrole de la Mésopotamie turque. Le sultan Abdul Hamid II, cupide et pas très honnête, distribue les promesses à l'amiral Colby Chester, mais, en même temps, lui suscite des concurrents en appelant les offres des sociétés allemandes et britanniques. En agissant ainsi, il signait la perte de son pays qui se transformait en champ de bataille clos. Pour amenuiser la puissance turque, on excite les convoitises coloniales de l'Italie qui, en 1911, vainc la Turquie et arrache la Tripolitaine à l'Empire ottoman. Le feu, soigneusement entretenu dans les Balkans, éclate en 1912. La Turquie perd les neuf dixièmes de ses territoires d'Europe ; elle n'est plus qu'une puissance asiatique. Mais l'amenuisement progressif n'est pas terminé. Furieuse de ces amputations successives, la Turquie tombe dans le piège tendu et se range, à la première guerre mondiale, dans le camp des adversaires de ceux qui armèrent ses ennemis en 1911, 1912 et 1913, espérant ainsi reprendre ses anciennes possessions.

« 1918, défaite de l'Allemagne, donc de son alliée la Turquie. Les Alliés repoussent la thèse militaire française du démembrement du Reich pour l'appliquer durement à la comparse secondaire qu'est la Turquie qui devient la seule grande victime du conflit. Ses vassalités nominales sur Samos et l'Égypte disparaissent ; son territoire asiatique est réduit des trois cinquièmes et l'empire des sultans se transforme en petit pays amputé, comme par hasard, d'abord de toutes ses régions pétrolifères alors connues et, ensuite, de son rôle stratégique sur la mer Rouge. Votre pays, la France, à grand-peine, n'obtient qu'un mandat sur la Syrie malgré des promesses que nous verrons plus tard. La Grande-Bretagne, avec une perspicacité et une psychologie devant lesquelles on doit s'incliner, ne s'octroie, en mandat direct, que la Palestine, mais elle crée deux royaumes, l'Irak et la Transjordanie, qui sont, en réalité, des protectorats anglais. Or, l'Irak comprend les terrains pétrolifères de Mésopotamie et Mossoul en particulier.

La Syrie gênait l'accès direct à la Méditerranée des pétroles de Mossoul, aussi, grâce à la conjonction Irak-Transjordanie-Palestine, le palliatif était-il trouvé pour assurer une continuité territoriale du golfe Persique en Méditerranée. La partie de la Turquie qui longe la mer Rouge, dont la fameuse route des Indes par Suez, passe entre les mains d'un roitelet fabriqué de toutes pièces comme l'émir Fayçal devenu soudainement roi du Hedjaz et vedette internationale de la diplomatie. La première partie du drame est jouée en Asie Mineure ; la Turquie démembrée, dépouillée, paye plus lourdement que l'Allemagne son tribut à la défaite. Hélas. la Turquie secrétait du pétrole ! »

Abdallah bey Nessim se tait quelques secondes, paraît rassembler ses pensées et reprend :
— Ce drame territorial turc constituait la conclusion provisoire d'une bataille écono-

mique extrêmement violente et encore fort peu connue dans ses grands traits. Le sultan Abdul Hamid II ayant sollicité les offres britanniques et allemandes dans l'espoir de tirer des avantages personnels plus considérables des pétroles de l'Empire ottoman il avait compris la région de Mossoul sur sa liste civile — fut renversé sans doute parce qu'il maquignonnait trop les promesses aux pétroliers étrangers. En 1912, le trust anglo-allemand, la Turkish Petroleum C^o, se constitue en dehors des Américains furieux d'être évincés après tant d'efforts, et les Allemands construisent une voie ferrée Mossoul-golfe Persique qui devait évacuer le carburant turc de Mésopotamie. Mais Anglais et Allemands se méfiaient les uns des autres et attendaient visiblement le moment opportun pour essayer de se supplanter mutuellement en Asie Mineure.

« Les Allemands qui avaient déjà réalisé le Berlin-Constantinople — à l'époque, on ne parlait pas d'aviation — nourrissaient le dessein de se servir de la Turquie pour faire échec à la route maritime des Indes sous contrôle britannique. De Constantinople, les ingénieurs germains se hâtaient de réaliser le chemin de fer qui, traversant la Turquie de nord en sud-est, relierait rapidement le Bosphore au golfe Persique, à Bassorah. Ce projet inquiétait les Anglais et provoquait un sourd malaise entre les deux associés pour l'exploitation des pétroles turcs ; les voies ferrées des Allemands sautaient mystérieusement et la main-d'œuvre devenait rétive. Cette situation ne pouvait plus durer et une conférence réunit Anglais et Allemands à Londres, qui se termina par l'accord de mars 1914. Berlin, qui préparait la guerre contre la France, voulait ménager la Grande-Bretagne et accepta la réduction de sa participation à la Turkish Petroleum C^o. L'Anglo Persian C^o recevait 50 % du pétrole de Mésopotamie, l'Anglo Saxon Petroleum C^o 25 % et l'Anatolian Railway, c'est-à-dire la *Deutsche Bank* travaillant pour le trust germanique

« Europäische Petroleum Union », 25 % ces pourcentages étaient diminués de 5 % au profit de l'Arménien Calust K. Gulbenkian pour les services rendus au groupe (il s'agit vraisemblablement de l'action de Gulbenkian en faveur du groupe anglais pour avoir éliminé, d'abord, les intérêts américains et réduit ensuite les intérêts allemands). *On devait bientôt apprendre que l'Anglo Persian C^o servait de prête-nom au gouvernement britannique, qui venait d'acheter, pour environ 55 millions de francs-or, la majorité des actions de cette compagnie.* Les Britanniques, constitués en trust R.D.S., avec 75 % des actions, devenaient les maîtres non seulement des pétroles iraniens, mais aussi des pétroles turcs... Coup particulièrement dur pour le trust américain concurrent S. O.

« Maintenant, vous comprenez sans doute mieux le dépeçage de la Turquie et la création de l'Etat syrien donné à la France parce que *sans puits de pétrole alors en exploitation.* »

Abdallah bey Nissim appuie tout particulièrement sur ces derniers mots et poursuit :

— Le 24 avril 1920, à San-Remo, l'accord franco-anglais ristourne à la France les 25 % du pétrole mésopotamien appartenant aux Allemands et qui avaient été transférés *le soir même de la déclaration de guerre de 1914* au groupe anglais R.D.S. Les deux pays signent une clause de véritable alliance pétrolière métropolitaine et continentale. Le trust américain S. O. s'affole ; à l'époque, les pétroliers sont maîtres de la politique de Washington qui, par une lettre à lord Curzon, proteste contre cet accord. Les U.S.A. préparent la riposte et mettent sur pied un vaste programme naval pour enlever la suprématie des mers à la Grande-Bretagne. A ce moment, il y a véritablement danger de guerre entre les États-Unis et l'Angleterre. Mais l'Europe sort de quatre ans de tuerie et l'on réussit à masquer cette agitation par la réunion d'une conférence navale dans la capitale américaine. Passons sur les accords navals — que la France sentit gravement peser sur elle puisqu'ils sacrifiaient sa flotte sous-marine — qui permettent

aux Etats-Unis et à l'Angleterre de réaliser un arrangement sur les pétroles mésopotamiens. Une filiale de la S. O. américaine se voit attribuer 25 % sur la part anglaise de la R.D.S. Est-ce la paix définitive entre les trusts ?

« L'accord officiel, rendu public, ne signifie pas la fin des hostilités secrètes pour le pétrole ; les pétroliers américains s'estiment lésés car ils persistent à croire que, sans leurs livraisons de carburant aux Alliés entre 1914 et 1918, la guerre était perdue pour l'Europe occidentale. Aussi, comme vous dites en France : par la bande, pétroliers américains et anglais ne vont plus rater une occasion d'essayer de se dépouiller. Lorsqu'en 1922 éclate la nouvelle guerre gréco-turque, Londres soutient Athènes et Washington vient à l'aide d'Ankara ; c'est la Turquie qui l'emporte grâce au « *Loup Gris* » Kemal Ataturk.

« Une autre phase de la guerre du pétrole est ouverte, et la deuxième guerre mondiale prouvera, une fois de plus, que celui qui détient la puissance pétrolière est le maître du monde. Pas de pétrole. pas d'avions, de tanks, de navires et d'autos, et l'histoire de la Syrie vous démontrera la primauté de l'économique sur l'idéal...

« Excusez-moi, cher monsieur, je me sens fatigué. J'espère vous revoir avant votre départ, car je ne pourrai pas fournir un effort semblable chaque jour. Zouhour vous tiendra bonne compagnie, je le souhaite. J'ai désiré simplement débroussailler le chemin qui vous mènera à la vérité promise à Farel. »

Péniblement, Abdallah bey Nissim s'arrache de son fauteuil. Madani l'aide à regagner sa chambre et je demeure un peu abasourdi par le schéma révélateur d'un des hommes les mieux documentés du monde sur les dessous de l'histoire du Proche-Orient. Je commence à deviner beaucoup de choses étranges... Zouhour me tire de mes méditations.

— Monsieur, je suis persuadée que vous entrevoyez, dès à présent, des horizons nouveaux. Vous autres, Français, ce qui fait votre charme, c'est que vous ne croyez pas aux mauvaises intentions ; vous voulez les ignorer. Vous nagez dans l'idéalisme, vous vous intoxiquez de politique stérile alors que les Anglo-Saxons, Américains et Germains se consacrent exclusivement à l'économique et ne se servent de la politique que pour atteindre leurs buts économiques... La réalité contre le rêve aux résultats négatifs...

« Abdallah vous parlait des guerres et de leurs véritables buts. J'ai lu, il y a bien longtemps, un livre affirmant que les seules guerres idéologiques furent les Croisades qui laissèrent dans ce pays une profonde influence spirituelle. En feuilletant les manuscrits médiévaux, on s'aperçoit que ces expéditions en Terre Sainte révèlent une base mercantile. En effet, des marchands italiens, génois et vénitiens en particulier, vinrent offrir des capitaux aux seigneurs français pour armer les Croisés, à condition que vos guerriers leur réservent le monopole du commerce dans le Proche-Orient et les protègent contre les incursions des Infidèles. Souvenez-vous de cette première leçon historique : le sang de vos ancêtres protégeant les affaires commerciales de commanditaires invisibles pour une masse d'hommes purs et de bonne volonté.

« Le résumé d'Abdallah était indispensable pour vous mettre dans l'ambiance. Les événements de 1945 en Syrie sont peu de chose à côté de ce qui se prépare en Asie Mineure pour la possession de ses pétroles. Votre éviction n'est que la deuxième phase du problème, la première restant le démembrement de la Turquie. Trois grands trusts concurrents restent en lice : la S. O. américaine, la R.D.S. anglaise et le trust d'Etat soviétique. Il est encore prématuré d'établir un pronostic, bien que pour mon compte personnel, en raison des circonstances géographiques, je miserais mille piastres gagnant sur Moscou.

« Mais, pour ce soir, terminons-en avec des lacunes, volontaires ou involontaires, de l'exposé d'Abdallah qui vous aideront à mieux comprendre la continuité implacable des soucis

économiques des grandes nations marchandes.

« Au début de mars 1916, la guerre ne tourne guère au vent favorable pour les Alliés. La France, presque seule, soutient le choc allemand devant Verdun. Londres craint les répercussions de la chute de la citadelle ; Gallieni résigne ses fonctions. Un peu de panique règne dans les capitales alliées. Tandis que les Français mènent une lutte serrée en Serbie et aux Dardanelles, le général anglais Allenby débarque avec des troupes hindoues dans le golfe Persique et conquiert la Mésopotamie. Le gouvernement français ne paraît pas très satisfait de la répartition de la tâche militaire dans le Proche-Orient et le gouvernement britannique, qui a besoin que Verdun tienne, accepte de discuter immédiatement la question de la Mésopotamie. Votre ministre Briand obtient la délimitation de la zone française qui comprend la Syrie, la Cilicie, l'Anatolie orientale et le *vilayet de Mossoul* habité par les Kurdes. Ce fut l'accord Sykes-Picot, ratifié le 16 mai 1916.

« Le trust pétrolier américain, déjà mécontent, commence à bouder les envois de pétrole aux Alliés ; en 1917, la réserve de la France n'atteint pas 30.000 tonnes, quelques jours seulement d'alimentation de vos moteurs. Clemenceau câble au Président Wilson qu'une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. La Maison Blanche réussit à imposer sa volonté au trust S. O. et le pétrole arrive...

« En octobre 1918, à la tête des troupes alliées, Allenby entre à Damas et occupe toutes les zones sans s'occuper de l'accord Sykes-Picot. La France veut occuper la Rhénanie : la Grande-Bretagne ne donnera son acceptation que si Paris renonce au traité de 1916. Sir John Cadman et Philippe Berthelot se rencontrent à San-Remo. La France renonce elle ne conservera que la Syrie et 25% du pétrole de Mésopotamie.

« Mossoul, réclamé par les Turcs soutenus par les Américains et par les Français — rappelons le traité d'amitié franco-turc de 1921, à Ankara — n'est pas encore aux mains du groupe anglais. Les officiers britanniques (et peut-être Abdallah bey Nissim) incitent le roi Fayçal à occuper Mossoul, la riche région pétrolifère d'Asie Mineure, et à se proclamer roi de Syrie. Mais Gouraud se trouve en Syrie et, après un ultimatum, il livre bataille à Fayçal qui est battu à Khan Messaloun et s'enfuit. La France demeure protectrice de Mossoul, convoité à la fois par la Turquie et par l'Irak, protectorat anglais.

« 1922. Raymond Poincaré envisage l'occupation de la Ruhr. Londres, qui défend ardemment la cause de son trust national R.D.S., saisit l'occasion ; le gouvernement anglais fermerait les yeux sur la demande française à la condition que la France laissât les Anglais agir à leur guise en Irak et à Mossoul. Et, le 22 novembre 1922, les troupes de Fayçal reviennent à Mossoul qui est bientôt intégré à l'Irak malgré les protestations de la Turquie.

« La Syrie n'étant que le prolongement de l'Irak, l'amenuisement de la situation française en Asie Mineure commencée à Mossoul devait fatalement se poursuivre car, pour certains, non seulement les milliards ne se partagent pas, mais il convient encore de tenir sous la dépendance du carburant vital les pays qui peuvent devenir gênants un jour...

« Telle était la situation en Syrie française et en Mésopotamie — inséparables dans leur histoire — lorsque, revenant d'Europe, j'entrai au service des renseignements avec Abdallah. »

.. .. .

Zouhour arrête là ses précisions et me laisse quelques minutes de réflexion pour digérer ces événements volontairement ramassés. Sans transition, elle appelle Madani :

— Abdallah bey Nissim est-il couché ?

— Oui, maîtresse !

— Apporte des gin-sodas glacés.

Zouhour me pose beaucoup de questions sur ma vie et celle de mon oncle Farel qu'elle m'assure avoir connu à Beyrouth et « en d'autres lieux ». Elle reste pensive puis m'invite à la conduire à la salle à manger. La forte dose de gin a chassé mes préoccupations et j'éprouve un appétit féroce. Ma convive, qui ne paraît pas gênée par sa cécité on lui apporte ses aliments coupés — est une compagne gaie et diserte. Je suis jeune... Par inadvertance, je frôle le pied de Zouhour qui ne se dérobe pas. r hésite... puis j'accentue ma pression. Toujours aussi calme, elle continue à plaisanter. Le vin grec rosit ses pommettes et, vraiment, avec ses cheveux séparés par le milieu et tirés en arrière, elle me rappelle la Madone du Vinci. Sa peau au grain fin doit être douce et les lèvres un peu charnues promettent la sensualité. Mais, à tout instant, les serveurs entrent sans frapper. Soyons aussi prudent que M. Abdallah bey Nissim dont j'ignore les exactes relations avec Mlle Zouhour.

Nous passons au fumoir déguster le moka dans des tasses ridiculement petites. Je place la tasse dans la main de l'aveugle et je frôle intentionnellement des doigts aux ongles merveilleusement peints de mordoré mat. Nous nous asseyons sur le même sofa pour écouter Radio-Bagdad.

— Chut, soyez sage, fait-elle en me repoussant doucement. Ici, on peut entrer à l'improviste !

Je m'éloigne un peu boudeur. La nuit tombe doucement. Les petites lumières multicolores du lustre tarabiscoté n'éclairent que faiblement la pièce et leurs ombres rendent un peu d'âme au visage de Zouhour.

— Voulez-vous vous reposer ?

J'acquiesce, curieux de connaître ma chambre. Madani nous précède en tenant un flambeau électrique. A l'extrémité de la galerie intérieure, une clé grince et j'entre dans une vaste pièce luxueusement meublée. Un lit maure à colonnes trône majestueusement. Sur une table, une machine à écrire portative ; Abdallah pense à tout. Mon linge est rangé dans une armoire basse incrustée de nacre. Sympathique ensemble qui m'empêche de regretter ma chambre d'hôtel. Je remercie Zouhour de ce confort.

— Il y a un petit inconvénient, me dit-elle. La salle de bain, à gauche, est commune avec la chambre qui se trouve de l'autre côté et qui est la mienne. Ne craignez rien, des verrous intérieurs empêchent des irruptions inopportunes.

Je souris, le hasard est vraiment le dieu des amoureux. Devant Madani, je risque une remarque :

— Je vais travailler tard. Pourriez-vous me tenir compagnie pour m'aider à préciser des détails de mon entretien avec M. Abdallah bey Nissim ?

— Mille regrets, cher monsieur, je suis vraiment fatiguée.

Et je demeure seul devant ma machine à écrire. Le moka ne m'incite pas à dormir et je ne me sens aucun goût pour entreprendre la rédaction de mes notes. Je tire les tentures, éteins la lampe du bureau et commence à griller des cigarettes, étendu sur un grand divan de cuir qui garde un peu de fraîcheur.

Je rêve : l'épaisse tenture de la porte se soulève et une splendide créature moulée dans un peignoir noir brodé de fleurs éclatantes s'avance doucement sans l'ombre d'une hésitation. Elle est grave. Chacun de ses pas découvre le bas d'une jambe fine aux attaches délicates. Elle marche vers moi, presque irréelle, dans la pénombre qui baigne la pièce. Vision des Jardins d'Armide... Je me promets de ne plus tant boire de tasses de caoua et de limiter à un doigt la

liqueur verte, voluptueuse au gosier, dont on n'a pu me donner le nom. La sensation est vraiment délicieuse. Une main douce et parfumée me caresse le front. M'aurait-on fait boire du hachich à mon insu ? La torpeur se prolonge et la fée me veille toujours.

Quoi, rêvé-je ou ne rêvé-je pas ? D'un geste un peu brusque, j'ai saisi la main et je sens les doigts de chair ! Je me secoue et me frotte les yeux. Par exemple ! Non, je ne rêvais pas ! Zouhour, debout à mon côté, semble épier mon retour à la réalité. Je la saisis, l'emprisonne et m'énivra du parfum qui se dégage de sa peau. Je m'excuse :

— Comment es-tu venue jusqu'à moi sans guide ?

— Mes doigts voient pour mes yeux !

C'est vrai, Abdallah nie l'avait dit. Je ne cherche pas à comprendre. Zouhour est là, que demander de plus ? Elle se laisse caresser avec de longs frissons et rend avec usure les baisers qu'elle reçoit. Le long peignoir tombe et le corps ferme, presque un corps de jeune fille, se donne avec frénésie, avec une véritable soif d'amour. Son parfum renouvelle le désir et le lit gémit sous le poids des étreintes désordonnées.

— Non, tais-toi, ne dis pas déjà que tu m'aimes. Tu ne le sais pas. Ne confonds pas désir et amour. Nous nous plaisons, c'est déjà beaucoup ! me murmure une voix suave.

Je regarde l'étrange femme aux formes parfaites, à la lyre des hanches sculpturale. L'amour ne lui enlève pas le sens des réalités. Guère opportuniste, ma charmante Zouhour !

— Chéri, donne-moi à boire !

Je presse un citron dans un grand verre d'eau glacée qu'elle vide à moitié d'un trait.

— A toi le restant !

Je bois à mon tour et reviens m'allonger auprès de l'énigmatique créature.

— Tout cela te paraît bien étrange, n'est-ce pas ? Une inconnue qui vient s'offrir, une maison où l'on te claustrer, un homme célèbre dépersonnalisé et gardé farouchement et des secrets d'Etat attachés à chaque brin de laine des tapis ! De quoi troubler une imagination débile !

— J'avoue que je ne réalise pas encore très bien ce qui m'arrive depuis cet après-midi.

— Alors, écoute-moi.

« Le chaouch qui t'ouvrit la porte d'entrée est un ancien bourreau kurde expert dans l'art des tortures effroyables ; il s'appelle Nahas et se ferait tuer pour Abdallah qui le sauva de la potence au cours d'une révolte. L'intendant qui examina tes papiers, un Syrien nommé Hasser, fut porteur d'ordres secrets de notre service et, jadis, dévoué mille pour cent à Abdallah. Le restant du personnel de la maison, soigneusement choisi par Hasser, payé au centuple des gains normaux des domestiques damasquins, forme un ensemble assez mélangé, mais discret, que tu jugeras toi-même par la suite, »

— Mais cet Abdallah, pourquoi se cache-t-il avec tant de soin et de précaution ?

— Lorsque Abdallah quitta notre service à la suite d'un grave dissentiment avec ses supérieurs, il connaissait le sort qui l'attendait car ses paroles laissaient soupçonner qu'il n'hésiterait pas à contrecarrer les nouveaux objectifs qu'on voulait lui imposer. Abdallah est ce qu'il est ; on doit cependant admettre sa fidélité à la parole donnée. Pendant la première guerre mondiale, on lui enjoignit de mener une politique pro-arabe et de promettre l'indépendance et des trônes aux chefs musulmans qui aideraient l'Angleterre à chasser Turcs et Allemands d'Arabie. Il gagna ainsi la confiance et l'amitié de cheiks. Son pays ne tint pas ses promesses et les cheiks accusèrent Abdallah de mensonges ; il mena donc ensuite une politique presque personnelle — en opposition avec un autre célèbre agent secret, A. Philby — qui consistait à jeter tes compatriotes hors d'Asie Mineure pour donner ces terres à ses amis musulmans. Ses

chefs le laissèrent agir momentanément car cette action les arrangeait, mais le caractère têtu d'Abdallah déplaisait à ses supérieurs habitués à plus de souplesse.

« Ennemi de ton pays, il l'était aussi du trust américain des pétroles. Quand l'Anglo Persian C^o rétrocéda à une filiale de la S. O. américaine la moitié de sa participation dans les pétroles mésopotamiens, sa fureur ne connut plus de borne, émit aussi des paroles regrettables sur la politique de ses chefs en Palestine et il jugea plus prudent de disparaître et de se consacrer à des travaux archéologiques sous un faux nom.

« Abdallah, arrangé par la chirurgie esthétique, revint au Caire où se trouvait notre bureau central. J'étais intimement liée avec lui... Non, pas jusqu'où tu penses... Mais deux êtres ne courent pas des périls mortels ensemble sans éprouver une solide affection et je lui rendis maints services exceptionnels en courant à sa place à travers le Nefoud arabe. Il me convoqua à son hôtel et me conta sa mésaventure. J'eus le tort de lui montrer un papier dont j'étais très fière. Pendant son absence, on m'avait envoyée en mission spéciale auprès du roi d'Arabie, Abd el-Séhid. Ce roi, fastueux à ses heures, satisfait de mes négociations, me donna une concession de mille hectares, dans une région où une équipe de géophysiciens français avaient relevé des anticlinaux annonciateurs de pétrole.

« Très intéressé par ce cadeau, Abdallah m'offrit d'aller, en ma compagnie, visiter mon domaine et voir ce que l'on pourrait en tirer. J'acceptai avec plaisir sa proposition. Et nous cheminâmes bientôt à travers le désert rouge.

« L'expérience d'Abdallah en archéologie n'excluait pas une connaissance approfondie des questions pétrolifères et il se persuada que je détenais des millions de dollars avec cette concession. Il me proposa de s'associer avec moi pour l'exploitation éventuelle de ma propriété et me confia son idée : les sommes recueillies avec le pétrole d'Arabie serviraient à réaliser la constitution d'un empire musulman du Proche-Orient en dehors des Français et des Américains. Je refusai de poursuivre un but alors contraire aux directives de notre service. Je lui appris que mon père possédait une copie de l'acte de donation et négociait avec les Français la création d'une société d'exploitation. Il ne cacha pas sa mauvaise humeur et ne me parla plus de son projet.

« Nous achevâmes notre excursion en visitant l'antique Ninive. C'est là que je devins aveugle et voici comment : Abdallah voulait m'empêcher de remettre l'original de la concession à mon père pour que l'exploitation ne profitât pas à tes compatriotes. Il n'osait pas la détruire ; il savait que je n'hésiterais pas à retourner voir Abd el-Séhid. À Ninive, la magie noire compte encore beaucoup d'adeptes ; Abdallah découvrit une magicienne qui lui donna une poudre qu'il versa dans ma boisson. La nuit même, je ne vis plus. Ma concession disparut, il me la vola. Il y a quatre ans de cela. »

— Mais, c'est épouvantable ! m'exclamé-je. Et tu ne l'as pas encore tué ?

— A quoi bon, maintenant que le mal est fait !

« Il me ramena à Damas et m'offrit de demeurer avec lui. J'acceptai... Aveugle est une condition inférieure. Et puis, j'avais mon plan. En restant près de lui, je l'épiais, malgré ma cécité, avec des complicités et je rentrerais en possession de ma concession qu'il prétendait égarée dans une valise perdue. Or, cette valise se trouve ici, à la cave. Donc, il possède *ma* concession, qui vaut des millions de dollars. Je la reprendrai, je te le jure. »

— Zouhour, compte sur moi, si je puis t'aider.

— Merci, chéri. Madani est un homme à moi, qui observe. Il n'est pas facile de surprendre Abdallah qui personnifie la défiance, ne compte que sur lui et a fait installer dans son bureau un coffre blindé dont il connaît, seul, le secret des serrures. Il faudra cependant agir rapide-

ment quand il mourra, car il se pourrait que le domicile soit envahi par la police si les domestiques bavardent sur l'étrangeté de l'homme qui vient de trépasser.

— Sa maladie est-elle vraiment mortelle ?

— Oui. Il y a trois ans, Madani est allé voir un de mes amis à l'Institut bactériologique et nous inoculâmes le cancer à Abdallah par absorption buccale.

— Tu racontes ça froidement, ma douce Zouhour !

— Oublies-tu que cet homme me rendit volontairement aveugle ? Je le hais de toutes mes fibres et son agonie est pour moi la plus belle des vengeances, car les morts qui ne font pas souffrir ne sont que des délivrances...

— Évidemment, mais pourquoi le cancer et pas la scarlatine ?

— Il n'y a pas moyen d'être sérieux plus d'un quart d'heure avec les Français !

— Admets que je pourrais prendre ta narration au tragique : un bourreau-portier, un invité-prisonnier, des yeux morts volontairement, et un homme victime des bactéries ! Et tout ça dans la demeure d'un homme qui a des milliers de cadavres sur la conscience ! A part toi, chérie, l'ensemble est assez pittoresque. Tu n'as pas répondu à ma question : pourquoi le cancer ?

— Pour qu'il souffre aussi longtemps que je me désespère d'errer dans la nuit. J'ai pratiqué un métier où la pitié n'est pas de mise !

— Je tiendrai ma promesse de t'aider en toute circonstance, mais si je ne gagne pas la confiance d'Abdallah, promets-moi de ne pas m'inoculer la rage !

— Grand fou ! répond Zouhour en m'enlaçant.



DEUXIÈME JOURNÉE

Je me lève tard ; je me sens léger... un peu fatigué. Je flâne avant de prendre mon bain. Une jeune servante arabe, assez jolie et élégante — Oidade est son nom poétique — m'apporte un petit déjeuner fort substantiel ; les confitures parfumées sont un délice, mais pour mon goût, le lait de chèvre sent trop le... bouc. Je me plonge dans la baignoire. Je me rase et discipline mes cheveux. Je me juge présentable. Au moment où je passe dans ma chambre, un grattement à la porte de communication de la salle de bain me fait sursauter. J'ouvre moi-même. Zouhour, déjà habillée, plus charmante que jamais, pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut, dit-elle.

Elle entre dans ma chambre d'un pas assuré et me parle à voix basse :

— Regardez dans le coin gauche à l'intérieur du dais qui domine votre lit. Vous trouverez,

peinte en noir, une sorte de boîte minuscule. C'est un microphone très puissant. De son lit, Abdallah entend tout ce qui se dit dans chaque pièce de la maison.

— Alors, hier soir ?...

— Non, rien à craindre. Il souffrait tellement que nous avons doublé la dose de morphine. Il ne s'est réveillé que ce matin.

— Pour les autres soirs ?... Zouhour sourit avec malice.

— Dans ma chambre et dans celle-ci, Madani a installé des interrupteurs sur le fil. Il suffira donc de couper le contact pour ne pas craindre les indiscretions. Cherchez, quand je serai partie... Une autre recommandation : affectez un air désinvolte, fantaisiste, un peu fou-fou et gagnez la confiance du personnel ; cela nous aidera beaucoup. A tout à l'heure !

Repoussant mon baiser, elle disparaît par le chemin de son arrivée. Aussitôt, grim pant sur une chaise, j'explore mon lit peu discret. J'ai quelque mal à trouver le micro encastré dans le bois. Joli travail de camouflage. Je suis attentivement le fil et mets la main sur l'interrupteur situé à l'extérieur, encastré lui aussi. Décidément, de l'ouvrage d'artiste ; je comprends pourquoi le dais est fixé au mur : il faut permettre au fil de s'évader sans attirer l'attention ! Zut, on frappe ! Je suis dans une position ridicule et quelqu'un doit écouter derrière la porte. J'opère une volte-face et m'accroche par les bras au rebord du dais qui résiste à mon poids.

— Entrez

Lorsque Hasser, l'intendant, pénètre dans ma chambre, il voit avec un peu de stupeur un homme qui, les jambes jointes, opère des tractions.

— Encore cinq mouvements et je suis à vous !

Hasser m'examine avec curiosité. La pointe des pieds à l'horizontale malgré les reins douloureux d'une nuit agitée, je termine mes mouvements et saute légèrement sur le tapis.

— Excusez-moi. Chaque matin, la culture physique m'est indispensable. Et je prends ce que j'ai sous la main.

— Dès aujourd'hui, je ferai installer un petit portique dans le patio... me propose l'aimable serviteur.

Pas de veine ! Je vais être astreint à un exercice quotidien obligatoire.

— Merci, monsieur...

— ... Hasser, pour vous servir.

— Merci, monsieur Hasser. Que désirez-vous ?

— D'abord prendre de vos nouvelles, m'enquérir si le service vous convient. Abdallah bey Nissim exige que le neveu de son ami Farel ne manque de rien et que chacun de ses désirs soit immédiatement exaucé.

— Je remercie M. Abdallah bey Nissim de ses intentions à mon égard. Je n'ai besoin de rien... Ou plutôt si...

Une idée baroque me traverse la tête. Zouhour m'a recommandé de montrer de l'originalité, c'est le moment. Je saisis promptement le fez qui orne le chef de Hasser et je m'en coiffe. La glace me renvoie mon image ; j'ai un petit air « cacahuètes » qui ne me va pas mal. Je rends la coiffure à l'intendant :

— Je crains les courants d'air et les rhumes. Soyez aimable de me procurer une coiffure semblable à la vôtre.

Hasser s'incline et rétablit l'équilibre de son fez :

— Abdallah bey Nissim peut vous recevoir, si vous disposez de votre temps.

J'enfile mon veston et emboîte le pas à l'intendant qui m'emmène à l'autre extrémité de la galerie. Un gardien armé veille dans une antichambre qui exhale des odeurs de pharmacie. Une infirmière assez âgée, vêtue de blanc, tripote des ampoules. Plus tard, j'appris qu'il s'agissait d'une doctoresse spécialement attachée à la personne d'Abdallah depuis un an. Les traits de mon hôte sont crispés il doit souffrir... mais pas plus que ceux qui agonisèrent par sa faute sur les champs de bataille asiatiques. Je me façonne une morale et me cuirasse contre la pitié depuis que Zouhour m'a raconté... Ma belle maîtresse m'a précédé ; cérémonial baisemain. Je m'enquiers de la santé du malade avec le maximum d'aménité. Abdallah arbore un air soupçonneux.

— Parlez-moi de mon ami Farel qui aurait pu être, avec davantage de moyens matériels et une plus grande liberté d'action, un adversaire extrêmement redoutable pour nous dans le Proche-Orient.

Je défère à ce désir. Je raconte la vie de mon oncle depuis six ans qu'il a pris sa retraite, de ses ouvrages qui font autorité en matière musulmane, de son acharnement à écrire des livres de propagande coloniale à l'usage des Français. Bref, je décris de mon mieux l'ancien officier de renseignements devenu un écrivain de classe.

— J'ai lu tous ses livres, déclare Abdallah bey Nissim. Belle œuvre d'un homme qui veut encore servir son pays alors qu'il pourrait se reposer. Sans doute écrira-t-il un autre ouvrage avec la narration que je lui promis il y a dix ans... Aucune importance, cette fois, je serai bien mort... Savez-vous pourquoi il ne se maria pas ?

— Oui, par devoir. Mon oncle connut, en Syrie, il y a douze ou quinze ans, une femme étrangement belle qu'il me dépeignit avec la chaleur d'un amour non éteint. Mais il avait vingt ans de plus qu'elle cet obstacle ne compte pas à quarante-cinq ans et il l'aurait franchi si l'objet de son adoration n'illustrait pas les exploits d'un service secret étranger. Il craignit que cette liaison s'interprêtât mal et il rompit un flirt qui lui tenait à cœur.

— Ce détail est très exact. Alors, c'est la raison qui lui fit rompre avec...

— Avec qui, M. Abdallah bey Nissim ?

Le malade réfléchit, puis parut se décider avec l'attitude du monsieur pour lequel cette histoire revêt peu d'importance :

— Avec Mlle Zouhour Kahoud !

Je sursaute. Quelle histoire ! Moralement, j'ai fait cocu mon oncle ! Comme le monde est petit ! Je regarde Zouhour qu'une vive couleur empourpre. Je ne sais plus quoi dire. Je dois paraître idiot.

Abdallah, satisfait de son effet de surprise, ne devine pas notre émoi intérieur et continue :

— Cet incident intime me rassure, cher monsieur. Jusqu'à présent, je doutais que vous fussiez réellement le neveu de Farel. Excusez-moi, il y a tant d'adversaires puissants qui gravitent autour de moi que je dois m'entourer de grandes précautions...

— Je ne comprends pas très bien. Officiellement, vous êtes mort. Vous avez changé de nom, de visage. Votre trace est donc perdue !

— Je l'espérais ainsi. Mais le hasard... la puissance des services secrets... Certains doivent savoir qui je suis en réalité. Mes archives personnelles sont convoitées ; elles peuvent anéantir des régimes, allumer deux ou trois guerres mondiales et ruiner des trusts pétroliers. Ce sont des arguments diplomatiques sensationnels pour qui les possédera après ma mort.

— Qui, puisque vous redoutez tout le monde ?

— Peut-être personne... à moins qu'*Il* ne vienne lui-même.

— *Il* ?

— Oui, le futur empereur d'Asie Mineure...

— Excusez-moi, mais je ne comprends pas et je n'ai jamais eu de goût pour déchiffrer les rébus.

Abdallah bey Nessim se tait, les yeux fixés sur un horizon lointain. Nous respectons sa méditation et je pense à ce que me dit Zouhour sur l'idéal pro-musulman du malade.

— Vous ne connaissez pas la langue arabe ? Non ! C'est bien regrettable. Je vous aurais montré des documents extraordinaires que des gouvernements ou des trusts paieraient au poids du radium. Les mains de Zouhour s'agitent imperceptiblement. Je pense à sa concession.

— Je vous les montrerai peut-être, car je veux les regarder encore avant de mourir... A vous, cela n'a aucune importance... Et après, je les brûlerai très certainement s'*Il* n'arrive pas à temps...

« Je crois que je ne pourrai plus guère me lever. Je sens un poids de cent kilos qui m'écrase le côté droit... le foie... maladie de colonial... Aussi, vos entretiens avec Zouhour se poursuivront les après-midi dans mon petit bureau particulier attenant à cette chambre... Vous laisserez la porte ouverte, je vous entendrai d'ici et je pourrai, d'un mot, rappeler un détail... Bon appétit, rendez-vous après la sieste. Promenez-vous dans la maison pour vous délasser les jambes, si le cœur vous en dit. »

Je remercie et me promets d'utiliser cette autorisation. Nous quittons la chambre pour le grand salon. Zouhour demeure silencieuse ; la révélation d'Abdallah sur ses relations platoniques avec mon oncle la gêne visiblement. Elle a tort ; cela ne me contrarie pas du tout. J'ai l'impression de prendre une revanche familiale ; ce n'est déjà plus une impression, mais une conviction. Devrai-je raconter cette histoire à mon oncle ? Je vais y réfléchir.

Je m'abstiens de penser sérieusement, quand je ne suis pas seul, sur la recommandation de Farel. Sur cette antique terre de Syrie, *Aram* de la Bible, hantée par les prophètes antiques, des gens, descendants de ces personnages visités par le Saint-Esprit, possèdent encore le don transmis par atavisme de lire les pensées d'autrui aussi sûrement que dans un livre. Ces voyants, utilisés par les services secrets, se trouvent en assez grand nombre dans le pays qui fut celui des douze tribus. Farel ne me confia-t-il pas que sa presque-fiancée jouissait de ce pouvoir supra-normal qui lui assura la plus grande partie de ses succès ? Il est nécessaire que je me méfie des choses visibles et invisibles de cette maison.

Je médite pensivement devant la petite fenêtre agrémentée d'une grille artistique mais aussi solide que des barreaux de prison. J'ai déjà remarqué que toutes les ouvertures donnant sur la rue étaient ainsi protégées. Un mendiant arabe en guenilles chemine lentement en psalmodiant des versets coraniques pour inciter les croyants à la charité. J'ai oublié mes cigarettes, je cours les chercher. Lorsque je reviens dans le salon-bureau, Zouhour est toujours là, silencieuse et sans regard.

— Que raconte ce mendiant, Mlle Zouhour ?

— Il dit que celui qui donne charitablement sur terre recevra cent fois plus au paradis d'Allah !

— Alors, je vais lui jeter une piastre pour m'assurer un placement extraordinairement lucratif, dis-je en riant.

J'extrais de ma poche un papier chiffonné et enveloppe ma pièce que je propulse de mon geste le plus adroit à travers les barreaux dans la direction du chanteur. Je le vois se baisser et ramasser mon aumône ; il adresse un merci dans ma direction et continue sa route en s'exprimant sur le même ton plaintif. Ce geste charitable me rend joyeux, j'éprouve un soulagement intérieur...

On frappe. Cérémonieux, Hasser me présente une douzaine de coiffures semblables à la sienne. Très sérieusement, j'en choisis deux et remercie, l'intendant de son obligeance. Lorsqu'il s'est éloigné, je raconte l'incident de la matinée à Zouhour qui éclate de rire. Quand son hilarité se calme, elle se penche vers moi et me dit étrangement :

— Et puis la nuit, avec un fez, la silhouette s'identifie davantage à celle d'un indigène...

— Oui, mais je n'ai pas de barbe pour ressembler à Hasser, riposté-je vivement pour paraître ne pas attacher d'importance à la divination de la curieuse créature.

— La nuit, toutes les ombres sont grises.

— A propos (cet «à propos» est stupide, que suis-je bête), pendant mon absence, mes affaires ont été visitées. Pourquoi cette suspicion ?

— Posez la question à Abdallah ! Non, ne la lui posez pas. Il pourrait s'étonner qu'un simple journaliste ait le don d'observation aussi développé pour remarquer une visite certainement opérée par un spécialiste averti...

— Le simple journaliste que je suis est, ne l'oubliez pas, un spécialiste des questions criminalo-policières doublé d'un vieux garçon maniaque. J'ai toujours l'habitude, même chez moi, d'établir un repère très simple — brosse effleurant tel objet, mouchoir ne dépassant pas tel angle, etc. — pour me rendre compte du degré de curiosité de ma femme de ménage. Ici, je n'ai pas manqué de répéter ces petites indications, et il m'a suffi d'un coup d'œil pour juger que, ce matin, un petit inventaire de mes affaires avait eu lieu. On a même ouvert ma boîte de cardose, spécialité pharmaceutique française indispensable à mon estomac lorsqu'il est trop imbibé d'alcool. La collection de mes articles publiés récemment a été feuilletée ; je les ai apportés dans l'espoir d'avoir le temps de les remanier pour les réunir en volume. Tels sont les... secrets de ma valise ; communiquez-les à M. Abdallah pour le tranquilliser.

Zouhour m'attire vers elle et très bas :

— Inutile, il a entendu... vous oubliez le micro.

Et d'un geste, elle indique avec précision malgré sa cécité, que l'appareil se trouve caché dans le lustre. J'exprime muettement une confusion feinte, je suis moins étourdi que je veux bien le laisser paraître...

La grande maison d'Abdallah bey Nissim, aux murs épais, conserve une certaine fraîcheur intérieure aux heures les plus chaudes de la journée. Dans le patio, une vieille fontaine de pierre alimente un petit bassin dont les marches indiquent que, jadis, les femmes du harem s'y venaient baigner. J'évite la sieste, qui me donne la migraine, et, coiffé de mon fez rouge, je me promène dans la maison, ouvrant chaque porte, m'excusant s'il y a du monde, entrant et visitant les pièces vides. N'ai-je pas l'autorisation de M. Abdallah lui-même ? Encore une ou deux petites excursions et la vaste demeure n'aura plus de secret pour moi ; la terrasse et les murs mitoyens m'intéressent particulièrement. Un bon point pour Hasser. Au bord de la galerie qui longe ma chambre, deux Arabes visent des pitons énormes ; l'intendant a prévu quatre ou cinq agrès pour ma culture physique. Je l'assure qu'un trapèze et une corde lisse suffisent. Il donne des ordres. Je calcule qu'en exécutant le grand soleil et en lâchant les mains parvenu au plus haut, je pourrais être directement projeté dans ma chambre. J'entends courir ; Madani me cherche et m'avertit que Mlle Zouhour Kahoud me demande. Je regarde ma montre ; j'oubliais l'heure du rendez-vous sous la présidence invisible du sieur Abdallah bey Nissim.

— Vous n'êtes guère pressé de me revoir ; un quart d'heure de retard !

Baise-main prolongé pour me faire pardonner. Je pose mon paquet de cigarettes devant moi et j'écoute.

« Dès lors, l'histoire de la Syrie devient l'histoire de la bataille des trusts pour les pétroles d'Asie Mineure par la faute même de vos responsables, car la France, idéaliste, ne croit pas à l'âpreté des luttes économiques. Le groupe britannique reçoit l'appui de Gulbenkian, alors ami de Deterding, animateur du groupe pétrolier anglais ; il a donc la majorité à Mossoul malgré la présence en son sein d'une filiale de la S. O., son vieil adversaire. Pris entre ces géants, quel rôle choisit votre pays ?

« Première erreur, le gouvernement français ne se réserve que 35 % du capital émis ou à émettre de « la Compagnie Française des Pétroles » dont la mission est de mener votre politique nationale du pétrole et qui, de 25 millions de francs de capital à l'origine, est passée à 600 millions. Il pouvait, ou rester acquéreur du tout ou obliger les banques à souscrire et à bloquer les titres. Faute de ces précautions élémentaires, moins de dix ans après la création de cette Compagnie, 60 % du capital se trouve, par les achats en Bourse, entre les mains des autres groupes de l'Irak Petroleum C°. Dès lors, la Compagnie Française n'avait plus qu'une puissance de traité puisque les deux tiers de son capital étaient entre les mains de ses « associés ». Premier amoindrissement pétrolier français en Asie Mineure.

« Renversez la situation et imaginez une autre répartition des pourcentages. Deux groupes britanniques contre un groupe franco-américain-arménien, bien que Gulbenkian n'ait pas un droit de vote dans le conseil d'administration de l'Irak Pétroleum, toute la politique du Proche-Orient changeait et vous deveniez, pour de longues décades, inexpugnables d'Asie Mineure, parce que, en exploitant la rivalité Rockefeller-Deterding, vous acqueriez l'appui total américain. Cette collusion que nous appréhendions ne se produisit pas. Lorsque la S. O. vit clair, il était trop tard et il lui faudra attendre la deuxième guerre mondiale pour prendre sa revanche. Quant à vous, vous n'êtes pas les hommes des grandes combinaisons internationales d'avenir ; vous croyez à la sainteté et à la pureté en menant le combat des isolés... ou bien en vous mettant à la remorque de vos sentiments. Vous êtes à la fois admirables, stupides et naïfs... »

La voix d'Abdallah s'élève dans la pièce voisine :

— Amie, ne vous écartez pas du sujet et évitez les commentaires particuliers. Restez-en aux faits. Zouhour reprend :

— Abdallah a raison. Après tout, cela ne m'émeut que parce que je m'adresse à un homme dont les compatriotes ont une mentalité d'un autre âge.

« Tout devait vous inciter à la prudence, mais les leçons du passé ne vous servent guère de guide. Quand la Compagnie Française des Pétroles veut entrer en possession des 40.000 actions de la Turkish Petroleum C° qui lui donnent le droit de participation aux pétroles mésopotamiens, elle doit batailler huit mois avant de les obtenir... malgré l'accord franco-anglais de San-Remo. Lorsque les précieux papiers sont en votre possession, on ergote sur le sens de l'accord et l'on essaie de vous faire admettre que votre participation dans l'Irak Petroleum C° ne vise que les bénéfices et non l'exploitation. Heureusement pour vous, l'accord de San-Remo est formel : il spécifie « dans la production des huiles brutes ». Le groupe anglais s'incline... mais oppose une résistance passive, car il n'est pas pressé d'ouvrir de nouveaux puits pour satisfaire votre amour-propre de posséder du carburant français. Les U.S.A. sont en pleine crise et le shortage (1) ne l'agite pas encore. La France, seule, réclame son pétrole mésopotamien, tandis que les autres n'envisagent Mossoul que sous la forme de réserves pour l'avenir ; elle avait raison de s'obstiner puisque, en forant à Baba-Gurgur, les puits donnent une moyenne de dix mille tonnes en vingt-quatre heures. Le pétrole coule à flots et semble inépuisable. Cette fois, Anglais et Américains fixent leur attention sur la Mésopotamie et s'appêtent à disputer chèrement cette terre.

1 — Épuisement des puits de pétrole.

« La France commence-t-elle à devenir réaliste ? Le pétrole jaillit, il faut le transporter jusqu'au rivage méditerranéen. Le pipe-line a fait ses preuves en Amérique et en Asie : c'est le seul moyen économique d'écouler le carburant brut. Le groupe français propose son pipe-line Kirkouk-Tripoli, en Syrie sous mandat français. Les Anglais refusent ; ils veulent l'aboutissement à Haïffa, en Palestine sous mandat britannique. Les experts donnent raison au groupe français, dont le projet est le plus économique. Pour ne pas mécontenter le groupe anglais, on coupe la poire en deux. Le pipe-line ira jusqu'à la frontière irako-syrienne, à Abdukemal, d'où partiront deux tronçons qui viendront, l'un à Tripoli et l'autre à Haïffa. La France engage des centaines de millions pour la construction de son pipe-line, mais oublie d'aménager Tripoli en grand port, tandis que les Anglais transforment Haïffa en importante base maritime de guerre avec docks, entrepôts et, surtout, des réservoirs que l'on prévoit sur cent kilomètres carrés.

« Votre pays manque de *tankers* (bateaux-citernes), mais monte les plus belles raffineries du monde dans la métropole sans se douter que le jour où on lui supprimera ses sources propres, elles n'auront plus rien à raffiner s'il prend aux trusts de ne lui livrer que des carburants légers. Le pipeline fonctionne enfin ; il ne peut évacuer environ que cinq millions de tonnes par an, alors que la seule région de Kirkouk peut en fournir quatre fois plus. En 1940, on annonce que votre pipe-line sera doublé... Cela m'étonnerait qu'il le fût jamais. tout au moins sous votre contrôle.

« Le shortage incite les U.S.A. à s'assurer de nouveaux gisements et lance les Américains sur l'Asie Mineure. Le roi Fayçal est mort mystérieusement en 1933 pour avoir flirté avec les pétroliers américains alors qu'il représentait les intérêts pétroliers britanniques en Irak. et les Français paieront, avec la Syrie, leur tribut à la guerre mondiale des pétroles entre les trusts. Je vous expliquerai, demain, pourquoi la Syrie était condamnée depuis longtemps à se soustraire à votre autorité pour les mêmes raisons qu'elle échappa aux Turcs. »

.. .. .

Lorsque Zouhour, rose dans son peignoir blanc à ramages et haut boutonné, me retrouve après dîner, je sommeille à demi. Elle est moins enjouée qu'en me quittant la nuit dernière. Je crois deviner ce qui la trouble. Sans doute, son flirt avec Farel. J'attaque le premier sur le ton de la plaisanterie en la contraignant à s'allonger près de moi sur le divan :

— Non, ne badine pas avec l'histoire de ton oncle. A cause de moi, il ne se maria pas et vit tristement seul avec mon souvenir alors que, excuse-moi, par les obligations de mon métier d'espionne, je dus souvent être la maîtresse sans joie d'hommes qui me répugnaient.

« Oui, un jour, Abdallah me désigna une proie, le commandant Farel. Un fort bel homme, la poitrine barrée de multiples décorations, un héros de 1914-18. Farel s'occupait du contrôle des tribus transhumantes ; sa connaissance de la langue arabe il avait été jeune sous-lieutenant méhariste au Sahara — lui facilitait ses missions. Sympathique, joyeux garçon, sportif, son influence personnelle rapportait beaucoup en Syrie à votre pays ; nous savions d'autre part qu'il entretenait un réseau serré, créé par lui, d'agents indigènes depuis les Kurdes jusqu'aux Druzes en passant par des tribus plus paisibles. Après l'insurrection de 1925-26, l'affaire faillit mal tourner pour les Anglais. Vos officiers ne se gênaient pas pour déclarer en public notre participation à l'armement des tribus. Certains provocateurs tombés entre vos mains avaient parlé, livré des documents, bref, notre diplomatie, inquiète, nous demanda d'essayer de connaître exactement les preuves que vous déteniez. Nous considérions Farel l'homme le mieux averti, le plus compétent. Zouhour Kahoud se mit en campagne et lia connaissance avec le commandant à Beyrouth.

« Dans l'exercice de ma profession, j'évitai les mensonges inutiles qui finissent toujours par se retourner contre soi. Il ne me demanda pas qui j'étais, je n'inventai donc rien. Nous devînmes d'excellents camarades. Très méfiant, constamment sur ses gardes, ne dînant jamais que le dos contre le mur du restaurant, Farel se plaisait en ma compagnie et je crois que je touchai son cœur. Situation délicate pour moi car il connaissait mon père, chose que j'ignorais en arrivant du Caire. Dans mon métier, on ne se donne que lorsqu'on sent l'homme prêt à tout pour satisfaire sa sensualité. Chez Farel, le cœur était pris et mes allusions sur les événements tombaient à plat. « Parlez-moi de robes ou de peinture, mais surtout pas de politique », me dit-il. Et, un jour, j'appris qu'il avait demandé à mon père si le projet d'une union avec sa fille ne lui déplairait pas.

« M. Kahoud lui promit de m'entretenir de cette démarche. Je fus fort ennuyée. Je n'allais pas me marier pour obtenir un renseignement. J'appréciais, mais n'aimais pas ton oncle. Sale histoire ! et je cherchais comment me sortir de cette impasse. C'est Farel qui dénoua la situation avec la plus grande désinvolture extérieure. Lorsqu'il revint voir mon père au jour fixé pour la réponse, j'étais présente. Le commandant s'excusa et annonça que sa demande ne comportait pas de suite. Le II^{ème} Bureau français du Caire prévenait Beyrouth de ma présence et donnait une foule de détails sur mon activité secrète. Mon père tomba des nues ; il croyait que je travaillais dans une maison d'exportation et d'importation. Farel se retira, un sourire triste aux lèvres. Je ne le revis jamais.

« Voilà mon histoire avec ton oncle, qu'Abdallah crut bon évoquer. »

— Chérie, il n'y a rien de mal. J'ose affirmer que tu me consoles beaucoup car... je craignais d'avoir couché avec ma tante !

— C'est tout l'effet que te produit l'amour contrarié de ton oncle ?

— Que veux-tu que nous y fassions ? Est-ce que l'équilibre familial n'est pas rétabli aujourd'hui ?

— J'ai rarement vu un garçon f m'en-fichiste comme toi..

— Ne t'y fies pas ; parfois, sous les aspects légers, les caractères et les sentiments sont profondément forgés.

— Comme disent les Arabes : Ta parole est profonde comme un tambour qui résonne faux...

— Merci, tu es vexante, Zouhour.

— Ne crois pas que je ne te prenne pas au sérieux...

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Alors, explique-moi pourquoi, d'un geste très sûr, tu viens de rajuster un pli de ton peignoir ?

— Ce sont mes doigts qui voient...

— Ta parole est profonde comme un tambour qui résonne faux...

— Que signifie cette réponse ?

— Rien...

« Et puis, mon amour, tout cela a tellement peu d'importance. Le caractère et le regard sont des facteurs qui n'interviennent pas puisque la plupart des gens éteignent la lumière pour s'aimer ! »

Je pousse le bouton électrique. Ma chambre baigne dans l'obscurité...

— Veux-tu me donner à boire, chéri ? Je saisis un sein dur délicieusement rond.

— Pardon, je croyais saisir le bouton électrique !

— Tu es singulier, chéri ! L'amour n'est donc pas une chose grave pour toi ?

— Non, au contraire. Si, pour moi, l'amour était une chose grave, il serait une corvée.

— Ce que tu viens de dire là est intelligent.

— Merci, ma fleur ! Car j'ai lu dans un dictionnaire arabe que « Zouhour » se traduisait par « fleurs », fleurs » au pluriel, ce qui est juste... tu as tellement de fleurs sur ton visage et sur ton corps...

— Poète, maintenant ?

— Chacun a 5-3 minute de poésie par jour ; les fous sont surtout des poètes.

— Alors, sois fou quelques fois, mon chéri, si tu savais comme cela fait du bien au cœur.

— Ne nous laissons pas attendrir ! Et permets-moi de te poser une question pour éclairer l'entretien d'aujourd'hui.

« Dans quel but Abdallah entreprend-il de me conter l'étrange histoire de la Syrie et qu'en espère-t-il ? »

— Je me le suis demandé aussi et j'ai conclu de la façon suivante :

« Abdallah est un orgueilleux et il sent la mort le frôler. Le retournement de la politique en Asie Mineure donne raison à son plan primitif un moment abandonné par ses anciens chefs. Il en sent la réalisation prochaine. Il se fâche avec ses maîtres quant aux moyens de la réaliser. Il va mourir et un autre se parera de la plume du paon. Alors, il a repensé à une vieille promesse — qu'il ne comptait pas tenir — faite à celui qui lui sauva la vie et qui est devenu un grand écrivain dans son pays. Il lui demanda de venir ou d'envoyer quelqu'un de confiance pour tenir la promesse. Ton oncle, heureux d'une documentation si directe, écrira un livre en mettant en relief le rôle d'Abdallah, *deus ex machina* de cette formidable aventure. Petite satisfaction posthume d'Abdallah. Et pour te prouver qu'il ne te ment pas, il te montrera ses fameux documents secrets. »

— Ceux qu'il doit donner à *IL* ?... Zouhour hésita :

— Oui, certainement. *IL*... c'est Abd el-Séhid, le roi du Nedjed. Je crois que, si le roi entre en possession de ces documents, il deviendra non seulement le maître politique de l'Asie Mineure, mais aussi le maître économique, car il y a des actes officiels — connus de quelques initiés seulement capables de déclencher d'autres guerres mondiales et une guerre sainte islamique. Abdallah doit posséder surtout une autorisation de concession à une personne et à ses descendants, qui annulerait les droits de tous les pétroliers actuels d'Asie Mineure. Comprends-tu la puissance d'Abdallah et ses précautions ?

— En somme, pour avoir été choisi comme confident, je deviens un garçon dangereux parce que trop bien renseigné ! Est-il temps que je plie mes bagages, car je déteste les complications

— Aurais-tu peur ?

— Non, pas précisément ; il y a tellement de gens aux allures louches dans cette maison !... On attend, en plus, le roi du Nedjed...

— Ne crains rien. Il ne viendra pas. Le courrier envoyé, s'il arrive, lui remettra la lettre trop tard.

— Tu es bien renseignée...

— N'oublie pas que dans les papiers d'Abdallah figure ma concession donnée par Abd el-Séhid.

— Que c'est compliqué, tout cela !

« Veux-tu faire un pari avec moi, Zouhour ? Cent mille piastres syriennes !

— Dis toujours...

— Il y a autre chose dans les papiers d'Abdallah ; il y a la formule qui te fera retrouver la vue. Je te parie donc cent mille piastres que le jour de la mort d'Abdallah tu ne seras plus aveugle.

— Je tiens le pari.

— Un centième de seconde d'hésitation de trop, Zouhour ; tu as perdu d'avance comme tu vas perdre immédiatement en amour.

Et les bras solides enlevèrent un corps qui s'abandonnait déjà à la caresse du mâle.



TROISIÈME JOURNÉE

Je me réveille de bonne heure. Je suis en bonne disposition pour faire la grasse matinée. Avant tout, ne vexons pas ce brave Hasser. Où est mon short ? Les habitants de la maison vont me prendre pour un fou ; tant mieux.

Une, deux, trois. Tractions au trapèze, quelques soleils, cinq fois le tour de la cour en course rythmée. Je vois des têtes qui me regardent comme une bête curieuse ; cela me permet de dénombrer le personnel de la maison mystérieuse. Je me sens en pleine forme. Je sue par tous les pores. Hasser m'observe toujours. Je l'invite du geste à m'imiter. Il refuse d'un air offusqué. L'eau du bassin est claire ; sans hésiter, je descends dedans et m'immerge complètement. Quatre-vingts centimètres d'eau, c'est bon à savoir. Mouillé, je bondis, saisis la corde lisse. Un rétablissement sur la main courante et me voici dans ma chambre. Je sonne Oidade, qui m'apporte mon petit déjeuner. Elle est vraiment jolie, cette petite ; il est dommage que Zouhour considère ma chambre comme la sienne et y entre quand elle le désire. Il faut que j'avise...

Oidade doit connaître beaucoup de choses, elle paraît intelligente. J'ai l'impression qu'elle et Madani... Mais je ne dois pas lui être indifférent. Elle a des yeux noirs fendus en amandes qui valent à eux seuls une étude de très près.

— Oidade, pendant la sieste, pourrais-tu me faire visiter les communs, c'est-à-dire le bâtiment en arrière du patio ?

La petite arbore une mine effarée, hésite, puis répond :

— A deux heures, promène-toi près de l'ancienne remise, au fond.

Elle sort un peu épouvantée de son audace et rose de confusion. J'ai faim ; je me jette sur les toasts beurrés que je recouvre d'une épaisse couche de confiture de mandarine.

Maintenant, réfléchissons un peu calmement à ce qu'on me confie, à ce que ie devine derrière des réticences.

Abdallah me considère comme le neveu de Farel, je ne suis pas suspect pour lui. Ce condamné à mort, malgré ses avatars — vrais ou faux — avec son ancien service, continue à éprouver une passion pour son véritable pays, pour-la-dominion-deson-pays. Comme Farel, mais infiniment mieux soutenu que lui, il est atteint du virus impérial. Même rejeté par ses chefs, il les sert encore par personne interposée tout en me faisant raconter un récit pour que son nom reste attaché à l'Histoire. Zouhour a raison, cet homme extraordinairement fort est un orgueilleux. Il a transformé un petit cheik inconnu, Fayçal, en émir, puis en roi du Hedjaz, enfin en roi d'Irak. Premier pas vers l'Empire d'Asie Mineure. Fayçal était l'œuvre d'Abdallah qui l'acheminait doucement vers le grand royaume de Syrie. Philby, son collègue, misa sur Abd el-Séhid, roi du Nedjed, ascète wahabite. Abdallah marque les premiers points avec Fayçal. Après tout, il se peut que la « puissance inconnue » ait misé à la fois sur le Wahabite et l'Hedjazien pour tenir en réserve une personnalité de marque. Ma supposition est logique.

Sur le trône d'Irak, Fayçal, devenu un roi moderne habitué de la S.D.N., est déçu de ne pas toucher la pension mensuelle de 8.000 livres sterling promise. Il écoute complaisamment les représentants américains de l'Irak Petroleum C^o... Pauvre petit cheik qui se place imprudemment entre Deterding et Rockefeller malgré l'amitié royale anglaise. Un jour, joyeux, il se promène en automobile dans les environs de Berne ; il rentre à son hôtel, il meurt subitement. L'autopsie n'est pas autorisée. Abdallah voit sa politique s'écrouler avec la disparition de son prétendant. Il maudit Philby... puis, plus tard, avant de mourir, il reconnaît que c'est Abd el-Séhid qui a le plus de chances de réaliser son rêve. Alors, les documents qu'il tenait en réserve pour Fayçal, il les offre au poulain de son concurrent, qui continuera à travailler pour son pays. Je ne dois pas être très éloigné de la vérité concernant l'action du pseudo Abdallah bey Nissim.

Zouhour Kahoud, alias Gertrude Vilène, est l'ex provisoire de mon problème. Je crois qu'elle n'est pas, ou qu'elle n'est plus aveugle. Sa cécité ne sert qu'à endormir la méfiance d'Abdallah. L'histoire de sa concession en Arabie me paraît douteuse, pourtant elle ne me défend pas d'en parler à Abdallah ; point à éclaircir. Pour qui travaille-t-elle maintenant auprès d'Abdallah ? Qui renseigne-t-elle ? La logique répond : trust anglais R.D.S., mais il se pourrait que le S. O. américain soit dans l'affaire. Je saurai la vérité sur Zouhour par Madani, donc par Oidade...

Madani, agent de Zouhour, pas d'explication. Nahas, un tueur dévoué à Abdallah.

Hasser, autre énigme. Il n'est pas en bons termes avec Zouhour et pourtant tous deux sont anciens agents du R.D.S. Hasser ou Zouhour ont-ils vraiment changé de camp ? Tous deux ont la confiance d'Abdallah et, en même temps, la mission d'empêcher les personnes étrangères d'approcher le patron. Puisque Abdallah est près de la tombe, pourquoi les clans ne tentent-ils pas une épreuve de force pour arracher les documents ? D'habitude, les agents secrets des trusts prennent moins d'égards. A moins qu'Abdallah ait prévu le rapt... Je me renseignerai.

Reste ma position à moi, qui n'est pas la plus mauvaise. Certes, tout le monde me suspecte dans cette maison. Zouhour, plus fine — peut-être son don de voyance ? — devine quelque chose en moi et, indécise, essaie de m'attacher à son char en comptant sur la réputation de la galanterie française. Elle sait admirablement faire l'amour et paraît dix ans de moins que son âge. Je bénéficie de l'avantage d'avoir été introduit dans la maison à la demande d'Abdallah lui-même, soucieux d'assouvir son orgueil. Je suis certainement le seul à ne pas avoir reçu d'instructions précises. Du moins je le crois...

Quand le colonel de réserve Farel reçut l'invitation d'Abdallah, il retourna la lettre dans tous les sens. Abdallah l'appelait «son ami»; Farel a la rancune plus tenace; il est devenu «ours» et ne sort presque jamais de son appartement de vieux garçon du boulevard Berthier. Avant de décliner l'offre d'Abdallah et de lui envoyer remise de sa promesse, il vint trouver ses anciens collègues du II^e Bureau. Le commandant Eydoux discuta longuement avec Farel puis m'appela, moi capitaine X..., diplômé de l'École des langues orientales, officier de carrière, enrôlé dans les Renseignements par amour de l'aventure. On m'expliqua l'affaire : essayer simplement de réunir le maximum de renseignements sur les affaires de Syrie, où notre situation paraît assez instable. Aviser et voir sur place la situation à exploiter. Pour ce travail, il fallait un agent n'ayant jamais mis les pieds en Syrie afin de ne pas être dépisté par les espions qui pullulent en Asie Mineure. Service commandé, secret le plus absolu.

Farel m'emmena chez lui et me donna une magnifique leçon d'agent de renseignements. Les vieux ont parfois du bon avec leur expérience raisonnée.

Il me décrit minutieusement Abdallah et quelques épisodes de sa vie propre afin de pouvoir répondre aux questions éventuelles. Son neveu, journaliste, expert criminalogiste, me prêta son identité et s'engagea à partir à la campagne le temps de mon absence. Farel, ne sachant pas si la fausse identité d'Abdallah bey Nissim était connue ou non, me recommanda la plus grande prudence et prévint tout, y compris la claustration et... mon décès, si je venais à être découvert. Surtout, ne pas avouer ma profonde connaissance de l'arabe et des anciennes langues mortes d'Asie Mineure; cela me permettrait peut-être de saisir au vol des secrets. Mes faux papiers bien en règle, je revis le commandant Eydoux, qui m'indiqua l'hôtel où je devais descendre et m'annonça qu'un agent me précéderait d'un avion lorsque je me serai entendu avec lui. Pour asseoir mon pseudo-métier de criminalogiste, on me procura une lettre du ministre de la Justice pour son collègue syrien afin de faciliter ma documentation professionnelle.

Je pense n'avoir pas commis de faute jusqu'à présent, malgré l'isolement assez gênant, car je prévois de la bagarre le jour où Abdallah cassera sa pipe. Je n'ai pas d'armes. Mais *l'élément blanc* de mes collègues locaux inconnus est prévenu par l'agent parti de Paris.

La monotone litanie de mon mendiant de la veille monte de la rue. L'homme psalmodie un verset très peu connu du Coran dont j'ai fixé le choix moi-même. Une piastre tombe à côté de lui, cette fois enveloppée de plusieurs feuilles de papier. Suis-je épié? Il me semble entendre une discussion à voix basses derrière les barreaux d'une fenêtre inférieure. Demain, je me méfierai.

Je ne vois pas Zouhour de la matinée. Madani m'apprend que le Maître a passé une mauvaise nuit. Un peu de courage, Abdallah, laisse-moi le temps de voir clair et de m'organiser comme ceux qui t'entourent.

Mais c'est bien le mendiant qui revient. Pourquoi? Du dehors, monte la plainte désespérée du meskine. Que se passe-t-il? J'entends distinctement le treizième verset du chapitre des Génies, du Coran :

« Nous avons entendu la doctrine du Coran et nous l'avons embrassée. Celui qui croit n'a point à craindre de perdre le mérite de ses œuvres, ni d'être rejeté de Dieu! »

Ce qui m'annonce : tu peux avoir confiance dans l'homme qui te visitera par un moyen quelconque.

J'attends donc une visite. Je suis curieux de voir comment mon inconnu entrera dans ce château-fort.

Une idée surgit. J'ai entendu une fenêtre s'ouvrir au rez-de-chaussée ; si j'essayais d'envoyer une piastre dans un papier qui ne portera aucune indication ! Je passe à l'exécution. A peine l'obole touche-t-elle le pavé qu'un gosse bondit avec une agilité sans pareille, ramasse la piastre empaquetée et s'enfuit en courant du côté des bazars grouillants où il se perd bientôt. Mon mendiant joue parfaitement son rôle de spolié ; sa barbe s'agite, il tend le poing et profère des *alouf ben alouf*, des *kelb ben kelb*, etc... avec une fureur admirablement simulée. Je ferme la fenêtre pour rire à mon aise. Lequel, de Zouhour ou de Hasser, sera vexé de ne rien découvrir en examinant les feuilles qui entourent la piastre ?

Au déjeuner, ma maîtresse me semble préoccupée. Elle accentue visiblement la gêne née de sa cécité. L'ai-je mise en garde, hier soir ? Tant mieux, un adversaire sur ses gardes risque davantage de commettre une bévue. Son attitude présente est une condamnation. Je tente de la dérider par des facéties. Le résultat est médiocre. Elle rentre chez elle pour la sieste ; je lui communique mon horreur pour cette coutume des pays chauds ; elle ne répond pas. Laissons-la boudier.

Deux heures. J'ai déjà visité quelques pièces désertes transformées en débarras. J'ai lié conversation avec des domestiques dont je fixe le nombre à sept en dehors de Hasser, Madani et Nahas. Léger choc au carreau ; une silhouette effacée m'invite à entrer par la porte que je trouve entrouverte. Dix secondes après, je presse contre moi une Oidade tremblante que j'apprivoise avec de tendres mots. Tout dort alentour. Je regarde l'endroit où nous sommes. Singulier rendez-vous d'amour. De vieux meubles entassés, des caisses vides, masquent un mur fraîchement replâtré. Oidade me prend par la main et met son doigt sur ses lèvres. Légère sous ses voiles d'odalisque qui cachent une ligne que le toucher me révèle pure, elle me conduit vers une porte basse qui donne dans un petit réduit. Je devine que ce réduit a été arrangé par elle... il n'y a pas longtemps. Des vieux tapis recouvrent des sièges déformés et recouvrent le sol de terre battue.

— Nous sommes chez nous, me dit-elle avec un sourire plus confiant.

Comme elle est douce, cette enfant ; une chatte assoiffée de caresses qui résiste pourtant quand je veux pousser les choses un peu loin. Je n'insiste pas, car dans cette ambiance poussièreuse, le confort est par trop rudimentaire et manque de poésie pour un premier entretien sérieux. Je lui arrache, non sans peine, la promesse de monter à ma chambre cette nuit ; les baisers ont réveillé ses sens ; malgré la difficulté, je suis sûr qu'elle viendra. Séparons-nous, car bientôt les gens sortiront de leur léthargie diurne. Chez moi, je prends une de mes boîtes de cardose, la vide de son contenu et fais glisser le double fond métallique. De la cavité aménagée, j'extrait une des paillettes blanches que je cale soigneusement dans mon étui à cigarettes. J'attends maintenant que Madani vienne m'inviter à l'entretien quotidien.

Zouhour, sans doute reposée par sa sieste, est de meilleure humeur et enchaîne immédiatement le récit interrompu la veille.

.. .. .

— Finissons-en avec des généralités que bien peu de vos compatriotes connaissent sur la Syrie. Certains esprits crurent longtemps que le seul fait d'avoir un pipe-line et de contrôler une partie de l'exploitation des pétroles de Mésopotamie gênait vos concurrents. Ce n'est exact qu'en infime partie ; il y a autre chose de bien plus grave : *les recherches secrètes géologiques effectuées à votre insu*, ou avec la complicité de certains éléments, *permettent d'affirmer que la Syrie est plus riche en gisements pétrolifères que l'Irak.*

« Avec un peu de curiosité, vous auriez pu remarquer que le pétrole de Kirkouk — qui peut donner avec quarante puits dix millions de tonnes annuellement, soit deux fois la consommation de votre pays — jaillissait de l'anticlinal formant le plissement marginal des monts kurdes. Or, ce plissement existe également du côté syrien ; il épouse une direction Nord-Sud et passe par le Kara Tchok, le Djebel Sindjar iraquien et se dirige vers le Djebel Bichri et le Djebel Tiass syriens.

« J'ai précédemment insisté sur la Syrie prolongement naturel de l'Irak, la géophysique le prouve et la similitude des formations géologiques de la Syrie et de l'Irak est confirmée par de nombreux rapports. Le suintement d'huile de Kara Tchok, l'asphalte du Djebel Bichri ne datent pas d'aujourd'hui. Et vos compatriotes ne comprirent pas que les cent kilomètres pétrolifères de Mossoul étaient peu de chose en comparaison des milliers de kilomètres de gisements aussi riches que possède la Syrie.

« Chez vous, personne n'évoqua, en temps opportun, le pétrole syrien parce que nous payâmes assez cher pour qu'on n'en parlât point afin qu'un groupe français ne se constituât pas en dehors de l'Irak Petroleum. Quelques organismes indépendants essayèrent bien d'emboucher le clairon d'alerte, mais sans grande répercussion nous tenons bien l'affaire en main et surtout plusieurs hautes notabilités locales qui mènent, parfois à leur insu, les affaires pétrolifères à notre guise (1).

« Animés par le même cerveau, les mouvements ne sont pas toujours synchrones. L'Irak Petroleum craignant d'être distancée, vers 1930, donne l'éveil en se servant de personnes interposées qui achètent des concessions pour son compte ou pour des filiales (2). Les Français ne bougent toujours pas et les étrangers raflent les premières concessions syriennes : un certain M. Capdegelle obtient cent kilomètres carrés de concessions dans le Tiass (Homs) ; la « Société Industrielle et Pétrolière de Lattaquié » achète une concession de trois cents kilomètres carrés dans le Djebel Kara Tchode Dagh en Haute-Djéziré ; la « Petroleum Concessions libano-syriennes C^o limited » acquiert cent kilomètres carrés d'exploitations dans les environs d'Antioche et cinq cents kilomètres carrés dans la région d'Aï el-Beda dans le Deir ez-Zor, etc., etc... Personne n'ignore que cette dernière compagnie est une filiale directe de l'Irak Petroleum. Et pour quels prix sont accordées ces concessions ? Des sommes dérisoires : par exemple 100.000 francs pour cinq permis de recherche dans Djebel Bichri. Carence, indifférence ou combinaison de ceux chargés de défendre les intérêts franco-syriens, les intérêts dont dépendaient le mandat de la France ? »

— Mais nous ignorions tout cela en France, Mlle Zouhour !

— Je prévoyais une réponse de ce genre. J'ai retrouvé, par hasard, plusieurs numéros du journal *Les Echos de Syrie* qui vous intéresseront ; le 19 février 1937, il écrit : *L'opinion publique syrienne ne peut rester en marge de cette guerre déclenchée avec soin à quelques pas de nous sur un front qui prend ses bases dans le désert syrien et aboutit au Serail de Damas en passant par l'hôtel du ministère de l'Economie nationale... Les prospections paraissent toutes converger vers la même firme britannique, l'Irak Petroleum C^o, qui prend, suivant les circonstances, différentes figures et différentes raison-sociales...*

« Est-ce assez net et sans ambiguïté ? Et courageux, reconnaissons-le ?

« Le 12 mai 1937, le brave Fakhri bey el-Baroudi, député de Damas, s'écrie en pleine séance du Parlement : *La Société Irak Petroleum C^o veut prendre de force la concession des pétroles*

1 — Confirmé par un article de M. G. PHARES, dans les *Echos de Damas*, intitulé : « Un S. O. S. à nos parlementaires : nos pétroles ! ».

2 — Même journal du 14 février 1937.

syriens. Elle perd sans doute de vue que le peuple ne lâchera pas aisément les millions de ses pétroles et qu'il saura les défendre !

« Des Syriens voient clair et essayent de secouer le joug pétrolier étranger. Une habile propagande les classe dans le clan des collaborateurs de l'oppresseur de la Syrie, c'est-à-dire de la France et, petit à petit, les vociférations se calment. Que peuvent d'ailleurs quelques modestes voix isolées puisque la principale intéressée ne dit rien ? Il est bon de signaler que le manque d'informations et de renseignements des bénévoles de la question du pétrole en Syrie se tourne contre eux. Je me trouvais à Damas lorsque Fakhri bey el-Baroudi lança sa fameuse intervention. Un de vos compatriotes eut cette remarque candide : « Pourquoi Fakhri bey s'insurge-t-il ? L'Irak Petroleum n'est-elle pas pour un quart française par la participation de la Compagnie Française des Pétroles ? »

« Pour les initiés « Irak Petroleum » signifiait : trust britannique de Mésopotamie, alors que théoriquement votre candide compatriote avait raison. En relevant *la lettre* de la polémique déchaînée par les concessions syriennes, les complices se retranchèrent derrière la réalité de l'Irak Petroleum sans expliquer que *l'esprit* traduisait par : Anglo Saxon Petroleum et Anglo Persian membres aussi du trust iraquien. Et à la faveur de cette petite interprétation — que nous suggérâmes peut-être — l'achat des concessions en Syrie put se poursuivre, non pas pour le compte direct de l'Irak Petroleum mais pour les sociétés britanniques ou leurs filiales qui entraient dans le consortium.

« La France demeurait hypnotisée par son pipe-line et ses 23,75 % de pétrole coulant de Mossoul, donc d'un pays qui ne lui appartenait pas et administré par une société dont la majorité était entre les mains de ses concurrents. »

— D'après vous, comment cette affaire des pétroles syriens commença-t-elle à échapper pratiquement à notre pays ?

— Voici une coupure d'un *journal de Paris* (1). Pesez bien chaque terme, cela en vaut la peine.

La séance inaugurale de l'Irak Petroleum SUR LE TERRITOIRE D'UN PAYS SOUS MANDAT FRANÇAIS s'est déroulée sous la présidence de M. de Martel, ambassadeur de France, de Sir John Cadman, président du Conseil d'Administration de l'Irak Petroleum C^o, de lord Stanhope, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Grande-Bretagne, de M. Bastid, président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Députés et du Président du Conseil de Syrie.

« Deux points sont remarquables dans ce communiqué. On n'ose pas dire aux Français que la séance inaugurale s'est déroulée en territoire syrien, afin de ne pas les alerter sur l'action du trust sur votre propre territoire ; on employa donc une métaphore : *Sur le territoire d'un pays sous mandat français*. Mais le rédacteur anonyme oublia d'enlever les derniers mots du communiqué : *du Conseil de Syrie*. Ce qui ressemble à une malfaçon voulue. Enfin, notez bien ceci : la Grande-Bretagne déplaçait un ministre en personne pour une séance inaugurale commerciale reflétant des intérêts britanniques. La France envoyait un simple député. Commencez-vous à comprendre la force britannique et votre faiblesse ? »

Dans la chambre voisine, Abdallah intervint :

— Amie, si votre interlocuteur désire les dates d'octroi des concessions syriennes à des sociétés étrangères, elles se trouvent dans mon livre 48 (2).

1 — 16 février 1935.

2 — Nous les possédons mais cela n'ajoute rien à l'histoire.

« Vous avez omis de spécifier que l'achat des concessions en Syrie, en particulier celles du Deir ez-Zor, qui ne sont que les prolongements des nappes de la région de Mossoul, ne visait pas à l'exploitation immédiate du pétrole. Comme dans certains autres pays, il s'agissait de s'emparer des contrées pétrolifères, avant d'autres concurrents, pour les stériliser tant que les régions convoitées ne peuvent pas être exploitées directement. Cela est très important pour comprendre la raison pour laquelle — bien que certaines concessions syriennes soient entre les mains de sociétés puissantes depuis plus de dix ans — le pétrole n'a pas encore jailli en Syrie. »

.. .. .

Je commence à mieux comprendre l'histoire que l'on n'enseignera jamais de cette malheureuse Syrie. Je suspens l'entretien. Aujourd'hui, j'ai ma dose complète de nausée contre les trusts. Je souhaite bon repos à Abdallah et je demande à Zouhour de commander l'apéritif car ma soif est vive. Lorsqu'elle revient dans le salon, après s'être refait une beauté, j'ai déjà vidé à moitié mon verre et je m'en excuse. Sa longue causerie l'a altérée ; elle boit d'un trait le liquide alcoolisé dans lequel ma paillette est dissoute. Zouhour dormira à poings fermés cette nuit et ne troublera pas mon tête à tête avec Oidade.

Dîner languissant. Ma convive comprime des bâillements fréquents. Je plaisante à voix très basse, à cause du micro.

— Tu seras une piètre partenaire tout à l'heure...

— Cela va se passer... depuis ce matin, je ne me sens pas à mon aise.

Elle se lève avant les liqueurs ; elle ne peut plus tenir. Je lui donne ironiquement le bonsoir et je vais dans la galerie fumer quelques cigarettes.

Tant pis si je déchois dans la considération d'Abdallah mais, avisant Hasser, je lie conversation, lui tends mon étui à cigarettes et bavarde sur toute l'actualité. Je parle librement, donnant des opinions qui se contrarient pour essayer de m'orienter sur une piste suivant ses réponses. Il paraît très documenté sur les remous intérieurs syriens mais n'exprime que des idées générales sans grande portée personnelle. Il semble satisfait de converser avec moi et m'offre du feu avec un briquet en or finement ciselé. Je m'extasie sur la beauté de l'objet. Il paraît un peu gêné et enfouit son briquet dans sa poche.

Une à une, les lumières s'éteignent derrière les fenêtres intérieures de la maison. Tout s'emplit de silence ; seule, l'eau de la fontaine du bassin jette un murmure continu dans la nuit. Hasser prend congé ; il doit être levé de bonne heure pour s'occuper des emplettes. Je flâne encore quelques minutes et je réintègre ma chambre. Sécurité : je ferme au verrou la porte de communication de Zouhour et je coupe le contact sur le fil du micro. Un peu de toilette, un pyjama frais et je rêve en espérant Oidade.

J'attends longtemps, très longtemps. Je n'aime pas les femmes qui se font désirer. Oidade loge dans le corps de bâtiment de gauche réservé au personnel indigène ; il lui est peut-être difficile de s'échapper. Bientôt minuit et demie, et je décide de m'aller coucher. Une dernière cigarette... c'est la bonne puisqu'un léger bruissement se produit de l'autre côté de la porte. Un petit museau pointu, presque anxieux, une forme vaporeuse se glisse et demeure immobile contre le battant qu'elle a refermé avec le poids léger de son corps. Je m'avance vers l'oiseau palpitant effrayé de sa hardiesse. Il se laisse saisir et s'abandonne. Je dégage la tête de Oidade de son voile. Son costume syrien à long pantalon bouffant lui sied à ravir. On dirait une grande poupée modelée délicatement et peinte avec art. Sa science du baiser n'est pas une intuition féminine de néophyte, mais c'est certainement la première fois qu'elle se trouve au contact

intime d'un blanc. Elle est quand même délicieuse et s'apprivoise vite. Son tremblement disparaît. De ses bras, elle me serre le cou pour écraser mes lèvres contre les siennes. Elle paraît se complaire de ces hors-d'œuvre de l'amour et résiste à l'affairement de mes mains. Pudique, elle me demande d'éteindre la lumière. Encore une histoire d'aveugle, pensé-je n déferant à son désir.

Oidade s'est dévêtue à demi. Elle résiste farouchement lorsque je veux enlever la soierie japonaise qui emprisonne le haut de son corps. Je ne persévère pas ; je connais les mœurs islamiques féminines et je sais que si les indigènes hommes sont réputés pour leur endurance, ils méconnaissent généralement les subtils raffinements latins. Oidade n'en est pas moins adorable dans ses attitudes de chatte rendue plus hardie par la nuit. Elle est plus jeune et plus insatiable que Zouhour... heureusement que le micro ne fonctionne pas !...

Pelotonnée, non lasse, Oidade m'interroge sur mon passé avec une innocence curieuse. Elle ne s'étonnera donc pas de mes questions mieux calculées que les siennes.

Elle avoue dix-sept ans... Je lui en donne vingt et un ou vingt-deux. Il est vrai qu'en Orient les femmes sont précoces ! Elle fut mariée à quatorze ans à un notable syrien mais s'enfuit du gynécée car les vieilles ouris étaient méchantes pour elle, et Hasser, un ami de son père, la cacha chez Abdallah d'où elle ne sortait jamais. Elle ne faisait pas grand'chose, qu'aider à servir à table. Négligemment, je dis :

— Madani t'aime bien, Oidade !...

Je sens un trouble et une indécision envahir ma compagne. Long silence. Ma main lui donne confiance.

— Qui te l'a dit ?

— Ses yeux quand il passe près de toi.

— Madani m'aime peut-être, mais je ne l'aime pas. Madani aime les caresses de l'amour, il n'aime pas avec le cœur. Madani m'offre beaucoup de belles choses pour que je devienne sa femme, mais il est à peine plus âgé que moi et je vieillirai trop vite pour lui, alors il me remplacera par une plus jeune. C'est la loi du Coran. Je préfère rester une *m'ra m'serrah* (femme libre). Et puis Madani... mais jure-moi de ne répéter à personne ce que je vais te dire...

— *Acarbi...*

— Madani n'est pas fidèle. Il aime la chair blanche et il est devenu l'esclave de Zouhour Kahoud.

— Tu crois qu'eux deux...

— Je les ai vus de mes yeux. Zouhour n'est pas une bonne personne, elle n'avait que ce moyen de se concilier des alliés dans la maison puisqu'elle est aveugle.

— Que penses-tu de Zouhour ?

— Elle est bien jolie avec sa peau blanche comme le lait d'ânesse. Les uns murmurent qu'elle essaie de capter la fortune d'Abdallah, les autres disent des choses plus étranges...

— Quels autres, Oidade ?

— Madani, par exemple. Zouhour donne beaucoup d'argent à Madani qui lui sert de commissionnaire en ville. Madani prétend que Zouhour est riche et n'a pas besoin de l'argent d'Abdallah bey Nissim.

— Alors ?

— Alors Zouhour voudrait voler à Abdallah des papiers et des documents importants ; c'est Madani qui raconte ça. Moi, je n'en sais rien.

— Pourquoi n'a-t-elle pas déjà tenté de voler ces papiers ?

— Madani dit que les coffres d'Abdallah sont munis d'un dispositif spécial et que la serrure, non manœuvrée par une main habituée, déclenche un explosif intérieur qui incendie tout le contenu des coffres.

Je commence à comprendre pourquoi une opération en force n'a pas été dirigée contre les papiers d'Abdallah. Le dispositif en question est connu ; on l'appelle la « *mine Bewey* » du nom de son inventeur. L'intérieur du coffre est garni de coton spécial qui s'enflamme comme une torche au moyen d'une étincelle électrique généralement provoquée par l'appui sur un bouton *extérieur*. J'essaierai de tirer cette affaire au clair. Oidade, lancée dans les confidences, ne s'arrête plus.

Hasser surveille Zouhour, et Madani, sur l'ordre de Zouhour, surveille Hasser. L'intendant rencontre souvent des personnes avec lesquelles il s'entretient à voix basse. Madani le voit le matin dans les bazars.

— En somme, ma petite Oidade, Abdallah bey Nissim ne peut compter que sur le dévouement du bestiaire Nahas...

— Nahas n'est pas un sot ; sous son aspect de brute, il observe et surveille tout le monde. Chaque jour, il s'enferme avec Abdallah et nul ne sait ce que les deux hommes se disent... Peut-être est-ce une erreur, mais j'ai l'impression que le plus fort est Hasser car, dans le hangar où nous étions l'après-midi, il a fait arranger un mur qui n'était pas plus abîmé que les autres. Les murs de nos maisons sont très épais ; il a ordonné de percer une porte basse, qui donne je ne sais où, et qui a été rebouchée par de simples planches cachées par des caisses vides...

— Tout cela est sans importance, mon petit chéri. Donne tes lèvres dont le bavardage nous a fait perdre beaucoup de temps...

Et Oidade ne se fait pas répéter l'invitation.



QUATRIÈME JOURNÉE

Dans un demi-sommeil, je crois voir la porte s'ouvrir. Je fais un effort et regarde ma pendulette. Je dois rêver ! 10 heures et je suis encore au lit... un sourire rétrospectif, j'évoque l'ardente jeunesse de Oidade. Une forme blanche s'avance : c'est Zouhour.

— Je m'excuse de troubler votre repos. Madani et Hasser sont venus et vous ne leur avez pas répondu. Alors, j'essaie à mon tour.

— Ma fleur d'Armide, il y a de votre faute dans cette opiniâtre envie de dormir.

— Pourtant, la porte de la salle de bain était fermée...

— Parfaitement. Je vous attendis jusqu'à deux heures du matin. Furieux de ne pas vous te-

nir dans mes bras, je fermai la porte en guise de représsailles et je ne m'endormis que très tard.

— En effet, je ne sais quel malaise m'envahit, mais je ne fis qu'un sommeil d'hier soir à six heures ce matin.

Plus bas, elle ajouta :

— Je me ferai pardonner ce soir !

— Mais pourquoi êtes-vous la troisième personne qui me rendez visite ce matin ?

— On a téléphoné de l'Hôtel de Paris. Votre ami Gabriel Treutens avisé par votre oncle de votre séjour à Damas vient spécialement de Homs vous rendre visite.

Je saute du lit en proie à une joie exubérante.

— Ah qu'il est chic, ce vieux ! Quelle joie de revoir cet ami, presque un frère ! Vite, un bain et, dans une demi-heure, je cours vers lui !

— C'est que... bredouille Zouhour visiblement ennuyée.

— Quoi encore ? Un camarade d'enfance comme Gaby...

— D'accord ; mais Abdallah bey Nissim ne désire pas que vous sortiez d'ici pour la raison que vous connaissez...

Je rougis de colère :

— Vous prétendez m'empêcher de voir Gaby ! C'est ce que nous allons voir ! J'ai assez de vos manières de me tenir pour un suspect. Je ne suis plus un petit garçon.

Je hurle. La tête de Hasser se montre. Un rapide colloque en arabe s'engage entre Zouhour et lui. J'ai produit une impression favorable ; je sais ce qu'on va me proposer.

— Pour tout arranger ; nous allons prier votre ami de venir déjeuner avec vous ici.

Je rouspète encore pour la forme. On me calme en me promettant un festin de choix arrosé de vins de France.

Resté seul, je me gratte la tête, perplexe. Qui est ce Gabriel Treutens ? Première fois que j'entends prononcer ce nom ? Ma première pensée est certainement la bonne : il s'agit du visiteur annoncé par le mendiant hier. Si ma supposition est exacte, je suis heureux qu'il vienne chez Abdallah, il jugera mieux. Mes deux rapports envoyés au mendiant ont dû provoquer cette invention d'ami ; on a quelque chose à me dire. J'espère qu'on nous laissera seuls quelques minutes.

Tant pis ! ce matin, je ne me livre pas à ma culture physique. Une rapide toilette et je m'assieds devant des feuilles de papier que je remplis d'une écriture serrée. Je trace même un plan à peu près complet de la demeure d'Abdallah. Il faut que je sache où donne l'issue que Hasser a fait aménager dans le hangar. Tout est prêt et plié sous le volume le plus mince. J'attends maintenant mon vieux camarade Gaby. Je me l'imagine à peu près de mon âge si c'est un collègue ayant du métier, rien à craindre, il entrera dans le jeu avec naturel.

Gabriel Treutens ne tarde pas. Madani m'annonce que mon ami est au salon... sans doute à cause du micro mieux placé que dans ma chambre... Quand je le vois, j'ouvre les bras. Il m'embrasse. ce qui me permet de lui glisser à l'oreille de ne pas dire un mot révélateur dans cette pièce. Mon visiteur est bien tel que je me le représentais. Il paraît un peu plus jeune que moi, mais sa faconde m'inonde. Très imaginatif, il brode une camaraderie d'enfance enthousiaste et je lui réponds par autant de mensonges qu'il peut m'en raconter. Je m'excuse d'être obligé de le recevoir dans cette maison car le vieil ami de mon oncle est très mal et ne veut pas me voir éloigné de lui. Ainsi, pour le ou les écouteurs du micro, je sauve la face et endors la méfiance qu'ils peuvent nourrir à l'égard de Treutens.

Comme un collègien, je l'invite à visiter ma chambre vers laquelle nous nous dirigeons

bras dessus bras dessous, non sans que j'aie appelé Madani pour lui demander de nous préparer l'apéritif dans le salon. Mon collègue s'extasie sur la beauté des meubles anciens après que je lui aie indiqué l'emplacement du micro. Je lui passe mon rapport et il me donne un browning que je camoufle immédiatement dans un coin du lit. Nous ne cessons pas de parler pendant ces opérations. Je le conduis vers la fenêtre que j'ouvre. Le bruit de la rue monte ; nous sommes éloignés du micro. Rapidement, il me communique les renseignements demandés.

— Zouhour Kahoud : connue ; nous la croyons aveugle ; Égyptienne et non Syrienne ; a quitté le service de la R.D.S. depuis son accident ; Madani : novice dans le métier, rencontre souvent agent du Service central du trust américain S. O. Nous continuons à le filer. Hasser : en relations constantes avec R.D.S. ; ne pouvons savoir s'il agit avec l'accord ou à l'insu d'Abdallah ; connaissons identité Abdallah que nous surveillons depuis son installation ici ; Abbas, le cuisinier, est un de nos indicateurs chargé de signaler les faits apparents importants ; agent très subalterne. Avertis par une lettre anonyme, nous avons intercepté le messenger envoyé à Abd el-Séhid, il y a une semaine...

— Un coup de Zouhour..

— Ou de Hasser. Donc, ni Londres ni New-York ne veulent que la documentation d'Abdallah parvienne en la possession du roi du Nedjed. Pas de renseignements sur les autres ; rien sur la doctoresse.

— Dans les papiers remis, il y a un plan de la maison. Il Est nécessaire de savoir où aboutit la porte aménagée par Hasser dans le hangar et de faire surveiller ce débouché.

— Voici un petit sifflet au son strident pour appeler si besoin est ; nous aurons toujours quelqu'un dans les parages prêt à intervenir. Le truc du mendiant est éventé. Il continuera à passer pour éviter des conclusions de vos hôtes. Regardez à gauche, c'est la maison Sarafti. Au premier étage, fenêtre du milieu, à l'heure de la sieste, un homme s'appuiera à la vitre. Ses doigts taperont au carreau d'un air désœuvré. Vous correspondrez par ce moyen, en Morse. A votre disposition...

Brusquement, il hausse le ton pour commenter l'agitation bigarrée de la rue. En même temps, en trois enjambées feutrées, il se dirige vers la porte qu'il ouvre le plus naturellement possible, mais vivement. Madani se trouve là ; non décontenancé, il annonce que l'apéritif est servi.

— Nous y allons, dis-je en invitant Treutens à me précéder.

Je présente mon compagnon à Zouhour. Ma maîtresse n° 1 est splendide ; pour recevoir mon ami d'enfance, elle a soigné sa toilette. Treutens est ébloui par cette beauté sûre d'elle-même ; il m'indique du geste qu'il est vraiment malheureux que cette magnifique créature ne voie pas. Zouhour déploie son charme et, sous la conversation badine, je discerne le véritable interrogatoire qu'elle inflige à mon collègue qui me semble fort au courant du tourisme syrien et répond sans la moindre gêne sur Homs et Alep qu'il assure être ses centres résidentiels. Enfin, le déjeuner est servi. Je ne sais qui a ordonné le menu, mais nous sommes émerveillés par une festività gastronomique qui nous congestionne un peu. A tout hasard, je félicite Zouhour pour cette pompe digne de la table d'un prince. Elle accepte le compliment et nous passons au fumoir.

Lorsque Treutens se prépare à prendre congé, il émet le regret de ne pouvoir remercier le maître de la maison personnellement. Zouhour hésite puis appelle Madani qu'elle envoie vers Abdallah.

— Peut-être, après tout, murmuré-je, sera-t-il heureux de vous voir pour essayer de fixer un nom sur votre figure !

— Rien à craindre, je ne suis que depuis six mois dans le pays et n'opère que dans le Nord.

Madani revient nous chercher. Abdallah bey Nissim consent à recevoir mon compagnon. L'air absent, mais le regard perçant filtrant sous ses paupières mi-closes, le malade écoule les flatteries spirituelles, sourit et tend la main pour signifier la fin de cette présentation. Abdallah m'avise qu'il m'attend et j'accompagne Treutens qui, avant de nous séparer, me fait jurer bruyamment que nous nous reverrons bientôt.

Je remonte vers l'appartement d'Abdallah pour écouter la narration quotidienne de Zouhour, mais c'est le malade qui m'accueille, enveloppé dans une ample robe de chambre aux couleurs vives accentuant davantage sa pâleur. Abdallah bey Nissim est assis derrière son bureau, et la porte d'un grand coffre-fort ouvert laisse apparaître des piles de dossiers. Un coup d'œil m'assure que Madani n'a pas menti à Oidade : l'épaisse couche de coton-feutre inflammable tapisse l'intérieur. Un contact électrique et tout le contenu sera consommé sans que l'on puisse s'en apercevoir à l'extérieur ; le système d'aération doit être prévu par une canalisation dans le mur qui débouche dans le côté du coffre cimenté dans la pierre de taille. Abdallah m'indique une chaise pendant que, silencieusement. Nahas, le portier kurde, se place devant la porte, les bras croisés sans me quitter des yeux.

Que signifie cette mise en scène ?

— Aujourd'hui, commence Abdallah, je profite d'une amélioration passagère pour vous montrer les documents ainsi que je vous l'ai promis. Ils vous aideront à authentifier le récit de Zouhour et vous pourrez assurer Farel que vous avez vu des pièces rarissimes que beaucoup de chancelleries se disputeraient à coups de dizaines de millions. Zouhour ne les connaît pas. *On* se doute que je possède beaucoup de choses, mais personne ne sait exactement quoi. Continuons à converser en anglais, Nahas ne comprend pas cette langue.

Et alors, sous mes yeux défile la ronde la plus passionnante de documents rédigés en anglais, français, allemand, russe et arabe. Ayant déclaré que je ne connaissais pas l'arabe, Abdallah m'explique la teneur des papiers que je lis aussi bien que lui ; son résumé est fidèle au texte, il ne m'induit pas en erreur. Voici les originaux d'ordres secrets, de demandes et de livraisons d'armes, de rapports de chefs indigènes, de missions de groupes mobiles. Des imbéciles illustres ont signé des reçus de sommes d'argent qui les lient à jamais, d'autres ont accepté des chèques dont les originaux acquittés se trouvent, comme par hasard, entre les mains d'Abdallah. Un diplomate que je croyais sûr, jouait double jeu, j'en ai la preuve sous les yeux par des notes rédigées de sa main... besoin d'argent, une jeune maîtresse qui lui coûtait très cher ; mais voici un rapport de la jeune maîtresse qui commence ainsi : *Je le contrains à de grosses dépenses continuelles, il est fou de moi et il ne doit plus avoir d'argent. C'est le moment de lancer l'agent Z... qui fera ses offres de services...* Voilà comment on trahit son pays et pourquoi l'on vend ses intérêts... Dieu que les hommes sont bêtes, jouisseurs et cupides !

Abdallah ricane en voyant mes moues de dégoût et commente :

— Si le monde n'engendrait que des Farel, mes dossiers seraient vides et sans intérêt. Fort heureusement, Satan inventa la politique et la sensualité, donc la cupidité. Alors, quatre hommes sur cinq deviennent vulnérables.

Voici encore un plan d'insurrection contre une puissance mandataire blanche ; on a promis à un chef de brigands de le nommer chef de région s'il réussissait ; il a signé un reçu de trois mille fusils et 500.000 piastres. Je me rappelle le nom de ce chef de bande illustre par la cruauté de ses guerriers qui émasculaient les prisonniers vivants. Il a échoué, on l'a fusillé... Des morts, des innocents tués, des femmes qui pleurent, tout cela pour une parcelle de pouvoir et 500.000 piastres !

Les dossiers s'accumulent devant moi et, partout, la corruption, l'achat des consciences et l'Histoire enseignera que des hommes luttèrent contre les Blancs pour assurer leur indépendance alors qu'il ne s'agissait que de remplacer des Blancs par d'autres Blancs désirant les richesses ou les positions stratégiques contrôlées par les premiers. Du sang et encore des morts pour le naphte, pour la route maritime des Indes.

Tiens, des instructions pour la destruction de la voie ferrée en construction, avant 1914, de Constantinople à Bassorah ! Je comprends maintenant : la ligne ferroviaire directe du Bosphore au golfe Persique signifiait battre en brèche la longue traversée de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Le contrôle de l'unique grande voie de communication échappait aux maîtres de Suez... Alors, le chemin de fer turco-transmésopotamien était condamné à mort. En 1914, il ne restait plus que deux cents kilomètres de rails à poser entre Nissibin et Mossoul pour terminer le réseau commencé aux deux extrémités à la fois. Plus de trente ans après, les deux cents kilomètres de voie ne sont pas encore achevés ; ils ne le seront jamais et les produits manufacturés européens ne rouleront pas rapidement vers la porte des Indes parce que la suprématie de Suez n'existerait plus et, alors, adieu les lourds droits de péage imposés aux bateaux !

Abdallah a raison, ses documents valent des millions ; ils annoncent d'autres guerres mondiales, ils prouvent que tout s'achète ou se vend quand on sait y mettre le prix, quand les trusts ne lésinent pas sur les moyens à employer pour asseoir leur hégémonie.

Abdallah bey Nissim, machiavélique personnage, corrupteur, assassin par personnes interposées, j'ai envie de t'étrangler car ta crevasion cancéreuse sera encore trop douce. Mais Nahas est là et me fixe toujours ; au moindre geste, ce Kurde à gueule épaisse de bestiaire n'hésiterait pas à sortir de la poche de son zarouel quelque arme dangereuse. Et puis, je ne suis pas ici pour faire de l'humanisme ou le justicier... Alors, je rentre ma rogne et je souris pour demander naïvement si je puis prendre copie de certains documents qui doivent intéresser mon oncle. La commisération d'Abdallah en m'écoutant prouve qu'il me tient pour un garçon bien peu dangereux.

— Pourquoi pas vous faire cadeau des originaux ? réplique-t-il ironiquement.

Je mime la confusion de ma hardiesse. Le coffre est vide et je n'ai pas vu le document d'Abd el-Séhid octroyant une concession à Zouhour. Lorsque je termine de feuilleter le dernier dossier, il est très tard et la lumière artificielle baigne depuis longtemps le bureau. D'une grande enveloppe posée devant lui depuis le début de notre entretien, Abdallah tire avec précaution un parchemin revêtu de trois cachets de cire verte.

— Si vous aviez connu les langues orientales, me dit-il, je ne vous montrerais pas ce papier qui vaut des milliards et peut provoquer au moins deux guerres...

Serait-ce la concession de Zouhour. Je me lève et m'approche pour mieux regarder le parchemin qu'Abdallah relit seul sans doute pour la centième fois, pour son plaisir personnel. Il est muet et contemplatif ; j'en profite pour lire par-dessus son épaule.

La respiration me manque tout à coup. J'ai devant moi le fameux acte dit d'Abd ul-Hamid II dont les chancelleries nient l'existence parce que le parchemin a disparu depuis quarante ans (1). La puissance d'Abdallah est plus formidable que je le supposais.

Je grave dans ma mémoire le texte que je relis trois fois :

Abd ul-Hamid II, sultan de l'Empire ottoman, fils d'Abd ul-Medjid, par le présent acte approuvé par son sceau personnel, celui de son grand vizir et celui du ministre des Finances,

1 — Ce passage est une parodie de la fameuse Concession d'Arcy, qui livra les puits de pétrole d'Iran à la Grande-Bretagne.

déclare donner à M. X... possesseur de ce titre, à ses héritiers ou à défaut à toute personne le détenant, le droit absolu et inaliénable d'exploiter pendant quatre-vingt-dix ans, pour son compte personnel, et de recueillir les bénéfices sans aucune taxe ni retenue, tous les gisements pétrolifères se trouvant dans l'Empire ottoman, jusques et y compris le vilayet de Mossoul. Abd ul-Hamid II reconnaît avoir reçu la somme d'un million de livres turques pour cette concession générale.

Le document est daté du 18 mai 1903.

... Un million de livres turques, plus de cent dix millions de francs-or ! Joli denier pour l'époque !

Je réalise les conséquences incalculables qui adviendraient si le parchemin d'Abd ul-Hamid II se trouvait entre les mains d'un pays assez puissant pour exiger la réalisation de ce contrat indiscutable. Les sociétés exploitantes actuelles devraient se retirer en laissant la place au nouveau propriétaire des milliards-or enfouis dans les alvéoles du sous-sol de la Turquie et de l'ancienne Turquie. Adieu le règne de l'Irak Petroleum C°, fini le partage des richesses souterraines de l'Asie Mineure, seul M. X... ou le possesseur du précieux parchemin serait le maître de tout le pétrole du Proche-Orient.

Je suis encore remué par cette révélation extraordinaire. Abdallah me tire de mes réflexions :

— En vérité, un beau document, dit-il à demi extatique en passant doucement sa main sur le contrat.

Je reprends mon rôle de témoin presque indifférent ne sachant pas lire l'arabe.

— Expliquez-moi ce que signifie ce papier qui paraît tant vous séduire !

Abdallah me regarde et sourit :

— Vous direz à Farel que vous avez vu le fameux « *document vert* ». Il saura ce que je veux dire. Il en pâlera d'envie. La plupart des gens doutent de son existence. Il a porté malheur à ceux qui le possédèrent : celui qui le signa dut abdiquer quelques années après le bénéficiaire ne put jamais en tirer parti parce qu'on le lui vola et les voleurs furent à leur tour victimes de plus malins qu'eux jusqu'au jour où il échoua entre mes mains, cela fait de longues années. Mon astuce se résuma à accréditer le bruit que le parchemin n'existait pas ou n'existait plus ; et, ainsi, se calma l'agitation autour du document...

Abdallah ne paraît pas vouloir entrer dans les détails. Devant mon insistance, il reprend :

— A quoi bon vous expliquer ? Farel vous dira la légende du « *document vert* » ; il fut, je crois, chargé d'essayer de se renseigner à son sujet, mais il était déjà trop tard puisque je possédais ce papier que je gardai par devers moi, sans m'en servir, donc je ne trahis pas mes chefs d'alors ! Si Abd el-Séhid, en devenant propriétaire de ce royal cadeau, suit mes instructions, il sera le seul maître incontesté de l'Asie Mineure.

La porte s'ouvre dans le dos de Nahas et la doctoresse sans âge s'adresse à son malade : — Monsieur, il est l'heure de vos piqûres.

— Merci, mademoiselle, accordez-moi encore un quart d'heure.

Abdallah bey Nissim glisse le parchemin dans la grande enveloppe qu'il referme soigneusement.

— Je me sens fatigué. Soyez aimable de m'aider à replacer tous ces papiers dans le coffre.

J'accède à son désir et empile avec grand soin dans la cavité murale blindée les dossiers qui recouvrent le bureau. Ma main ausculte rapidement le coton-feutre inflammable lorsque je dépose les chemises pleines. A la troisième tentative, je découvre le petit appareil qui doit,

éventuellement, enflammer le contenu. Je continue à ranger méticuleusement les documents et Abdallah me suit attentivement des yeux. Lorsque j'ai terminé, impassible, je souris intérieurement ; ma main est parvenue à arracher les fils qui se trouvent cachés par les papiers entassés. La précieuse grande enveloppe est enfin posée la dernière par le malade lui-même qui referme la lourde porte aux trois serrures compliquées dont les systèmes sont aussitôt brouillés.

Nahas est congédié du geste. Je me retire et file directement dans ma chambre d'où je sonne Madani. Je prétexte une migraine et prie que l'on me serve à dîner dans ma chambre. J'ai besoin de réfléchir avant que Zouhour me rende visite.

C'est Oidade qui, chargée d'un plateau, interrompt mes méditations. Je l'embrasse vivement et excuse mon malaise qui m'empêche de la recevoir cette nuit. Elle rougit gentiment et s'inquiète de ma santé. Je la rassure. Je dîne d'un excellent appétit et, tandis que Madani vient chercher le plateau allégé, je m'étends sur le divan et concentre mon attention sur les événements de la journée depuis la visite de Gabriel Treutens aux demi-confidences d'Abdallah bey Nissim... Je conclus que la partie devient dure pour un homme seul, sans complicité, dans une maison bien gardée où au moins deux clans s'épient... Mais voici le pas lent et hésitant de Zouhour qui traverse la salle de bain. Je vais à sa rencontre ; l'étincelle jaillira-t-elle de ce côté ?

Zouhour a le secret des déshabillés voluptueux. De cette fausse Syrienne émane un charme extraordinaire qui provoque le désir. Je me demande si vraiment elle et Madani?... Dans ce métier, il ne faut jurer de rien ! Ma visiteuse du soir s'allonge sur le divan Ln laissant s'ouvrir négligemment son vapoureux kimono qui laisse apparaître un corps blanc et dur comme du marbre vers lequel mes lèvres se penchent...

Puis, sa main ramène doucement ma tête près de la sienne.

— Chéri, sois aimable d'aller me chercher un paquet que tu trouveras sur la table de toilette. Je ramène bientôt l'objet qu'elle désire.

— Tu ne me demandes pas ce qu'il contient ?

— Je ne suis guère curieux...

— Défais-le.

J'ouvre la petite boîte et je vois avec surprise des billets de banque.

— Compte-les, me dit-elle sur le même ton calme, presque amusé, mais compte-les à haute voix.

Je m'exécute. Il y a cent mille piastres syriennes. Lorsque j'énonce « cent », Zouhour ne me laisse pas le temps de lui poser une question :

— Tu as gagné ton pari, mon chéri.

Et, en prononçant cette parole, elle ouvre d'admirables yeux bien vivants, expressifs, d'un marron clair surprenant. Elle m'attire contre elle :

— Cela fait du bien de pouvoir regarder à son aise un être que l'on aime.

Je ne suis surpris que de la brusquerie de l'attaque que je m'apprêtais moi-même à mener. Je perds l'avantage de la position et je dois désormais me tenir sur mes gardes alors que j'aurais pu profiter du désarroi né de mes questions inopinées. Je suis mécontent de moi. Heureusement que mon visage touche le sien ; elle ne distingue pas la petite moue de dépit qui vient d'arquer mes lèvres. Je me reprends rapidement :

— Je suis content d'avoir raison, Zouhour, mais reprends tes piastres. Ma vanité est satisfaite.

— Quand je perds, j'ai l'habitude de payer ; n'insiste pas, tu me vexerais...

— Bon, mais alors raconte cette comédie et tes mensonges...

— Une comédie qui me pèse physiquement lorsque, chaque matin, je passe un pinceau de gomme pour coller les bords de mes paupières. Enfin, le calvaire touche à sa fin...

« Je sais que tu ne me trahiras pas et que, pour toi seul, je serai la Zouhour qui voit... Pour les autres, je continuerai à être l'aveugle, celle dont on ne se méfie pas trop parce qu'elle erre dans les ténèbres. Mais je me sens tant attirée vers toi que j'ai voulu te voir autrement que par le trou lumineux gros comme la tête d'une épingle que je ne bouchais pas chaque jour. »

Je ne fais pas remarquer à Zouhour le singulier hasard qui lui permet de retrouver la vue le jour précis où, en dehors d'elle, Abdallah bey Nissim m'a montré ses papiers... Soyons galant et feignons de la croire.

— Bien sûr, je t'ai menti et tu vas bientôt comprendre pourquoi.

« Tu sais que je travaillai sous la direction d'Abdalah au Service secret. Grâce à moi, mon patron put reprendre un précieux document auquel la Direction européenne attachait une grande importance puisqu'elle avait promis cent mille livre sterling à celui qui récupérerait le « *document vert* » comme nous l'appelions sans savoir ce qu'il contenait exactement. J'attendis avec confiance la réalisation de la promesse d'Abdallah qui devait partager la prime avec moi. Enfin, après quelques semaines de silence, une vague inquiétude commença à m'envahir. L'argent n'intéressait que moyennement Abdallah, déjà très riche personnellement. Par recoupements, j'appris que le « *document vert* » n'avait pas été envoyé à Londres, sa prise demeurerait tenue secrète. Je m'étonnais ouvertement de ce silence et Abdallah parut ennuyé de mon intervention. Il m'assura, contrairement à ses affirmations précédentes, que l'authenticité du « *document vert* » lui paraissait douteuse. Je regimbai contre cette allégation, persuadée que le parchemin était bien l'acte que nous cherchions depuis si longtemps.

D'un autre côté, je n'ignorais pas que le gouvernement ne tenait pas la parole dont Abdallah s'était porté garant auprès de certains grands chefs musulmans et que mon chef en marquait un violent mécontentement. Je compris le machiavélique plan : garder le « *document vert* », moyen de pression sur le Service secret et, peut-être, si le Service central refusait de céder, moyen d'action directe auprès du chef arabe le plus représentatif. Je ne me trompais pas dans mon pronostic ; Fayçal, poussé du Hedjaz sur le trône d'Irak, mais mort prématurément, Abdallah n'hésita pas, ainsi que tu le sais, à faire appel à Abd el-Séhid. Abdallah n'obéissait plus à ses chefs, mais agissait pour lui.

« En fidèle employée, je crus honnête d'aviser le Service central de cette intrigue. Abdallah réussit à intercepter mon message secret et, sans rien laisser paraître, me proposa de l'accompagner pour vérifier, m'assura-t-il, l'authenticité du « *document vert* » chez un de ses amis, descendant d'Abd ul-Hamid II qui possédait des autographes du souverain déchu. Je connaissais trop Abdallah pour ne pas me méfier de lui. Refuser eût été le contraindre à des moyens expéditifs dont il a le secret. Comme je tiens encore à la vie, j'acceptai ; mais avant de quitter le monde civilisé pour pénétrer dans le désert, je lui tins le langage suivant : « Des accidents sont toujours possibles dans les sables ; aussi, avant de partir, j'ai remis, en trois mains différentes, trois lettres qui, j'en suis sûre, arriveront à destination au cas où je ne reviendrais pas. » Abdallah sourit méchamment, ne répondit point ; il chercha autre chose et trouva le philtre magique chaldéen pour me rendre aveugle. Heureusement pour moi, après avoir avalé une gorgée de mon thermos, j'eus la vision d'un danger immédiat ; je me retournai brusquement et laissai choir mon flacon qui se vida en dehors de la présence de mon compagnon. Le philtre qui devait me paralyser le nerf optique ne me l'endormit que pendant quelques semaines durant lesquelles je crus être définitivement aveugle. Abdallah avait manœuvré et dénoncé

mon père — qui travaillait pour lui à Beyrouth — à l'un de vos agents du S.R. Ma famille fut expulsée de Syrie et je restais seule, aveugle, sans soutien ; il m'offrit de demeurer avec lui pour mieux me tenir sous sa surveillance. J'acceptai en ruminant ma vengeance. Peu après, il simulait sa mort.

« Un jour, je distinguai des ombres ; puis les ombres se précisèrent. Je crus devenir folle de joie, mais je me gardai bien d'avertir qui que ce soit de cette bonne nouvelle. Je jouai toujours à l'aveugle, tout en bâtissant un plan. Le Service secret m'avait abandonnée à mon triste sort et je lui en conservais quelque rancune, mais je me considérais déliée de mon serment d'obéissance. Je réfléchis. Le « *document vert* » intéressait directement trois centres : Londres, New-York, Paris. J'éliminai le premier, trop ingrat : Paris ne paye pas ses agents et ne soutient pas ses intérêts économiques avec hardiesse ; restait New-York. Je connaissais deux de ses agents secrets ici ; nous conclûmes rapidement l'affaire. »

Zouhour me demande une cigarette et, de son petit ton tranquille, ajoute :

— Maintenant, mon chéri, tu connais toute la vérité. Je m'excuse encore une fois de t'avoir menti la première fois, mais tu étais trop nouveau pour que je te mette au courant de ma véritable situation dans cette maison.

Je feins de lui être reconnaissant de sa franchise. Avec naturel, j'entre dans ses vues pour essayer de lui prouver ma candeur et mon désintéressement de cette histoire :

— Le « *document vert* » est certainement celui qu'Abdallah m'a montré aujourd'hui.

A la demande de Zouhour, je le décris minutieusement et les yeux de ma compagne brillent d'attention. Je m'étends sur d'autres documents ; elle m'écoute par politesse, mais ramène la question sur le parchemin vert.

— Il est vraiment dommage que tu n'aies pu lire le texte arabe.

J'excuse mon ignorance. Zouhour reste pensive quelques secondes, puis se décide brusquement :

— Veux-tu que nous allions nos efforts pour essayer de reprendre le document ? Je te promets une véritable fortune ; nous réussissons !

— Zouhour, tu m'as dit que le document intéressait trois pays dont le mien. Je ne puis seconder tes efforts qui spolieront la France...

— Chéri, approche-toi et écoute bien :

« Si nos renseignements sont exacts, le « *document vert* » accordait à un prospecteur d'origine américaine les concessions de pétrole d'Asie Mineure à une date antérieure à toute création de société d'exploitation pétrolifère. Donc, le seul, l'unique propriétaire du naphte du Proche-Orient est le détenteur du « *document vert* » longtemps égaré ou tenu caché on ne sait pourquoi.

« Outre les pétroles turcs d'Anatolie, il y a les pétroles mésopotamiens et syriens qui, au moment de la signature du contrat, appartenaient à la liste civile du sultan de Turquie ; ils sont donc compris dans le contrat. Cet acte n'ayant jamais été divulgué donc exécuté, les pétroles de Mésopotamie exploités par l'Irak Petroleum C^o sont partagés entre les trois pays que tu sais. Que l'un de ces pays entre en possession du précieux document, il devient seul propriétaire exploitant et les deux autres doivent se retirer pour lui laisser le champ libre. La juridiction internationale est formelle à ce sujet.

« Que le « *document vert* » tombe entre les mains du trust R.D.S. britannique, Londres se chargera d'envoyer une escadre — comme elle le fit en Iran pour l'Anglo Persian — pour faire respecter son droit de propriété. Pour leur trust S. O., les U.S.A. agiront de même... rap-

pelle-toi la campagne de la S.O. contre le pétrole hollandais de l'Insulinde. Si le « *document vert* » revenait à la France... je crois que vous le déchireriez pour ne pas avoir d'histoires... vous détestez les frictions coloniales... c'est de tradition dans votre politique. N'est-ce pas un de vos pétroliers nationaux qui déclara à peu près : « Que Dieu nous préserve de découvrir du pétrole sur notre territoire si nous voulons éviter la guerre. » Cette phrase n'est pas une boutade puisque — directement ou par personnes interposées — vous pratiquez cette politique de stérilisation depuis longtemps en Afrique du Nord, en Afrique Équatoriale, à Madagascar, en Indochine et ici même en Syrie.

« Alors, en toute sincérité, à quoi vous servirait le « *document vert* » ? Vous en auriez peur ! »

Je ne peux que reconnaître la justesse du subtil raisonnement de ma compagne. Néanmoins, en bon Français moyen, je crois toujours au miracle ; si je peux accrocher le fameux papyrus, je n'hésiterai pas à le remettre à mes chefs. La proposition de Zouhour ne comporte pas d'ambiguïté : oui ou non, veux-je travailler pour son compte ? En acceptant de nous unir contre Hasser qui paraît le mieux outillé, je limite les dégâts et nous essayons d'éliminer un adversaire... Il ne me restera plus qu'à m'expliquer avec Zouhour par la suite. Je me décide :

— Je ne peux pas vous rendre de grands services... le coffre paraît solide...

— Abd el-Séhid ne venant pas, à l'ultime crise, Abdallah essaiera d'incendier l'intérieur de son coffre grâce à un bouton électrique placé à la tête de son lit ; le fil électrique est encastré dans le mur, donc impossible de le couper. Il faut surtout empêcher cette destruction.

« Ensuite, il y a Hasser qui travaille pour le R.D.S. ; il a certainement introduit des hommes à lui dans la maison. Ce sera peut-être une question de force au dernier moment. Je ne te cache pas les risques. Réfléchis avant d'accepter. »

Zouhour savait me décider en me parlant du péril à courir... Le Français demeure « poire » sous n'importe quelle latitude, mais mon parti était déjà pris depuis longtemps. Je scelle l'accord par un baiser.

— J'ai remarqué trois serrures très compliquées à double cadran chiffré. Je ne suis pas très expert pour fracturer les blindages.

— Au dernier moment, nous aurons un homme qui a l'habitude de manier les cadrans.

— Zouhour, que penses-tu de Madani ?

— Un bon chien de garde, très dévoué pour moi.

— Et Oidade ?

— Insignifiante, comme tout le restant du personnel dans lequel se trouvent peut-être des agents subalternes pour un coup de main, mais aucun cerveau,

— Comment s'appelle la doctoresse ?

— Olga Smirowska, une Russe Blanche effacée et sans intérêt, confinée dans l'étude de la langue

— En somme, seul point de mire : Nasser ?

— Oui, répond Zouhour, et ça aussi, ajoute-t-elle en haussant le bouton rose de son sein jusqu'à mes lèvres.



CINQUIÈME JOURNÉE

Pendant que je me livre à mes exercices matinaux. Hasser m'observe d'un œil bienveillant. Dès que je termine par quelques mouvements respiratoires, il jette un ordre, et Madani accourt, porteur de serviettes, pour éponger la sueur qui ruisselle sur mon corps. Que de prévenances ! L'intendant cherche-t-il, à son tour, à se lier davantage avec moi, depuis qu'Abdallah m'a montré ses papiers ? Ce serait curieux ! Ne le décourageons pas, et, surtout, ne marquons pas cette instinctive indifférence pour les « natifs » qu'arborent ostensiblement les Anglais et les Américains. Les Français réussirent mieux que quiconque dans le rôle de colonisateurs, parce qu'ils ne hissèrent pas au dogme national le préjugé des races. Continuons donc la tradition en acceptant la cigarette que m'offre Hasser. Mais l'heure est mal choisie pour une longue conversation. Je tends la perche à l'intendant en lui demandant s'il me serait possible de visiter les terrasses, dont je n'ai pas encore trouvé l'issue intérieure. Il accepte avec empressement et me donne rendez-vous pour l'après-midi.

Oidade, toujours aussi jolie et fraîche, m'apporte mon petit déjeuner. Je l'invite à s'asseoir quelques minutes pour lui éviter de revenir enlever le plateau, et nous bavardons mais elle se méfie visiblement d'aborder des sujets sérieux en plein jour ; elle regarde avec méfiance portes et fenêtres. Je respecte sa crainte, et, après de furtifs baisers, je lui glisse dans la main le petit paquet que Zouhour a tenu à me laisser... Je ne me sens pas l'âme d'un profiteur et je n'ai pas encore l'habitude de recevoir de l'argent des femmes. De plus, je considère que le règlement du pari perdu n'est qu'une façon élégante d'acheter mes services. Mon cadeau, une petite fortune pour l'enfant damasquine, soulage ma conscience. Je prie Oidade de n'ouvrir la boîte que chez elle, de ne pas me remercier, et, surtout, de ne m'en jamais parler, tout cela agrémenté de paroles flatteuses et amoureuses, qui ne traduisent pas seulement des arguments inventés pour la circonstance. J'éprouve de plus en plus d'attirance pour cette belle fille simple et charmante, encore naïve malgré ses aventures, mais dont le corps souple et chaud extériorise des sentiments que ses lèvres n'expriment pas par manque d'habitude. Je lui fixe rendez-vous pour le soir.

En promenant le rasoir sur une peau que le manque de plein air commence à blanchir, je passe en revue les événements de la veille. Zouhour se démasque-t-elle parce qu'elle me considère quantité négligeable dans la compétition pour le « *document vert* » ? Vrai ou faux neveu de Farel, cela ne l'intéresse plus ; elle ne cherche qu'un allié supplémentaire contre Hasser, dont elle évalue l'emprise dans la maison. Son raisonnement, plein de logique sur les conséquences de la possession du contrat d'Abd ul-Hamid II, pêche pourtant. En admettant que mon pays ne veuille pas utiliser le document, sa mise en sommeil — ou même sa destruction — maintient le *statu quo* dans l'exploitation des pétroles de Mésopotamie, donc sauve la part française de 25 %, dans l'Irak Petroleum C°. Tandis que l'acte de 1903, tombant dans les mains des Anglais ou des Américains, qui feraient valoir leurs droits, nous évincerait à tout jamais de notre seule ressource de pétrole arrivant à Tripoli par le pipe-line de Kirkouk. Mon rôle se révèle donc moins passif que le suppose Zouhour, qui se trompe sur mes apparences primesautières. Zouhour ne craindrait-elle pas de se sentir isolée dans cette grande bâtisse ? Hasser possède l'avantage de la position et du nombre... Je n'oublie pas la porte du hangar nouvellement percée. Tous deux redoutent le geste qui incendierait les papiers dans le coffre... Il n'y a que moi qui sache le petit travail opéré en rangeant les dossiers... Petit avantage, car je

préfèrerais voir le document consumé plutôt qu'entre leurs mains.

Un facteur peut bouleverser les plans : la fin plus ou moins inopinée d'Abdallah ! Comment réagira l'ancien agent secret s'il s'aperçoit que le système Bewey ne fonctionne pas ? Lorsqu'il est seul, ne va-t-il pas à son coffre ? Détruira-t-il le « *document vert* » si l'arrivée d'Abd el-Séhid tarde trop ? Zouhour et Hasser espèrent-ils qu'au dernier moment, Abdallah se résignera à se séparer du parchemin en le remettant à l'un ou à l'autre ? Les deux agents ne se prépareraient-ils pas à se dépouiller plutôt que d'enlever par la force le « *document vert* » du coffre ?

Que d'énigmes à résoudre ! Il me faut approcher Olga Smirowska et connaître la vérité sur la marche vers la tombe d'Abdallah. Je vais me chercher une maladie pour provoquer les bons sains de la doctoresse.

Zouhour se montre tout sucre, au déjeuner. Si réservée hors de ma chambre, elle risque des frôlements amoureux, preuve que ses paupières laissent percer un rayon lumineux. Elle cherche à m'envoûter, pour me tenir plus étroitement sous sa dépendance. Ne soyons pas systématiquement méfiant elle peut être sincère... tant pis pour elle ! Elle et moi appartenons à la même profession, alors, le minimum de sentiment est de rigueur. J'esquisse quand même un clignement d'œil complice.

Dans ma chambre, j'attends Hasser, qui ne tarde pas à se présenter pour me mener sur la terrasse. L'escalier intérieur, qui conduit au toit plat de la maison, est obscur et étroit. Je compte les marches : dix-huit et deux encoignures, avec petits paliers. L'intendant me signale que personne n'utilise la terrasse depuis qu'Abdallah bey Nissim demeure en permanence dans la maison. Jadis, quand le maître s'absentait, les indigènes y venaient s'étendre pour la sieste. Maintenant, une ou deux fois par mois, un domestique procède au nettoyage.

La terrasse est grande et bien dégagée. A gauche, la maison mitoyenne, en contre-bas, n'offre pas le moyen d'une fuite facile. A droite, la perspective est plus intéressante : un petit mur, facilement franchissable, permet une exploration assez étendue sur deux ou trois terrasses contiguës. Je m'assieds, les yeux tournés vers cet horizon que je cherche à fixer dans ma mémoire, et j'invite Hasser à m'imiter en lui tendant mon paquet de cigarettes. Je reste muet quelques instants, comme absorbé par la contemplation du spectacle de Damas vu du haut. La chaleur est lourde... au moins 40 ou 42° ; la ville semble dormir, et je l'imiterais volontiers. Ma cigarette s'éteint. Hasser sort son briquet. Sans façon, je lui saisis la main :

— Un bijou remarquable, dis-je en examinant la ciselure du briquet en or.

Hasser paraît gêné. Je lui rends son bien, en notant dans ma tête une devise gravée dans un blason. *Potius mori quam fœdari* ; cela me rappelle quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Je chercherai dans mes souvenirs. Je trouve singulière cette phrase latine sur un bijou précieux, entre les mains d'un indigène. Hasser me demande ce que signifient les mots, dont il ne connaît pas le sens. Je traduis : « Plutôt mourir que de se déshonorer. » Il n'ajoute pas de commentaire. C'est moi qui enchaîne :

— Quel sens donnez-vous au mot déshonneur ?

Hasser, surpris par ma question, cherche une réponse :

— Cela veut dire : faillir à la parole donnée. Au devoir...

— C'est exact ; mais qu'est-ce que le devoir ? Est-ce trahir un maître qui se sert de vous dans la plupart des cas pour un but personnel, ou trahir les aspirations d'une race à laquelle on appartient par sa naissance ?

J'ai débité ma devinette sur le ton d'une bonne plaisanterie ; Hasser me regarde, un peu inquiet.

— Votre briquet nous aiguille sur une conversation bien sérieuse, pour une telle température. Par exemple, Abdallah bey Nissim m'a fait l'amitié, hier, de me montrer ses archives secrètes, qui offrent un grand intérêt pour les personnes qui s'occupent des questions pétrolières, mais certainement pas pour moi, criminalogiste. En admettant que votre maître me remette ces papiers pour les brûler et me laisse seul pour accomplir cette tâche, parce qu'il a confiance en moi, où se trouve mon devoir si je m'aperçois que ces documents peuvent être utiles à mon pays ?

Hasser tombe dans le piège :

— Être utile à son pays domine tous les sentiments...

— Et vous êtes croyant, Hasser ? Je ne comprends plus ! Dans la notion du Dieu unique, il n'y a ni frontières, ni patrie, tandis que l'amitié est considérée comme un lien sacré. Donc, sans hésitation, je brûlerais les papiers, quelle que soit leur importance.

Je crois que j'ai menti avec une aisance qui déconcerte Hasser ; mais la conversation s'oriente suivant mon désir. Pour achever de convaincre Hasser que je suis un spectateur sans importance et naïf, je me précipite dans les confidences :

— Oui, Abdallah bey Nissim m'a mis sous les yeux un document muni de trois cachets verts, qui, m'a-t-il assuré, bouleverserait toute l'Asie Mineure et allumerait des guerres, s'il venait entre certaines mains...

Trop pressé, Hasser, visiblement attaché à mes lèvres, m'interrompt :

— Vous avez vu un tel document ? Et qu'y a-t-il d'inscrit ?

— Je ne connais pas l'arabe, et Abdallah bey Nissim n'a pas voulu me traduire le texte. Mais il assure qu'il vaut des milliards !

— Abdallah bey Nissim est un homme puissant ! Et celui qui possédera le document sera sans doute aussi un homme puissant. De même, celui qui aidera à sauvegarder le document deviendra riche pour le prix de ses services.

Je simule celui qui ne comprend pas. Je demeure évasif et les yeux perdus dans le rêve. La psalmodie de mon mendiant monte de la rue. Je reviens à la réalité. Je tire une demi-piastre de ma poche et demande à Hasser un bout de papier pour envelopper la pièce. Je le laisse jeter lui-même l'aumône. Quand il revient s'asseoir, je parle de vingt choses insignifiantes. Maintenant, je veux qu'il attaque lui-même le sujet qui le préoccupe. Il ne s'y résoud pas. Ce sera pour un autre jour... quand il aura sollicité des instructions. Hasser est moins fort que je le croyais ; j'acquiesce la conviction que son rôle est subalterne. Mais de qui reçoit-il des ordres ?

Nous nous levons pour descendre. Que je suis donc maladroit ! Je rate une marche, et je tombe la tête en avant dans l'escalier. L'intendant s'empresse. Rien de grave. Je suis un peu endolori. Hasser m'aide à regagner ma chambre et va quérir la doctoresse, qui accourt aussitôt. Je lui souris aimablement, pendant qu'elle me tâte sur toutes les coutures.

— Mademoiselle ou madame ?...

— Aucune importance ! me répond l'indifférente personne-qui-n'a-pas-d'âge.

— Alors, je préfère « mademoiselle », répliqué-je, galant. Je m'excuse de ce surcroît de travail non prévu dans vos occupations habituelles.

— Légères contusions ; pas grand'chose. Un bon bain chaud, quelques massages, et, demain, l'élasticité de vos membres sera revenue.

Votre diagnostic est rassurant ; si vous pouviez en dire autant pour le pauvre ami de mon oncle... Est-il vraiment aussi malade qu'il le croit ?

— Certainement davantage. Avant huit jours, je crains une issue fatale. Je double les pi-

qûres pour endormir la souffrance. Il n'est lucide que quelques heures, l'après-midi. Il me demande de le prolonger, car il attend la visite de quelqu'un ; mais l'abus même des piqûres lui jouera un mauvais tour. Dans son état, quelques jours de plus ou de moins... Un malade d'une énergie extraordinaire : il souffre et n'exhale jamais une plainte. Ses nerfs maintiennent son cerveau et lui donnent la force de se lever quelques heures. Je n'ai jamais rencontré une volonté aussi concentrée.

— Pauvre Abdallah bey Nissim ! Il était temps que j'arrive...

« A propos, mademoiselle Olga Smirowska, pourquoi ne prenez-vous pas vos repas avec nous ? Nous partagerions le plaisir de bavarder plus longuement, votre solitude serait moins grande ! »

— J'ai demandé à être seule... Je ne suis pas une convive agréable. Mes études sur les antiques méthodes thérapeutiques chinoises m'absorbent et me passionnent à tel point que je lis en mangeant. Alors, vous comprenez...

— Chaque chose en son temps, mademoiselle. Votre présence aux repas nous apporterait un brillant sujet de conversation, j'en suis certain.

La doctoresse semble satisfaite de m'avoir vu de près. Moi aussi. Nous nous séparons assez cordialement.

Seul, j'exécute quelques exercices d'assouplissement. Rien ; ma chute était bien calculée, mes bras ont servi d'amortisseurs. Le résultat est atteint : j'ai fait connaissance de la doctoresse et j'élimine ce soir Zouhour au profit d'Oidade, avec le motif plausible de ma chute. Dans mon esprit, je résume quelques questions et me dirige vers la fenêtre. A l'endroit indiqué de la maison Sarafti, un homme observe le va-et-vient de la rue, qui commence à s'animer. De temps en temps, il relève la tête ; il m'aperçoit. Rapidement, mes doigts s'agitent. A son tour, sans regarder de mon côté, il m'envoie des « points-traités » avec un naturel parfait.

Je mettrai ce soir mes idées en ordre. Zouhour doit déjà m'attendre pour continuer la documentation destinée à mon oncle Farel. Sachant maintenant pour qui elle travaille, je comprends mieux sa véhémence.

En traversant la chambre d'Abdallah pour me rendre dans le petit bureau où Zouhour rêve à demi allongée dans son fauteuil, je salue le maître de la maison, dont le visage me paraît plus crispé. Je m'assieds devant ma narratrice, qui entame aussitôt la suite de ses confidences historiques :

.. .. .

« Au milieu de ces appétits internationaux déchaînés par les richesses souterraines secrétées par la Syrie et le Liban, comment se comportait votre pays, puissance mandataire désignée par les Traités de Paix ? L'Asie Mineure, arrachée à la Turquie, fut transformée par les diplomates en « mandat A » ; régime un peu spécial, puisque l'alinéa 4 de l'article 22 précisait que « *certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'Empire ottoman ont atteint un degré de développement tel que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement, à la condition que les conseils et l'aide d'un mandataire guident leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules.* » Ce texte, à la lecture approfondie, révèle la dangereuse confusion de l'esprit et de la lettre, car il n'existe pas de machine permettant de mesurer l'évolution d'un peuple. Dans votre esprit, la Syrie et le Liban forment un protectorat supplémentaire à ceux de la Tunisie et du Maroc auxquels vous deviez apporter les bienfaits de votre civilisation. Vous apprécierez plus tard que l'ambiguïté du texte était savamment étudiée.

« Londres reçut en « mandats A » l'Irak, la Palestine et la Transjordanie (1), mais ne s'éternisa pas dans son rôle de puissance mandataire et devança la réalisation de l'article 22, avec une répercussion calculée. Pour vous permettre de comprendre, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse.

« La Grande-Bretagne, première puissance coloniale du monde, modifia considérablement sa politique impériale depuis sa dernière grande guerre pour conquérir les placers d'or et de diamants de l'Afrique du Sud. En effet, l'expédition contre les Boers, c'est-à-dire contre les colons hollandais et français qui ne menaçaient en rien la souveraineté britannique voisine, déclencha une vive réaction internationale. Pour la première fois, depuis des siècles, elle vit le monde civilisé se dresser contre elle. Des soldats et officiers européens s'engagèrent dans les rangs de ses adversaires ; votre compatriote, le général Villebois-Mareuil, s'illustra dans cette aventure. Albion eut peur, peur que la haine ou l'envie devinssent des ferments d'hostilité permanente contre elle. Un proverbe arabe dit qu'il n'y aurait pas de voleurs si le riche n'excitait pas la convoitise en étalant sa fortune. L'Angleterre, qui ne perd jamais les leçons de l'expérience, transforma donc très sensiblement ses conceptions coloniales en instituant des gouvernements dans ses principales colonies, gouvernements qui donnent une allure d'indépendance politique à ses possessions, tout en gardant pour elle la mainmise absolue sur les marchés économiques : Canada, Australie, Afrique du Sud illustrent l'institution des dominions. Aux yeux du monde, la face est sauve, mais les conséquences de ce calcul, libéral en apparence, se révélèrent prodigieuses avec les événements. Ces pays vassaux obtinrent une représentation diplomatique et nommèrent, à la Société des Nations, des délégués, qui devinrent autant d'alliés ou d'hommes de paille pour soutenir et proposer des points de vue officiels britanniques à Genève, tandis que pas une seule colonie française ne pouvait apporter son appui à votre pays. De plus, ce système permet de faire attribuer des colonies à ses dominions (2). Je ne critique pas les systèmes, je constate simplement en admirant l'adresse diplomatique anglaise et je ferme ma parenthèse.

« Lorsque la Grande-Bretagne s'attribua en « mandats A » la part du lion en Asie Mineure, elle ne changea pas sa conception et ne s'installa qu'officieusement dans ces mandats. Elle créa bientôt un royaume d'Irak et un royaume de Transjordanie avec des monarques choisis par elle, inspirés et contrôlés par des fonctionnaires qui se maintenaient dans la coulisse en complétant cette mainmise occulte par un traité d'alliance. Ainsi, officiellement et première de toutes les puissances mandataires, l'Angleterre se conforma à l'alinéa 4 de l'article 22 du Traité sur l'émancipation des mandats... bien que, de Bagdad à Mossoul, il ne soit pas question d'une autre autorité que celle des Britanniques. Mais cette opération, sans portée réellement pratique pour les aspirations nationalistes des indigènes, incita les Syriens à se réclamer de la voie indiquée par Londres.

« En Syrie et au Liban, la France prit au sérieux son rôle de colonisatrice. Elle avait pour elle ses lointaines attaches spirituelles remontant aux Croisades et les importantes minorités chrétiennes qui, malgré les persécutions turques — malgré les sauvages exécutions massives

1 — Les traités de paix qui suivirent la guerre 1914-1918 donnèrent en mandats A, B et C, la répartition suivante : Empire britannique 1.004.134 milles carrés anglais avec 9.564.000 habitants ; France : 232.435 m.c.a. avec 5.618.000 habitants ; Belgique : 21.429 m.c.a. et 4.500.000 habitants ; Japon 733 m.c.a. et 48.000 habitants.

2 — Zouhour sous-entend certainement les parties des anciennes colonies allemandes du Pacifique attribuées en « mandats » à la Nouvelle-Zélande et à l'Australie, ainsi que l'ancien Sud-Ouest africain allemand rattaché à l'Afrique du Sud.

du général allemand von Falkenheim, qui commanda cette contrée entre 1915 et 1918, et massacra près d'un demi-million de vos partisans — conservaient une force assez grande pour aider les dirigeants de votre mandat.

« La Syrie est la région la plus évoluée d'Asie Mineure, grâce aux écoles chrétiennes qui enseignèrent le français en même temps que l'amitié de la France. Déjà sous les Turcs, vos religieux, vos seuls propagandistes, virent se dresser contre eux les missions anglaises et allemandes, qui, soutenues par leurs gouvernements, ouvrirent des écoles pour battre en brèche votre influence dans le Proche-Orient. Mal épaulées, vos écoles perdirent des élèves au profit des nouveaux arrivants disposant de moyens financiers illimités. Ce détail aura des répercussions importantes sur les événements qui suivront, car l'empreinte de l'éducateur reste fortement gravée dans des cerveaux formés à ces écoles (1).

« Donc, dérangeant les plans de mon ancien service qui, dès 1915, projetait la création d'un immense empire arabe d'Asie Mineure, sous contrôle britannique (2), vous vous installâtes sur cette terre favorable spirituellement à votre mandat, mais convoitée pour sa position géographique et son sous-sol pétrolifère.

« Nous devons nous incliner devant le travail de la France, qui accomplit en Syrie et au Liban une œuvre sociale et économique dont les autres pays mandataires ne se soucièrent pas : tramways, adductions d'eau, électricité, services médicaux, etc..., transformèrent les villes délaissées par l'administration turque. Plus de vingt milliards de francs servirent à sortir la Syrie de son état retardataire. Ce magnifique effort provoqua deux sujets de réflexion : les uns pensèrent qu'à la faveur d'un coup de force, ils récolteraient gratuitement, un jour, les fruits de ce labeur constructif ; les autres redoutèrent que les pays voisins sous mandat établissent une comparaison et exigent de leurs mandataires une conception identique de la colonisation.

« Votre condamnation, déjà envisagée, devenait, d'un côté, comme de l'autre, une nécessité.

« Si vous aviez soutenu votre action colonisatrice par une politique hypocrite, mais de prévoyance, et par un service secret toujours prêt à agir et à déjouer, *peut-être* n'auriez-vous jamais enregistré de mécompte ; mais, ne considérant les indigènes qu'avec votre mentalité d'Européen philanthrope, vous introduisiez avec vous la pire des choses, qui n'est pas un article d'importation coloniale : la politique. La politique devait vous acheminer vers la perte de votre mandat, car elle facilita les manœuvres occultes contre votre occupation.

« Considérez l'adresse de la démocratie britannique en plaçant au Hedjaz, en Transjordanie et en Irak, des souverains absolus et choisis avec soin ; Albion, véritable maîtresse, alliée ou protectrice, passe au second plan avec discrétion. En réalité, ces pays enregistrent un retard social considérable sur la Syrie et le Liban ; mais la puissance mandataire, en prenant les devants et en s'organisant intérieurement, évita qu'on lui réclame véhémentement l'application de l'article 22, et aujourd'hui, aucune menée autonomiste sérieuse ne menace sa position dans ces pays.

« En Syrie et au Liban, pendant que vous investissiez des milliards de francs pour sortir le pays de la cangue, vos hommes politiques multipliaient les promesses d'indépendance que les leaders nationalistes notaient soigneusement. Ayant un haut commissaire en Syrie, vos ministres recevaient à Paris les personnalités locales, civiles et religieuses, qui venaient se plaindre, et promettaient un aménagement de la souveraineté française... souvent par-dessus la tête de vos hauts commissaires que vous changiez un peu trop souvent — et qui menaient

1 — En novembre 1945, la presse parisienne annonça la fermeture des écoles françaises en Syrie et au Liban.

2 — Même point de vue exprimé par le général Andréa, ancien commandant de Damas, ancien gouverneur du Djebel Druze dans « *La Révolte druze et l'insurrection de Damas* » (édition Payot 1937).

une politique plus réaliste. Enfin, dans ce pays mal préparé, à peine sorti de l'emprise des satrapes turcs, archaïque de moralité, vous avez institué des républiques. Reconnaissons que la métropole républicaine, voulant donner au monde un exemple de l'intangibilité de ses principes, agit conformément à sa conscience ; mais pourquoi tolérer alors un sultan au Maroc, un bey en Tunisie, des rois et des empereurs en Indochine, et des roitelets nègres en Afrique ? Je prétends simplement que, dans votre désir de trop bien faire, vous avez choisi la seule mesure contraire à vos intérêts.

« La république implique un gouvernement, des ministres élus, donc des partis. Ces partis, dans un pays encore fermé il y a quelques années au simple droit de vivre et de penser librement, comment allaient-ils se former ? Avec quel argent ? Le long exemple de l'administration vénale turque était trop présent aux esprits pour ne pas que certains élus ne se considérassent comme les successeurs des fonctionnaires de l'Empire ottoman.

« Il fut donc facile aux services secrets, chargés d'orchestrer l'opinion publique contre votre mandat, de posséder bientôt les appuis nécessaires au sein même de la République façonnée par vos soins, puisque, qui dit République, sous-entend luttes de partis représentant l'opinion qu'il est toujours facile d'exciter — surtout en pays arabes — par des surenchères démagogiques. Avec certains leaders bien conseillés, le jeu de massacre allait commencer avec les armes forgées par vous.

« Demain, j'entrerai dans les détails. Et pour vous donner un avant-goût des méthodes qui produisent toujours une forte impression, je vous rappellerai l'anecdote de 1925, survenue dans le vilayet kurde de Mossoul.

« La Grande-Bretagne réclamait pour l'Irak la fameuse région pétrolifère de Mossoul, que revendiquait la Turquie, soutenue par la France. Grande perplexité à Genève, qui décide la nomination d'une délégation pour se rendre compte *de visu* de la situation. Le 27 janvier 1925, les envoyés de la S.D.N. assistèrent à un opportun soulèvement kurde contre les Turcs. La mission eut l'esprit de s'incliner devant les faits « historiques ». Mossoul fut attribué à l'Irak. Le service secret intéressé ayant travaillé à plein rendement sans rencontrer aucune réaction, pouvait être satisfait du résultat obtenu. Quelques centaines de morts, mais les milliards du pétrole de Mossoul étaient gagnés. Cela ne date que de 1925... Comme votre mémoire est assez courte, vingt ans après, la même opération se répétera... »

.. .. .

Une fois de plus, je me sens mal à l'aise. Je sais que mon pays n'agit pas toujours avec un synchronisme parfait, qu'il manque de réalisme, mais je n'aime pas que les étrangers sourient en me signalant cette expérience du passé, continuellement oubliée, qui nous vaut les mêmes désagréments. C'est donc mécontent et sur une pénible impression que je me lève quand Zouhour, d'un signe, me signale que l'entretien est clos pour aujourd'hui.

A la réflexion, mon interlocutrice stimule mon désir de prendre une revanche. Je suis bien seul, bien petit contre cette formidable organisation occulte qui commence à agiter la région — nous sommes dans les premiers mois de 1945 — mais je peux, peut-être, avec le « *document vert* », essayer quelque chose.

Le dîner est morne. La T.S.F. remplace la conversation. Je prétexte ma chute pour me retirer de bonne heure. Je rentre dans ma chambre, car je dois effectuer beaucoup de travail, cérébral et matériel, avant la visite d'Oidade.

Je couvre de nombreux feuillets d'une écriture serrée et de croquis. Ma description terminée, je plie soigneusement mon grimoire, que je leste d'une lourde pièce de monnaie. J'espère

qu'à vingt-trois heures, les hommes demandés par Morse à mon correspondant de la maison Sarafti seront exacts au rendez-vous. En les attendant, procédons à une mise au point des événements de la journée.

En conversant avec Hasser sur la terrasse, j'ai repéré les alentours. Difficile pour un roumi pourchassé de songer à utiliser cette voie pour fuir la maison aux fenêtres grillées et à la porte massive. En admettant que, démasqué, je sois obligé de prendre au plus vite le large, mon irruption par la porte d'une terrasse dans la demeure d'un indigène qui tient ses femmes cloîtrées, risquerait de me coûter fort cher. Reste l'éventualité de couper cette voie de retraite à une personne qui réussirait à s'emparer du « *document vert* » et chercherait à fuir chez un voisin complice. Je dois tout prévoir puisque les complications peuvent surgir au moment où nous les attendrons le moins.

Mon messenger de la maison Sarafti m'a avisé que l'agitation antifrançaise gagnait dans le pays et que je devais redoubler de précautions ; Gabriel Treutens rôde incognito, prêt à me porter secours ; nous sommes d'accord pour que j'essaie de subtiliser les documents d'Abdallah bey Nissim. La porte, récemment percée par Hasser dans le grand hangar, débouche dans la maison d'un riche damasquin qui s'occupe beaucoup de politique locale. On le surveille étroitement et un agent des renseignements indigènes est parvenu à s'immiscer dans le cercle.

Ma première impression se confirme : l'intendant cherche à se renseigner sur mon compte, car je crois qu'il connaît mes relations avec Zouhour. Il n'est certainement pas le cerveau qui combine autour d'Abdallah bey Nissim. Son rôle est celui d'un agent subalterne ; le chef surgira par la porte dérobée au moment opportun avec les hommes de main nécessaires.

A ce moment précis de mes déductions, une lueur traverse mon cerveau. *Potius mori quam foedari !* J'ai trouvé. Je me rappelle le rapport pathétique de la mort du petit lieutenant Henry de Montloye à la tête de son goup, en août 1933, lorsque des hordes iraqiennes massacrèrent les chrétiens de la frontière irako-syrienne. Pour assurer la sécurité de nos protégés, nous envoyâmes en hâte quelques pelotons montés. Avec une trentaine d'hommes, le lieutenant Henry de Montloye, parti en avant-garde, n'hésita pas à attaquer les tueurs irakiens, dix fois plus nombreux. Combat héroïque. La petite troupe française fut décimée et son chef trouva la mort. Mais l'engagement arrêta l'élan des pillards, permit aux renforts d'arriver et de mettre en fuite ceux qui voulaient jeter la perturbation chez nos protégés. On releva le corps du petit Montloye, dépouillé et atrocement mutilé. *Potius mori quam foedari*, la devise des Montloye... Hasser monta-t-il lui-même le coup de force ? Possesseur du briquet du lieutenant, il devait forcément être de la bagarre puisqu'il récolta sa part du butin. Ma thèse se complète ; un agent secret supérieur ne se mêle pas aux exécutants. Hasser dirigeait ou surveillait le massacre de nos partisans. La chaîne continue, les maillons se soudent. Mon ami Hasser, j'essaierai de venger Montloye et ses hommes...

Je ne suis pas mécontent d'avoir découvert l'argument supplémentaire qui confirme mes précédents renseignements et déductions. L'intendant m'apparaît comme un individu dangereux et sans scrupules. Je chercherai donc à forcer sa confiance jusqu'à l'heure H.

Vingt-deux heures quarante-cinq. J'éteins la lumière et je me tiens dans le coin de la fenêtre ouverte. La rue baigne dans le bleu sombre de la nuit ; les passants sont rares ; l'angoisse qui pèse sur la ville incite les habitants à demeurer chez eux dès que l'ombre s'épaissit. Je reste immobile quelques minutes. Au milieu de la chaussée, trois hommes marchent lentement et discutent. Ils s'arrêtent devant la maison. Sans doute veulent-ils allumer des cigarettes, car je vois trois fois l'étincelle de la pierre à briquet luire dans la nuit. Au quatrième essai seulement, la mèche s'enflamme. C'est le signal convenu. Je jette mon petit paquet lesté qu'un de ces

promeneurs ramasse vivement ; et le groupe s'éloigne en continuant à converser véhémentement. J'écoute, pas un bruit dans la maison. J'attends avant de rallumer dans ma chambre, et je m'étends sur le divan en grillant une cigarette. Mon oreille s'habitue au silence. Un pas qui semble étouffé, à peine perceptible... Oidade?... Non... elle arriverait par la galerie de gauche, alors que le bruit semble venir de droite. J'entr'ouvre la porte, mais l'ombre de la galerie rend la nuit plus opaque. Je ne distingue rien malgré ma demi-nyctalopie. Je quitte mes chaussons et longe le mur. Une porte s'ouvre, je m'enfonce dans une encoignure. La luminosité atténuée de la pièce me permet de comprendre la scène. La doctoresse Olga Smirowska accueille Nahas, le tueur kurde de confiance d'Abdallah bey Nissim. Voilà du nouveau intéressant et curieux. Je réintègre mon logis.

Olga Smirowska est trop fine pour accueillir le bestiaire à tête de primitif et se livrer avec lui à des ébats amoureux. Certes, les extrêmes se rejoignent souvent, mais j'élimine quand même d'office cette supposition. Nahas assista en gardien témoin muet à mon entrevue avec Abdallah, lorsque ce dernier me montra ses documents. La doctoresse manifesterait-elle à son tour quelque curiosité ? En réfléchissant, pourquoi pas ? Devant moi se dresse l'ombre du fameux agent secret russe, insaisissable et redouté, considéré comme l'égal des plus grands agents des services étrangers : Einhorn. Le problème se corse, il y a maintenant cinq inconnues qui gravitent autour du « *document vert* » :

1. Abd el-Séhid ;
2. Zouhour, au service des pétroliers américains ;
3. Nasser, qui surveille pour les pétroliers anglais
4. Olga Smirowska, qui pourrait agir pour le trust pétrolier russe ;
5. Capitaine X..., c'est-à-dire moi-même, qui n'ai aucun intérêt particulier à défendre, sauf celui de mon pays.

Si l'exactitude de ma déduction se vérifie, le plus fort de mes concurrents pourrait être la doctoresse dont personne ne se méfie, sans doute parce que son pays ne possède aucun intérêt direct dans les pétroles d'Asie Mineure. Je donnerais cher pour savoir comment chacun espère pouvoir s'emparer du précieux parchemin qui repose sur un lit inflammable, dans un coffre blindé. Je donne l'avantage à Olga Smirowska qui pénètre auprès du malade plusieurs fois par jour, et je m'accorde une chance supplémentaire, car, *seul*, j'ai vu le document et *sais comment il est fait*.

Assez pensé aux choses sérieuses, je reconnais le grattement discret et craintif d'Oidade.

Ma petite houri émue et rose d'émotion me saute au cou. Que fait-elle de sa précédente réserve ? Je comprends ! Elle me remercie de mon cadeau princier de cent mille piastres. Si Zouhour se doutait... Bref, elle est enchantée ; cette somme lui permettra de se refaire une existence ailleurs qu'auprès de Madani, car elle ne s'illusionne pas. Moi parti, son bonheur actuel s'effondrera. De grosses larmes roulent sur ses joues. Pauvre chatte, pourquoi lui mentir et la bercer de faux serments, puisqu'elle devine que je ne suis qu'un épisode de sa vie ! Je hume ses larmes, elle sourit et murmure « Mektoub ! » en s'abandonnant. Ce soir, elle ne résiste plus à mon désir de civilisé, et se laisse dénuder complètement. Son corps, finement modelé, est une harmonie dans sa gracilité élancée. Précocité des femmes orientales, précocité charmante et insatiable de la houri, qui se surpasse pour conserver les faveurs du seigneur et ne pas se voir reléguée dans un coin du gynécée. Mais l'heure n'est pas aux méditations sur la psychologie des harems, qui doit pourtant être curieuse, lorsque quatre femmes légitimes se supportent mal.

Oidade, posément, avec des intonations gamines, me raconte un tas de choses futiles qui ne m'intéressent que par le gazouillis qu'elle emploie pour me les dire. J'en profite pour l'interroger sur le sentiment de l'indigène du peuple. Elle me confirme que l'agitation s'étend ; elle n'en connaît pas les causes, elle détaille ce que les domestiques répètent lorsqu'ils rentrent de faire leurs emplettes. Et elle ajoute gentiment pour excuser ses compatriotes :

— Ils n'exprimeraient pas ces arguments, si des orateurs publics, qui viennent on ne sait d'où, ne leur apprenaient pas des mots qui les troublent.

Je partage cet avis. Oidade continue :

— Mon père nous a souvent raconté l'époque turque, quand les musulmans s'en prenaient tour à tour aux chrétiens et aux juifs ; en ce temps, les exactions étaient les véritables buts de ces persécutions. Depuis que les Français sont en Syrie, ces massacres ne sont plus qu'un souvenir. Puisque vous défendez que les habitants se nuisent entre eux, alors le besoin de s'agiter a réussi l'union contre vous. Et demain, si un autre vous remplace, ce sera la même chose. L'homme est changeant comme l'eau du ruisseau.

— En somme, mon pays est trop bon enfant, trop pacifique...

— Je ne sais pas. Mahomet enseigne que l'on ne doit pas confondre la bonté et la faiblesse. Les esprits travaillent trop quand les corps travaillent peu, parce qu'ils se nourrissent de peu...

— Ce que tu viens de dire là est profond, ma petite Oidade...

— Pas si profond que mon cœur qui gémit que tu le délaisses...

Malgré la métaphore, il est difficile d'être plus explicite... Maintenant, à mon tour de diriger le bavardage :

— Si tu m'aimes comme tu viens de me le dire, Oidade, veux-tu me rendre un grand service ?

— Tout ce que tu voudras.

— Je voudrais que tu sois malade, la nuit prochaine, à minuit très exactement... Ne me regarde pas avec tes grands yeux, je ne suis pas encore fou... J'ai besoin que tu appelles la doctoresse et que tu la retiennes au moins vingt minutes près de toi... Oui, je vais t'avouer pourquoi j'ai besoin de ton aide. Quelqu'un m'a volé ma chaîne de montre en or ? Mes soupçons se portent sur elle, mais je ne peux pas l'accuser sans avoir la preuve de son larcin. Aussi, pendant qu'elle sera près de toi, j'irai visiter sa chambre.

— Vraiment, tu me demandes peu de chose pour te prouver mon amour. Compte sur moi, je serai très malade.

— Tu es adorable, donne-moi encore tes lèvres...



SIXIÈME JOURNÉE

Mes ablutions matinales terminées, je sonne et Madani se présente. L'air très détaché je m'enquiers, du maître queux qui nous prépara un repas de choix, lors de la visite de mon ami Treutens. Il me répond qu'il s'agit d'un Syrien nommé Abbas. Je lui demande de me l'envoyer pour le récompenser personnellement. Un temps assez long s'écoule avant que le cuisinier se présente. Je commence mes félicitations que l'indigène reçoit avec un sourire non dénué de vanité. Je sors un billet de cinquante livres syriennes et le lui tends. Au moment où il va le saisir, je retire ma main et lui pose une question :

— Abbas, quelqu'un t'a remis une commission pour moi ?

— J'attendais que tu me la réclames.

Il s'adosse à la porte pour éviter une irruption inopinée (pas si bête que ça, l'indicateur) et tire de sa blouse une large enveloppe pliée.

— Merci, Abbas !

Je joins à mon précédent billet un autre de même valeur que le cuisinier empoche avec vivacité.

Avant qu'il se retire, je m'approche de lui et le regarde fixement dans les yeux, pour qu'il pèse mieux l'importance de la mission que je vais lui confier :

— Surveillance Nahas, transmets les renseignements comme d'habitude, on s'arrangera pour me les communiquer. Il est important qu'on ne sache pas que nous nous connaissons. Mais si un jour, tu entends un coup de sifflet, n'hésite pas, armé, à accourir à mon aide.

Abbas incline la tête pour signifier qu'il a compris et s'en va.

Je pousse le verrou et examine le pli que je viens de recevoir. Extérieurement, aucun indice que l'enveloppe ait été ouverte. Je passe dans la salle de bain, fais couler l'eau chaude et offre la partie gommée à la vapeur. Je soulève délicatement les bords collés et trouve l'indice : deux minuscules fractions de cheveu. Aucun doute. Abbas a accompli fidèlement sa mission.

J'extrais le papier dont j'envoyai la commande détaillée la nuit précédente. Travail un peu grossier que j'excuse en reconnaissant la célérité avec laquelle Treutens a animé ses aides qui ne durent pas prendre beaucoup de repos nocturne. Je range soigneusement ma nouvelle acquisition et je me frotte les mains, assez satisfait. Si je peux mettre la main le premier sur le « *document vert* », je suis à peu près certain, désormais, de le sortir de la maison malgré mes concurrents qui n'hésiteront pas quant aux moyens à employer pour s'en emparer. Mon but est clair et simple : je dois m'emparer du document avant les autres. Les conséquences qui découleront de ce rapt pourront s'arranger avec un peu de chance. Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai ; l'inspiration du dernier moment m'est toujours favorable. Je ne me tracasse pas, je possède un revolver, quelque chose de mieux que cela, le cas échéant, et une aide extérieure sur laquelle je ne compte pas trop, car l'opération se déroulera vraisemblablement avec rapidité.

Mais voici Zouhour, toujours aussi gracieuse, qui vient s'enquérir de ma santé. Je la rassure ; à part quelques ecchymoses visibles, je ne me ressens plus de ma chute. Je bénis que sa comédie des yeux clos ne lui permette pas d'exercer ses dons de voyance et de lecture de pensée. Zouhour paraît satisfaite de mon meilleur état général ; elle m'entretient de la santé déclinante d'Abdallah bey Nissim dont la nuit a été mauvaise. Elle baisse la voix pour me demander si je suis toujours prêt à la seconder, et elle avoue connaître les chiffres qui ouvrent le coffre aux documents d'Abdallah.

Très gênant pour moi, cette position avancée de Zouhour qui peut provoquer une action prématurée isolée. Heureusement, ma maîtresse - adversaire - alliée me rassure bientôt elle-

même. Elle n'ose pas agir tant qu'Abdallah aura un souffle de vie, car le bouton du système Bewey se trouve à portée de la main du maître qui, au moindre bruit insolite, n'hésitera pas à incendier le contenu du coffre. Je respire mieux. Pendant cette conversation, mon cerveau s'est livré à une rapide spéculation mentale. Plus les occupants de la maison se méfieront les uns des autres, plus je risque de disperser leur attention et de passer inaperçu. Je n'hésite donc pas.

— Ma chère Zouhour, cette nuit mes courbatures m'empêchèrent de dormir et m'endorment au point que je dus me lever pour chasser l'ankylose. J'entendis un pas furtif dans la galerie. La curiosité me poussant, je risquai un œil et j'aperçus Nahas se rendant chez la doctoresse... Qu'en penses-tu ?

Zouhour, très surprise de ma révélation, ne répond pas immédiatement. Son front se barre de plis. Je poursuis :

— N'oublie pas que le jour où Abdallah me montra ses documents, le tueur kurde se trouvait dans la pièce et me surveillait sur l'ordre de son maître. Ses yeux ont vu, et s'il n'a pas compris notre conversation en langue anglaise, il a pu décrire des papiers aperçus entre nos mains...

Mon interlocutrice ne commente pas. Elle se concentre. Je respecte son silence. Le coup a porté.

— Je vais réfléchir à ce que tu viens de me raconter. Nous en reparlerons ce soir...

— Excuse-moi, mais je ne pourrai pas te recevoir. Il y a déjà plusieurs nuits que je remets d'inspecter les lieux moi-même, au cas où nous serions pris dans une bagarre qui nous obligerait à effectuer une retraite précipitée. Une précaution pour rien vaut mieux que...

— Tu as raison, coupe Zouhour avec un sourire satisfait en se levant et en me tendant ses lèvres parfumées de myrrhe. (J'apprécie beaucoup la mode des femmes d'ici, de se rougir les lèvres avec un produit aux saveurs naturelles de fruits capiteux.)

Je crois que Zouhour, aujourd'hui, l'esprit occupé par ma révélation, pensera moins à la façon de m'évincer au moment opportun... Je répéterai la même opération auprès de Hasser, mais pas avant que j'aie travaillé cette nuit — avec la complicité passive d'Oidade — car, soupçonneux, il pourrait aussi désirer s'en rendre compte...

Après déjeuner, je flâne le long de la galerie, en fumant sans arrêt un tabac local qui se consume avec une rapidité décevante. Je surveille du coin de l'œil une porte qui tarde à s'ouvrir. Enfin, Olga Smirowska sort de l'appartement d'Abdallah bey Nissim et se dirige vers sa chambre. Je feins la surprise et me dirige la main tendue vers la doctoresse pour la remercier de ses soins. Elle ne refuse pas une cigarette et nous bavardons de tout et de rien. Je lui communique, à tout hasard, que je connais un peu le chinois et que, si je peux l'aider dans ses études, je le ferai avec plaisir. Elle me regarde un peu interloquée, d'un air de se demander si je plaisante ou si je parle sérieusement.

— Mettez-moi à l'épreuve, si vous croyez que je vous abuse...

— Tout de suite, monsieur le Français. Je pâlis justement sur un texte dont le sens m'échappe.

Elle m'entraîne dans sa chambre, pousse une chaise vers moi et, presque certaine de jouir de ma confusion, elle me met sous les yeux la reproduction d'un texte du xvii^e siècle de l'empereur Krang-Si, réglant les rapports entre le pouvoir central chinois et les missionnaires jésuites qui tentaient alors d'évangéliser l'Empire du Milieu, et qui seraient certainement parvenus à implanter le catholicisme comme religion d'État, sans la haine farouche opposant les

différents ordres de missionnaires entre eux. Le texte qui relate l'entrevue de Krang-Si et du légat du pape, est curieux, mais difficile, car l'empereur discute point par point des choses divines par l'entremise des interprètes. J'explique à Olga le sens de la discussion car, alors que les missionnaires ne veulent qu'un seul nom pour désigner Dieu, Krang-Si ne s'insurge pas qu'on le désigne par différents vocables chinois signifiant *myriades d'années*, la *force dans la robustesse*, ou *salle d'audience*. Je dessine rapidement les signes chinois qui montrent la contraction ou l'élimination de certains termes et en démontre les altérations successives pour en arriver aux incomplètes et mauvaises traductions modernes.

Olga Smirowska a abandonné sa mine goguenarde. Elle a suivi avec soin ma démonstration, et est sidérée de la facilité avec laquelle je jongle avec les caractères chinois. Je suis obligé de lui expliquer que je vécus jusqu'à l'âge de dix-sept ans à Canton où mon père était consul de France. Pour cette femme, je cesse d'être le Français léger et désinvolte qu'un « cliché » stupide — qui a la vie dure — peint à l'étranger. Ma compagne semble médusée car je n'ai rien du rat de bibliothèque à bécasses et à barbiche. Je sens que, d'un seul coup, je viens de lui enlever ses idées préconçues sur mes compatriotes. Il s'agit de profiter de cet avantage.

— Docteur, je vous approuve de consacrer vos loisirs à l'étude passionnante des vieux textes chinois. Cela est infiniment plus nourrissant à l'esprit que les intrigues ou la politique. Tenez, croyez-le si vous voulez, depuis que notre hôte Abdallah bey Nissim, le vieil ami de mon oncle, m'a montré ses archives secrètes dont un fameux, paraît-il, « *document vert* », Mlle Zouhour et l'intendant Hasser semblent prodigieusement s'intéresser à mes récits... Malheureusement, je ne sais pas lire l'arabe...

— En cette occasion, la connaissance de cette langue vous eût davantage servi que le chinois !

— Très certainement, car ce « *document vert* », d'après Abdallah, peut révolutionner le Proche-Orient.

Olga Smirowska ne se découvre pas. Elle esquisse une moue indifférente, mais la vivacité de son regard montre moins d'impassibilité que son visage. Je n'insiste pas. Je viens simplement de confirmer le rapport que dut lui faire Nahas. La doctoresse aura, peut-être, l'illusion que je ne cherche pas à cacher un détail de ma présence dans cette maison. Je prends congé en offrant mes services pour un autre texte chinois difficile. La topographie du lieu est gravée dans ma mémoire ; j'ai repéré les cinq ou six endroits capables d'offrir des cachettes.

A l'émissaire de la maison Sarafti, j'accuse réception du pli remis par Abbas, le cuisinier. Je ne demande rien de plus. Pour l'instant, tout se déroule assez normalement. Je me dirige vers le cabinet particulier d'Abdallah, et Zouhour reprend la suite de son historique.

... ..

« La situation politique embrouillée ainsi créée en Syrie, vos adversaires, ou plutôt vos concurrents à la course au pétrole, ne se mirent pas d'accord sur les moyens à employer pour vous contraindre à abandonner votre mandat. Les uns se montraient pressés et brutaux ; les autres, se souvenant de la fuite de Fayçal devant le général Gouraud, en 1922, désiraient mettre en mouvement une machine plus dense, plus implacable... plus conforme aux traités — et en particulier à l'alinéa 4 de l'article 22 — qui vous évincerait définitivement sans aucun recours possible.

« Chacun pensant avoir le monopole de l'efficacité, les deux principaux chefs chargés des manœuvres secrètes s'organisèrent chacun de son côté. Le premier, alias Abdallah bey Nissim, n'hésita pas à employer la manière forte. Il parcourut le désert, distribua argent et promesses,

fournit des armes et des munitions, ardent à venger son échec de 1922. Il fut aidé dans sa tâche par des comités pan-arabes ayant leur siège en Egypte et aux États-Unis. Dès ce moment, il y avait déjà alliance d'intérêts internationaux pour s'installer en Syrie à votre place. Et nous aboutîmes logiquement, en 1925-1926, à une révolte de grande envergure contre le mandat français, connue sous le nom d'insurrection druze.

« Ce fut une guerre atroce et sauvage, menée par Soltan Atrache, une guerre meurtrière qui dura de longs mois. Surpris, au début, vous perdités pied, mais vos officiers coloniaux rétablirent rapidement la situation. Je ne narre pas cette bataille qui vous obligea à reconquérir la Syrie. Un Français, le général Andréa, avec prudence et documentation, dressa un historique de cette question qui rendit son ouvrage rapidement introuvable. Le 23 septembre 1926, à une conférence militaire franco-britannique, vos officiers accumulèrent les preuves de la complicité étrangère... Mais la partie engagée continua quand même... Et le général Andréa termina son livre⁽¹⁾ par cette phrase: «... juin 1927, lorsque les Britanniques signifient à Soltan, à Chahbandar et leurs acolytes, qu'ils sont indésirables sur le sol transjordanien... il ne sera plus tiré un coup de fusil au Djebel... ».

« L'insurrection armée prit fin peut-être parce que mon ancien Service craignit la divulgation de vos renseignements, des dépositions de vos prisonniers, et vous sentait décidés à débarquer 100.000 hommes, s'il le fallait, pour venir à bout des Druzes. Or, l'écrasement définitif de nos partisans pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour nous qui ne pensions pas trouver tant de Syriens spontanément à vos côtés. Vos officiers méharistes accomplirent un travail merveilleux, comme chaque fois qu'il est fait appel à l'initiative privée de vos hommes connaissant le désert. Si l'on excepte quelques échauffourées de frontières, quelques massacres de chrétiens — tentatives sans suite qui ne réussirent pas à s'étendre — l'ordre régna à nouveau grâce à la quinzaine de milliers d'hommes de troupes que vous mainteniez en Syrie. Nous avons perdu la première manche.

« La méthode brutale ayant échoué et entamé l'état de grâce d'Abdallah bey Nissim, les partisans de la seconde manière intensifièrent leur action. Il leur suffisait, comme je l'expliquais hier, de hâter la réalisation des promesses que vous ne cessiez de proclamer un peu trop fort et trop naïvement, parce que vous paraissiez ignorer volontairement les mobiles de l'insurrection druze.

« Et nous rencontrâmes des alliés imprévus, qu'il importe de mentionner immédiatement: l'Allemagne et l'Italie, puisque ces deux pays publièrent des déclarations favorables à l'indépendance de la Syrie et à l'unité de l'Asie Mineure. Pour l'Allemagne, le jeu était clair, il s'agissait de tenter un chantage, pour obtenir une compensation... par exemple la rétrocession du Cameroun donné en mandat B à la France. Quant à l'Italie, violemment attaquée pour ses massacres d'indigènes en Tripolitaine, elle croyait donner un gage de sympathie aux Musulmans, en se préoccupant du sort des Syriens.

« Il naquit donc en Syrie un mouvement nationaliste antifrançais, ayant ses fonds de propagande, ses journaux, ses orateurs, ses représentants politiques... Et l'on joua avec le problème éternel des minorités qui est, dans tous les pays du monde, le meilleur prétexte à guerres ou à chambardements.

Au lieu de constituer un solide empire syrien, que vous auriez géré en coulisse — comme l'Angleterre en Irak — vous vous laissâtes déborder par des principes non applicables en pays non évolués. De la Syrie se détacha le Liban, puis les Alaouites, puis le Djebel Druze, puis le gouvernement de Lattaquié... Tout le monde voulait devenir indépendant dans un pays qui,

1 — *Déjà cité*, Payot éditeur.

géographiquement, réclame une unité absolue pour assurer sa subsistance. Bref, une payage politique, entretenue, je l'avoue, vous mit aux prises avec les pires difficultés, et vos troupes durent même intervenir pour empêcher les Syriens de l'intérieur d'exterminer les Alaouites.

« Quelques Syriens honnêtes et prévoyants essayèrent de prévoir les événements en évoquant les « minorités » européennes, telles que l'Écosse, le Pays de Galles, l'Irlande ; les minorités d'Allemagne, de Belgique, de Roumanie, de Pologne... Mais cette leçon ne devait pas servir pour la Syrie. L'anarchie nationaliste, en dressant les minorités entre elles, les dressait contre la puissance mandataire, encouragée par des agents secrets de toutes nationalités, dont l'Italien Théodoli, et les Allemands von Rees, von Ruppel et d'autres... Tout paraissait se coaliser contre vous, y compris la Turquie que vous aviez pourtant soutenue lors de la question de Mossoul et qui réussit à vous arracher le Sandjak d'Alexandrette, concession qui hérissa contre vous toute la Syrie. N'oubliez pas le proverbe arabe : force vaut mieux que faiblesse...

« La politique déferla donc avec violence ; le Bloc nationaliste se révéla particulièrement violent et bien équipé avec des... chemises vertes. Vous intervenez en perquisitionnant, exilant... trop tard. A son tour, un Parti populaire syrien, dont Antoine Saadi se déclare le Führer, voit le jour il groupe 5.000 membres, on découvre des fonds et des doctrines d'origine hitlérienne ; ce parti finit sur les bancs de la correctionnelle. De tous côtés, l'argent afflue pour vous créer des difficultés. Les moindres faits-divers deviennent sujets à manifestations, comme l'histoire anodine des derviches d'Alep protestant contre la gestion scandaleuse de Takiet el-Mawlawié que l'on dit votre protégé ; du sang coule sur le parvis de l'église de Tripoli ; les fonctionnaires indigènes vénaux mènent un train de vie cent fois supérieur à leur traitement, et leur endettement est tel que le gouvernement doit prendre des mesures d'ordre ; la contrebande joue en grand, c'est l'affaire des bidons d'anéthol de Saïda, les armes entrent de tous côtés...

« Ce n'est pas plus difficile que cela, pour rendre intenable la situation à des dirigeants, trop respectueux de leurs devoirs. La méthode n'était pas nouvelle ; elle avait déjà fait ses preuves dans les pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, lorsque les gouvernements se montraient trop favorables à tel trust pétrolier au détriment de tel autre, ou lorsque tel président prétendait demeurer indépendant vis-à-vis d'un trust étranger intéressé à contrôler une nouvelle source de carburant. Les minorités et les mouvements nationalistes ont bon dos... Hitler lui-même, pour d'autres fins mégalomanes, n'hésita pas à utiliser ces truchements pour motiver ses intrusions en Tchécoslovaquie et en Pologne. L'effet est toujours atteint au point de vue international, lorsque les minorités se soulèvent au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... ce qui n'empêche pas les principales puissances férues de ce principe, d'asservir la moitié du monde sous prétexte de colonisation... Mais l'idée chemine quand même, et c'est pour parer à l'éventualité de ce qu'on appelle « *le réveil de la conscience humaine* », que la Grande-Bretagne et les États-Unis essayent de prévoir l'avenir en instituant des gouvernements ou des royaumes fantômes dont ils possèdent le contrôle absolu, ce qui leur permet de demeurer les véritables maîtres du pays. C'est la grande hypocrisie du XX^e siècle, et voilà pourquoi les Syriens, en réclamant l'éviction d'une puissance à laquelle ils doivent tout, ne se doutent pas, dans leur immense majorité, qu'ils ne changeront leur cheval borgne que pour un aveugle, puisque votre prééminence visible sera remplacée par la prééminence occulte de ceux qui animèrent de leur argent et de leurs armes la révolte contre votre drapeau.

« Cette tragi-comédie atteint l'ampleur désirée en 1936, année où vous apportâtes vous-mêmes de l'eau au moulin qui tournait contre vous. Votre gouvernement, certes sincère, nourri d'excellentes intentions, s'inspira du principe de Robespierre. Au nom des grandes idées démocratiques, il promit la prochaine réalisation de l'article 22, confondant une élite indigène

évoluée, citadine, avec les neuf dixièmes du pays aussi arriéré que l'arabe du Nedjed. Vous commîtes surtout la grosse erreur de traiter par-dessus la tête de votre haut commissaire — réduisant ainsi son influence auprès des Syriens — lorsque Mgr Moubarak réussit, à Paris, à enlever le Liban au Wafd syrien. La S.D.N., manœuvrée, s'occupa aussi des affaires de Syrie, et vos directives se trouvèrent tiraillées, partagées, entre vos officiers coloniaux réalistes qui connaissaient les dessous politico-économiques de l'affaire syrienne, et vos hommes politiques idéalistes. En somme, vous facilitiez notre travail, et il ne nous restait qu'à entretenir le zèle nationaliste.

« Cette impression que vous alliez perdre la Syrie à brève échéance se répandit rapidement dans le Proche-Orient. Un journal iranien, plus clairvoyant — ou plus indépendant que les journaux métropolitains — n'hésita pas à publier, à propos d'une affaire de contrebande d'armes à la frontière irako-syrienne : « ... *Les contrebandiers* (syriens et chaldéens) *déclarent que les Chrétiens de Syrie doivent être armés, maintenant que la France a abandonné* (sic) *son mandat et que les Chrétiens constituent une minorité dans le pays* » (1).

« La deuxième guerre mondiale — - et sa tournure en 1940 — devait fatalement précipiter les événements avec la présence sur le sol syrien de l'armée étrangère et d'un général politique, Spears. Au lendemain de l'armistice de Saint-Jean-d'Acre, vous ne deviez plus avoir d'illusions, puisque, lors d'une séance au Parlement britannique, un ministre anglais (2) répondit à un interpellateur, en ces termes :

« Il n'est pas question pour la France de reprendre son ancienne situation en Syrie ». Le but était virtuellement atteint, il ne s'agissait plus que de trouver le moyen de vous administrer la pilule définitive, après que les gouvernements de Beyrouth et de Damas vous eussent envoyé des notes comminatoires auxquelles Londres aurait répondu par l'envoi d'une escadre. Mais votre puissance maritime était amoindrie et vos troupes occupées sur d'autres fronts ; le moment était donc propice pour l'estocade finale. Là, intervint un autre facteur important que nous étudierons demain.

« En résumé, mon ancien Service venait d'enlever la deuxième manche... car il y en a une troisième en cours, avec un autre acteur ».

... ..

Je quitte Zouhour avec une impression mauvaise car, bien qu'elle ait abandonné ses premiers maîtres, je n'oublie pas le rôle important qu'elle remplit en Syrie pour saper notre influence. Zouhour, j'en fais le serment, tu n'auras pas le « *document vert* ». Je préférerais me faire sauter avec la maison.

Je me promène dans le patio, en attendant le dîner, l'esprit ailleurs... quelques années en arrière. Je pense à nos soldats, à eux qui crurent mourir pour une belle cause et qui dorment maintenant dans le sable brûlant, parce qu'un bouleversement antédiluvien enserra dans la terre une substance devenue nécessaire aux pays esclaves de la motorisation à outrance. La civilisation ne serait donc que cela en régime de capitalisme outrancier ? Je souhaite un nouveau déluge, cette fois sans Noé, car les hommes sont trop bêtes !

Je souris à peine à Oidade qui porte le plateau du frugal repas de la doctoresse, et je me dirige vers la salle à manger. La T.S.F. m'ennuie. Radio-Bagdad signale l'étendue des troubles en Syrie, avec une évidente mauvaise foi et une sorte de pessimisme satisfait ; les troupes britanniques seraient prêtes à intervenir pour, dit le speaker, « éviter que le désordre s'étende jusqu'à

1 — *Journal de Téhéran* du 3 novembre 1936.

2 — M. W. Churchill.

l'Irak qui a besoin de calme pour travailler». Zouhour ne prononce pas un mot et semble préoccupée ; je l'abandonne à ses méditations et rentre chez moi avec une humeur exécrationnelle. En général, ma nervosité dure peu ; je n'ai pu la calmer depuis la narration de Zouhour. Essayons de dormir en attendant l'heure de mon inspection nocturne, si toutefois Oidade met sa promesse à exécution.

Je possède le sens particulier de me réveiller la nuit à une heure fixée, sans l'aide d'une sonnerie. Peu avant minuit, j'ouvre les yeux et regarde ma montre, le bruit insolite prévu ne devrait pas tarder à se produire. Je suis prêt. Je chausse des babouches aux souples semelles de cuir pour rendre mes pas silencieux. Ma lampe électrique est dans ma poche. J'épie dans l'obscurité, après avoir entr'ouvert ma porte. Le cadran lumineux de mon bracelet indique minuit et quart ; les aiguilles tournent lentement... Minuit et demi. Rien.

Une heure moins dix. Rien.

Je commence non pas à m'impatienter, mais à trouver le temps long.

Une heure cinq... une porte claque, quelqu'un marche rapidement en venant des communs. Le pas est menu, c'est une femme qui passe comme une ombre devant ma chambre. Je crois reconnaître la silhouette massive d'une indigène occupée aux bas travaux ménagers de la maison. La marche s'arrête à l'extrémité droite de la galerie. J'entends un conciliabule étouffé et, quelques instants plus tard, deux personnes repassent devant ma chambre. Je tends l'oreille et je me glisse à mon tour dans la galerie. La nuit est très noire ; j'ai vingt-sept pas pour arriver devant la porte d'Olga Smirowska qui n'est pas fermée à clef. La doctoresse dormait, le lit est encore chaud. Pas de temps à perdre. Je visite soigneusement les endroits repérés la veille. Rien, que des papiers sans importance, des revues médicales anglaises et des grammaires chinoises. Pas un seul texte rédigé en russe. Il ne me reste plus qu'à examiner le sommier. Découverte intéressante : deux revolvers automatiques munis de silencieux du 9 mm., la balle qui « arrête l'homme », plus dangereuse que mon petit 6,35 ; du travail décisif et presque muet, avec ces engins modernes prêts à fonctionner. C'est tout ce que je trouve... en somme peu de chose. J'éteins mon faisceau électrique et repars avec le maximum de précautions. Est-ce une illusion ? Derrière le gros pilier de descente de l'escalier, il m'a semblé voir se camoufler une ombre qui regardait dans ma direction. Effet d'optique nocturne ou bien surveillance ?

Je n'ai plus envie de dormir. Ma perquisition me déconcerte. Il faut que je réfléchisse et que je révise la trame fragile bâtie sur mes précédentes déductions. Une lumière jaillit tout-à-coup. J'ai peut-être vu trop compliqué. Si, par hasard, Olga Smirowska...

Je prends ma tête à deux mains. Le petit jour se lève lorsque je décide de m'allonger pour quelques heures de repos.



SEPTIÈME JOURNÉE

Ma culture physique me met en bonne forme matinale. Lorsque Oidade m'apporte le petit déjeuner, je la remercie de son aide qui me permet une investigation nocturne chez la doctoresse. Elle semble gênée, fuit mon étreinte et part précipitamment sans répondre à mon invitation pour le soir. Que se passe-t-il ? Caprice de femme ou conscience troublée ?

Je n'ai pas le temps d'approfondir la question ; Zouhour apparaît venant de la salle de bain et me fait signe de donner un tour de clé à la porte. Sans préambule, elle me jette brusquement :

— Abbas, le cuisinier a été tué ce matin !... Je maîtrise mon étonnement et ne me départis pas de mon air indifférent :

— Dommage, c'était un excellent maître queux... Sans doute une imprudence en traversant la rue et...

— Non, Abbas est mort assassiné !

— Histoire de femme ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas... Abbas, comme chaque matin, est allé au grand marché, effectuer ses achats pour la journée. La fouie est toujours dense et les gens se bousculent parfois brutalement. Devant les stands des marchands de fruits, Abbas s'est effondré sans un cri d'après les témoins. Lorsqu'on le releva, il était mort. Le manche d'un poignard dépassait sous l'omoplate, et la lame avait percé le cœur...

— Brr... Zouhour, tu me donnes la chair de poule !...

Zouhour ne relève pas mon interruption ; sa mimique est songeuse et presque inquiète : -

— Un crime adroit par un homme sûr de son coup, continue-t-elle. Disons même : travail d'un tueur professionnel. Quand la police intervint, l'assassin devait être déjà loin... Étrange fin d'Abbas... Ne nous leurrons pas, seuls les services secrets emploient de telles méthodes. Donc, Abbas travaillait pour quelqu'un dans cette maison...

Je ne sourcille pas, j'attends les conclusions de mon interlocutrice certainement étrangère à cette exécution qui m'isole dans cette maison. Suis-je démasqué, ou bien Abbas, filé, n'est-il victime que de son imprudence ? Cette question recevra-t-elle une réponse, un jour ? Je considère néanmoins cette brusque disparition comme un avertissement pour moi. Je vais me méfier davantage, car enfin la puissance inconnue qui dirigea le bras de l'exécuteur peut aussi mélanger une substance vénéneuse aux aliments... Zouhour, après quelques secondes d'un silence méditatif, reprend :

— La mort mystérieuse d'Abbas est, n'en doutons pas, en relation directe avec le secret qui pèse sur cette maison. On a retrouvé son portefeuille intact, et l'exécution eut lieu dehors pour éviter une enquête de la police ici. Le cuisinier ne pouvait être au service que de Hasser, de la doctoresse ou du Service français...

J'éprouve une inquiétude que je dissipe aussitôt par une remarque :

— Je t'ai tenue au courant de la visite nocturne de Nahas le Kurde à Olga Smirowska. Les indigènes couchant dans la même aile du bâtiment, peut-être Abbas surprit-il Nahas et ce dernier...

Zouhour me coupe la parole :

— J'ai envisagé cette éventualité. Madani m'assure que Nahas ne quitta pas la maison de la matinée ; il ne sort que très rarement. Par contre, dès le décès connu, Hasser inventoria minutieusement les affaires d'Abbas, sous le prétexte de remettre l'héritage à la famille du défunt. Si Abbas nous intéressait particulièrement, nous devrions orienter nos recherches vers Hasser et la doctoresse, si tes soupçons se confirment. As-tu réussi, cette nuit, à pénétrer chez elle ?

Je raconte mon expédition, en omettant le détail de ma complicité avec Oidade. Zouhour note :

— En somme, rien de tangible. Le fait de posséder deux revolvers dans ce pays troublé, ne constitue pas une preuve.

— Ne pas oublier qu'il s'agit de revolvers munis de silencieux...

— Oui, tu as raison. Merci du renseignement. Je vois que je peux compter sur toi. Le dénouement approche. Abdallah baisse beaucoup.

Zouhour se lève et me tend ses lèvres, avant de s'éclipser par la salle de bain.

Je m'apprête à me lancer dans mes déductions mentales, lorsque Hasser se présente et me demande si je peux me rendre auprès de la doctoresse qui désirerait me soumettre un texte chinois. J'acquiesce. Hasser semble de bonne humeur. Je me hisse à son diapason pour masquer mes soucis et lui annonce sur un ton désinvolte que Mlle Zouhour vient de m'apprendre la mort d'Abbas. J'observe attentivement le visage de l'intendant qui produit un effort pour arborer un air attristé.

— Un drame vraiment inexplicable, me dit-il.

— A quoi attribuez-vous cet assassinat ? Hasser hausse les épaules dans un geste d'ignorance :

— Abbas s'occupait beaucoup de politique locale. En ce moment, les esprits sont un peu échauffés...

L'intendant ne s'étend pas et se retire.

Je glisse le revolver de Treutens dans ma poche, après l'avoir armé ; le joujou ne me quittera plus dans cette maison où la vie des hommes semble peser si peu.

Tout sourires, la doctoresse m'accueille et s'excuse de me déranger. Nous causons d'Abbas, puis Olga Smirowska me tend un papier sur lequel sa main, pas très habile à manier le pinceau, a tracé quelques caractères chinois. La journée, mal commencée, continue... Je déride mon premier mouvement de contrariété et j'éclate de rire comme à la vue d'une bonne blague. Sur le papier figure cette phrase : *« Je n'aime pas qu'en mon absence les visiteurs nocturnes viennent se livrer à un inventaire chez moi »*.

Je fais remarquer que le texte comporte deux fautes de contraction que je rectifie. Olga Smirowska ne sourit plus. Intérieurement, une gêne m'envahit, mais je n'en laisse rien paraître. Je fus donc repéré et l'ombre aperçue derrière le pilier n'était pas un mirage. Il reste à essayer de m'en sortir avec le maximum de vraisemblance ; ma « franchise » calculée de la veille va me servir, car si la doctoresse me prenait pour un garçon dangereux, elle recourrait à des méthodes plus expéditives... dans le genre de celle employée pour Abbas. Mon rôle consiste donc à demeurer désinvolte, à donner, l'impression du Français léger, jouant franc-jeu et lancé dans une aventure à son corps défendant... Tant pis pour Zouhour !

Olga Smirowska attaque :

— Qu'espérez-vous trouver chez moi, cette nuit ?

— Mlle Zouhour m'avait demandé de voir si vous étiez en possession de documents rédigés en russe.

— Je me doutais que vous agissiez pour elle...

— Je n'ai rien à refuser à cette demoiselle, insisté-je po' :r essayer de détourner les soupçons de la doctoresse, qui esquissa un sourire entendu.

— Alors, reprend Olga Smirowska, Mlle Zouhour désirait connaître l'étendue de mes relations ! Elle a bien baissé depuis qu'elle a quitté ses premiers maîtres... il est vrai que sa cécité... Et que lui avez-vous dit ?

— Que vous étiez en possession de deux superbes brownings...

— Vous ne pouviez pas trouver autre chose... En somme, nous nous soupçonnons tous de quelque chose.

— Je parie que c'est ce fameux « *document vert* » qui vous intéresse aussi ! m'exclamé-je.

— Puisque Mlle Zouhour vous l'assure, pourquoi le nier ? Abdallah bey Nissim est, malgré sa retraite, un personnage trop important pour que, simultanément, plusieurs personnes ne s'attachent pas à lui.

Olga Smirowska demeure un instant songeuse.

— Tout cela doit vous paraître bien compliqué, monsieur le Français. Je sais que, pour la documentation de votre oncle, l'écrivain Farel, Abdallah bey Nissim vous fait raconter les grandes lignes de l'histoire secrète de ce pays. Mlle Zouhour se gardera certainement de vous entretenir d'un autre facteur, et non des moindres, qui intervient dans la lutte pour les pétroles de la Syrie. Pouvez-vous me consacrer quelques minutes ? Oui ? Alors, je vais me faire un plaisir de compléter cette documentation. Sans le comblement des lacunes volontaires de Mlle Zouhour, vous ne comprendriez pas pourquoi l'Asie Mineure deviendra, dans un prochain avenir, un problème bien plus délicat que la question balkanique.

« Mlle Zouhour, en bonne Égyptienne qui n'aime plus les Anglais, dut insister sur le rôle de son ancien Service contre votre pays, puissance mandataire. Cela n'est qu'un côté du drame syrien, car il y a une autre action plus effacée, certes, mais qui n'en est pas moins efficace.

« C'est un Américain qui, le premier, s'occupa sérieusement au début du siècle, des pétroles d'Asie Mineure, pour le compte d'un grand trust pétrolier de son pays. C'est lui qui enleva à Abd ul-Hamid II, moyennant une très forte somme pour l'époque, la concession générale des gisements du Proche-Orient asiatique. Mais Deterding battit Rockefeller et, en 1914, le groupe américain se trouva définitivement évincé du Consortium mésopotamien connu sous le nom de « Turkish Petroleum C^o ». Vous connaissez sans doute l'âpreté de la lutte entre les deux grands trusts mondiaux américain et anglais, pour vous douter que cet échec ne fut digéré par la S. O. qu'en l'attente d'une revanche. En mai 1916, l'accord franco-britannique sur le partage de l'Asie Mineure remplit de fureur le trust américain, alors tout-puissant politiquement aux États-Unis, qui voyait les riches gisements turcs lui échapper. Si Washington penchait en faveur des Alliés et le prouvait, le trust américain, omnipotent, joua contre les Alliés en raréfiant ses envois de pétrole nécessaires aux moteurs français et anglais. Malgré de pressants appels de Londres et de Paris, le carburant n'arriva plus, au point que la France n'eut plus que quatre jours d'essence devant elle. Cette situation tragique provoquée par le seul bon vouloir d'un trust, motiva l'appel angoissé de Georges Clemenceau : « Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang » ; et Wilson dut déployer toute son énergie — et les promesses — pour que les tankers et barils se dirigent à nouveau vers l'Europe. Cette leçon, l'Angleterre ne devait jamais l'oublier, et c'est pourquoi, par la suite, elle érigea le pétrole en question nationale, avalisant officiellement son trust R.D.S. Votre pays, lui, oublia rapidement cette période — et ses causes — qui faillit être catastrophique pour le sort de vos armes.

« L'accord d'avril 1920 de San-Remo constituait, en fait, une alliance pétrolière franco-britannique totale, dirigée contre le trust américain du vieux Dick, mais la France ne sut guère se défendre, puisqu'elle accepta — cela figure dans l'accord que la société qui exploite les pétroles de Mésopotamie, *fût sous contrôle britannique permanent*. L'affaire faillit très mal tourner, et le gouvernement des U.S.A. prit la défense du trust américain, qui réclamait sa part du pétrole mésopotamien. Les Anglais refusèrent et une guerre anglo-américaine semblait imminente. Les accords navals de Washington, en 1920, réussirent à éviter une conflagration. En échange de garantie de tonnage de la marine de guerre, Londres céda 25 % de ses pétroles mésopotamiens à la Near East Development Corporation, filiale de la S. O. américaine.

« Désormais, il y avait trois acteurs officiels en Mésopotamie : l'Angleterre, la France et les Etats-Unis. Dans ce genre de pacte tripartite, en général, le plus faible doit disparaître ; c'est la lutte à deux contre un, et ensuite les survivants essaient de se dévorer. Mais on doit reconnaître une chose : chaque fois que les trusts rivaux virent surgir un troisième larron, ils surent s'allier à temps pour réduire le troisième larron. C'est ce qui se passa pour le pétrole soviétique jusqu'en 1927, puis en Espagne pour ne parler que des pays d'Europe évoquons simplement la mort assez mystérieuse de votre ministre Maginot qui, se rappelant la situation tragique de son pays en 1917, intervint activement dans la création de l'« Union Pétrolière Latine » qui devait évincer les trusts américains et anglais, pour constituer, avec le Venezuela, un groupe fournisseur qui ne dépendrait pas des capitalismes politiques anglo-saxons...

« Quand la révolte druze vous obligea à reconquérir la Syrie, des soutiens parvinrent aux Arabes de Comités pan-arabes installés aux Etats-Unis (1). Depuis les guerres intestines d'Amérique du Sud, pour le contrôle des matières premières, on connaît la façon discrète d'agir des trusts... Donc, contrairement à ce que dut vous affirmer Mlle Zouhour, deux — et non une — forces capitalistes se coalisèrent pour vous rendre la vie intenable en Syrie, plus riche que vous ne la supposiez en naphte. Des faits postérieurs vont prouver que j'ai raison de placer bien avant 1945 l'intrusion du trust américain dans les affaires proche-orientales.

« Depuis un quart de siècle, les Etats-Unis ont la hantise du « shortage », c'est-à-dire de la disette de pétrole. Beaucoup de leurs puits s'épuisent rapidement et le pétrole étant une question de vie ou de mort pour les nations motorisées, si les sources directement ou indirectement contrôlées par les Américains disparaissent, l'importance des U.S.A. dans l'économie mondiale s'amenuisera. Grave conséquence dans un pays qui, avant cette guerre, comptait déjà douze millions de chômeurs. Le pétrole est donc devenu une question primordiale dans la vie américaine et, coûte que coûte, la captation de nouvelles sources de naphte s'avère impérieuse pour parer à un « shortage » que les techniciens annoncent prochain sur le sol des Etats-Unis. D'où la ruée vers les pays réputés pétrolifères.

« Le premier choc eut lieu en 1922, dans ce pays, lors de la guerre gréco-turque. A cette époque, la Turquie revendiquait le vilayet de Mossoul, ce qui déplaisait au trust britannique. Le trust américain engageait Ankara à résister. Un prétexte de frontière fut vite trouvé, et Zaharoff, puissant agent des trusts anglais, fournit pour un milliard d'armes à la Grèce. Guerre d'intérêts économiques anglo-américains, par personnes interposées, pour essayer d'acculer la Turquie à une défaite complète qui la contraindrait à toutes les concessions. Kemal Ataturk, soutenu par les Américains, rétablit la situation et battit les Grecs. Momentanément tenu en échec, le trust anglais devait prendre sa revanche quelques années plus tard, en soulevant les Kurdes contre les Turcs, quand la S.D.N. s'occupa du vilayet de Mossoul. Voyant que l'on ne pouvait provoquer votre départ par la force, on commença à acquérir des concessions sous

1 — Thèse également soutenue par Raymond A. Dior, dans *Le Pétrole et la Guerre* (1939).

divers prête-noms en Syrie... pour le Jour J. Et arriva la guerre de 1939-1945, qui allait singulièrement arranger les pétroliers américains.

« Indiquons en passant un changement dans la politique américaine du pétrole. Le premier trust américain, la S. O., longtemps omnipotent, perdit peu à peu son importance aux États-Unis, au profit de concurrents américains et étrangers. Bien que ces trusts continuent à mener la lutte pour les intérêts de leurs firmes ou filiales, Washington imitant le gouvernement britannique — supervise la question générale pétrolière animée par des capitaux américains. Le pétrole, à Londres comme à Washington, est donc devenu une affaire d'État.

« L'action américaine, en Asie Mineure, comporte deux phases dont la première commença officiellement en juillet 1933. A cette date, un décret royal d'Abd el-Séhid, roi des Wahabites, accorda pour une durée de soixante années l'exploitation des gisements pétrolifères d'Arabie au trust S. O. qui créa immédiatement une filiale, la « Kowat Oil C^o » et foras des puits à El-Hasa et El-Katar, qui donnèrent d'excellents résultats. Le trust britannique était battu sur son propre terrain ; les Américains, installés à pied d'œuvre en Arabie séoudite, menaçaient le pétrole mésopotamien du trust anglais R. D. S.

« La guerre n'interrompit pas le gigantesque travail des Américains, en Arabie, qui projetèrent de construire un pipe-line à travers le pays, afin d'amener directement le carburant dans un port méditerranéen ; on parla de cent millions de dollars à investir dans ces travaux. Cette fois, les Anglais prirent peur, et le service compétent travailla la cour du roi d'Arabie. Ce dernier, après avoir touché une dizaine de millions de dollars de droits d'extraction, opéra une demi-volte-face, et demanda à Londres de lui envoyer un expert conseiller britannique pour les pétroles, un conseiller financier, et autorisa une banque londonienne à ouvrir des succursales en Arabie séoudite. Les États-Unis s'inquiétèrent, et le colonel Knox, secrétaire d'État à la Marine des U.S.A., déclara que la Grande-Bretagne menaçait les sociétés pétrolières américaines d'Arabie séoudite (1). En août 1944, ce différend nécessita une Conférence du Pétrole à Washington. M. Ickes défendit le point de vue américain, et la Conférence se termina par une motion qui n'engageait pas l'avenir. Seule la construction du pipe-line fut différée.

« La question demeure donc entière, les deux trusts colosses sont dressés l'un contre l'autre, l'un près de l'autre. Et la presse russe (2) n'hésite pas à affirmer que les Américains cherchaient à obtenir le contrôle du pétrole et des nœuds de communication du Proche-Orient. « *La Compagnie américaine, écrit-elle, a acquis une solide position en Arabie séoudite ; les autres compagnies contrôlées par la Standard Oil C^o s'efforcent maintenant d'obtenir des positions identiques dans toutes les autres régions pétrolifères du Proche-Orient* ». La suite de ce drame d'intérêts commerciaux avalisés par des gouvernements, vous la connaîtrez un jour...

« La deuxième phase qui se déroula parallèlement, est de date plus récente, elle commença en 1940.

« Quand les Alliés perdirent la première bataille de France, Londres dut se surarmer en hâte et acheta aux États-Unis. Outre des bases navales stratégiques cédées à terme, Washington exigea en paiement des *actions des compagnies pétrolières britanniques*. Les efforts gigantesques de Sir Henry Deterding, pour assurer à la Grande-Bretagne la suprématie mondiale pétrolière, sombraient. Londres ne pouvait discuter, puisque la possession immédiate d'armes et de navires était une question de vie ou de mort de l'Empire. L'Amérique, grâce à la guerre, redevenait la puissance incontestée, maîtresse du pétrole d'Asie Mineure. Les batailles obscures de la paix, pour récupérer les positions perdues seront palpitantes et fertiles en inci-

1 — *Manchester Guardian* d'avril 1944.

2 — *Krasnaya Suczda* du 26 avril 1944.

dents, grâce à la poussée de l'expansion économique américaine vers des terres jadis chasses gardées de l'ancien monde.

« Je suis persuadée que Mlle Zouhour a négligé de vous entretenir de cet aspect du problème. Maintenant, vous jugerez l'efficacité de votre aide...

Olga Smirowska me tend la main :

— Je ne vous en veux pas. Mais évitez de venir chez moi en mon absence. Bon appétit quand même !

Je joue l'innocent jusqu'au bout :

— Pour être si bien documentée, qui servez-vous donc ?

— Vous êtes trop curieux. Dépêchez-vous d'aller déjeuner !

Ma naïve question était vraiment idiote. Depuis hier soir, je crois avoir résolu le problème. Ce « *je crois* » est modeste ; je suis certain désormais de la composition des clans en présence chez Abdallah bey Nissim.

Zouhour m'avise que nous n'aurons plus de conversations historiques. Abdallah estime que tout l'essentiel a été dit. Je profite de ce repos pour m'enfermer dans ma chambre et m'allonger sur le lit. Je réfléchis mieux dans la position horizontale.

La conversation de la doctoresse est remarquable à plusieurs points de vue. Olga Smirowska ne dit pas un mot du rôle de la Russie dans l'affaire des pétroles du Proche-Orient. Discrétion calculée ou adresse ? Elle ne ménagea pas les trusts américains ; l'origine de cette attaque est certainement destinée à me laisser un doute sur son rôle personnel. Zouhour, elle, tape sur les trusts anglais ; aucune hésitation sur son rôle avoué. Quant à Abdallah, il ne me semble pas si intrinsèquement musulman. Faisons travailler ma soixante - dix - septième cervicale, celle que je sollicite les grands jours de profonde méditation, lorsque les déductions doivent couler limpides.

D'après Zouhour, le trust britannique est seul responsable des menées qui veulent nous écarter d'Asie Mineure. Selon Olga Smirowska, le trust anglais agit en collaboration avec le trust américain, pour la même fin. Il n'y a pas de contradiction entre les deux thèses, mais seulement complément d'information. Il est évident que l'on s'entend mieux à deux qu'à trois, pour partager un butin. D'autre part, il est logique de considérer que la hâte avec laquelle l'opération contre le mandat français est menée, peut se mesurer à la hâte du trust R.D.S. de reconstituer une économie pétrolière indépendante du carburant américain. En somme, un dépossédé tente de se refaire — comme l'on dit en langage de joueurs — sur le dos du plus faible. Le processus est dans la tradition historique. Forgeons-nous une raison, que l'adversaire soit un dragon à une ou deux têtes, le résultat sera le même pour nous. Pauvres gars français tombés sous les balles envoyées par les Druzes, il n'y a que vingt ans ! Nous ne perdons pas la Syrie pour l'article 22 du traité de paix, nous la perdons pour le pétrole, pour satisfaire le monstre-trust. Je comprends mieux pourquoi les deux autres parties guettent anxieusement le « *document vert* » qui permettra au possesseur d'éliminer les autres concurrents sans créer de *casus belli*.

Le cas de conscience d'Abdallah bey Nissim me paraît moins pur depuis qu'Olga Smirowska m'apprit le retournement de veste d'Abd el-Séhid.

La thèse de l'ancien agent secret se défendait, lorsque je supposais le « *document vert* » argument capital pour inciter le chef des Wahabites à constituer un empire arabe indépendant. Mais, puisque, après avoir misé sur le tableau anglais, il s'est tourné vers les Américains, pour revenir à ses premières amours (la mort inattendue du roi Fayçal lui a peut-être donné à réfléchir), les intentions d'Abdallah peuvent s'expliquer. Le ressentiment haineux qu'éprouve

le moribond pour son ancien Service, qui ne voulut pas lui permettre de réaliser son rêve en temps opportun, l'empêche de remettre la concession d'Abd ul-Hamid II entre les mains de ses anciens chefs. Il préfère le réserver pour Abd el-Séhid amené à résipiscence (1) ; son pays profitera des avantages... et il mourra satisfait que son serment ne contrarie pas les intérêts de son pays. Pas mal combiné. Je dois frôler de très près la vérité... En attendant la solution, le *document vert* est toujours dans le coffre, et je ne pense pas qu'un émissaire arrive maintenant de Médine.

Il est difficile d'établir un plan pour tenter d'entrer en possession du parchemin. Tant qu'Abdallah aura un souffle de vie, on peut craindre l'incendie par Bewey. A moins de neutraliser un malade, les premiers arrivés auront le maximum de chances dès que la mort aura accompli son œuvre... Or, Zouhour possède le chiffre ; avantage appréciable. Ne nous cassons pas la tête trop longtemps à l'avance, puisqu'il faudra certainement improviser au dernier moment.

Voici l'heure de correspondre avec mon messenger de la maison Sarafti. C'est lui qui m'apprend la mort d'Abbas ; l'homme était sûr, il n'a certainement pas parlé, commente mon correspondant. L'agitation croît, la méfiance est de rigueur ; on pourrait nous mettre dans l'obligation d'évacuer la ville et peut-être le pays. Les soi-disant nationalistes ont fait appel aux autorités britanniques, la confusion des esprits est à son comble. Gabriel Treutens me fait dire qu'il a des hommes à lui dans la maison voisine communiquant par le hangar le nid est dangereux. Je demande qu'un agent se tienne en permanence à la fenêtre de la maison Sarafti.

Je suis plus rassuré. Je sais que je peux compter sur un secours pour me débloquer. Je sonne Oidade et lui demande une boisson glacée. J'insiste pour qu'elle vienne ce soir. J'ouvre un livre que je commence à lire en nettoyant consciencieusement ma pipe, une vraie Rop à long tuyau et à petit fourneau.

En dînant, la T.S.F. irradie un poste français. Un commentateur s'étonne que les Alliés ne tolèrent que 45.000 hommes de troupes françaises pour aller libérer l'Indochine sous la botte nipponne, tandis que les Pays-Bas sont autorisés à mettre 150.000 soldats en ligne pour la reconquête des Indes néerlandaises sous le même joug japonais. Zouhour commente :

— Très simple à comprendre. La Royal-Dutch (l'enfant chérie de feu Deterding, sujet hollandais naturalisé citoyen anglais) a son origine dans l'Insulinde. Les puits de pétrole de Java et de Sumatra, dans les Indes néerlandaises, appartiennent aux trusts anglo-saxons. La Standard y possède aussi de gros intérêts pétroliers. Alors, aux yeux du monde, il faut bien montrer l'importance des forces nationales lancées sur l'Insulinde, pour justifier le retour à la mère patrie hollandaise, qui ne s'opposera pas à la reprise des puits par leurs propriétaires. Tandis que l'Indochine...

— Que se passe-t-il en Indochine ?

— Il y a la plaine des Joncs, en Cochinchine, et le Tonkin est trop près de Yenang-Gyong... terres à pétrole inexploitées par vous ; elles le seront peut-être par d'autres... alors, 45.000 hommes pour l'Indochine en léthargie pétrolifère, et 150.000 pour l'Insulinde, c'est-à-dire pour reprendre les riches puits des pétroliers. N'est-ce pas une illustration éloquent de la force des guerres pour le pétrole ?

Je préfère ne pas poursuivre la conversation, puisque les discussions sombrent devant les réalités économiques des temps modernes. Je me promène dans la maison jusqu'à la nuit, et je ne rentre que pour prendre un bain tiède.

1 — Latin ecclésiastique *resipiscentia*, de *resipiscere*, revenir à la raison. Lenculus ne saurait revenir à cette raison officielle qui l'obligerait à devenir comme un soumis à la vulgate talmudique ou le communisme pour seule religion offerte au goyim.

Oidade tarde à montrer le bout de sa frimousse. Je ne m'impatiente pas trop, je sais qu'elle viendra. J'ai neutralisé Zouhour pour la nuit. Pour l'instant, je ne tiens pas à la rencontre des deux femmes... Mon oreille, habituée maintenant au silence, perçoit une présence légère en marche. J'étais persuadé qu'elle viendrait !

La jeune Syrienne se laisse enlacer comme une fleur tremblante. Son cœur bat à coups précipités.

Je calme son inquiétude par des baisers qui lui closent les yeux. Lorsque Oidade est redevenue la petite amoureuse au corps félin, je l'enserme étroitement contre moi et glisse ma bouche auprès de son oreille.

— Oidade, mon tout petit, tu m'as dit l'autre nuit que tu regrettais que je ne sois que l'amour qui passe et que tu voudrais que nous demeurions longtemps ensemble...

— C'est vrai, chéri. Quand je t'ai vu pour la première fois, je t'ai désiré et je n'ai pas pensé que l'ami d'Abdallah bey Nissim jetterait un regard sur la servante...

— Le désir, Oidade, n'a ni nationalité ni condition sociale, et la roumia la plus hautement placée au Palais du Gouvernement ne pourrait lutter avec ta jeunesse et le dessin de ton corps.

— Pourquoi dis-tu le mot « désir » ?

— Parce que l'on n'a jamais pu savoir si le désir engendrait l'amour, ou si l'amour provoquait le désir.

— Ta subtilité d'Occidental est bien grande... Si tu ne m'avais pas appelée, je crois que je t'aurais aimé en cachette, sans rien dire, et que mon amour eût été plus fort que mon désir. J'aurais été quand même heureuse de t'aimer en silence, avec l'arrière-pensée que la réalité pouvait tuer le rêve ; je te croyais inaccessible et tu ne m'as pas déçue...

— Mon petit, tu es adorable et j'emporterai de toi une vision durable et charmante, qui demeurera une fleur vivante de ma vie... Si tu m'aimes comme tu le declares, Oidade, fis-je en serrant plus étroitement ma jeune maîtresse, pourquoi me trahis-tu ? Pourquoi racontes-tu ce qui se passe ici ? Pourquoi fouilles-tu en mon absence dans mes affaires ? Pourquoi-as-tu prévenu-quelqu'un-de-ma-visite-nocturne-chez-la-doctoresse ? » lui murmuré-je en martelant ma dernière phrase sur un ton très doux.

Oidade accuse le coup. Elle sursaute et veut se détacher de moi, en vain. Ses réactions physiques m'apprendront plus de choses que les paroles qu'elle prononcera. Je sens le sang se retirer de mon visage chaud d'amour sa figure devient presque froide et le cœur bat la chamade. J'attends, je ne dis plus rien, alors que je pourrais répondre à sa place sans risquer de me tromper.

Une lourde gêne nous enveloppe. Un profond soupir s'échappe de la poitrine de ma compagne et bientôt ma joue est inondée de larmes silencieuses. Je demeure muet. Je ne crois pas que la petite mentira, mais je veux en être certain. Le ruissellement lacrymal dure longtemps. Oidade dégage son bras droit et s'essuie la figure avec le drap. La chaleur regagne le visage ; la détente nerveuse commence à se manifester. Elle pense que je suis fâché contre elle ; pudiquement, elle couvre sa nudité. Je sens monter les paroles qui s'arrêtèrent dans sa gorge. Je l'encourage d'une douce pression de la main. Enfin, elle se décide :

— Mets la lumière sur mon visage. Je veux que tu constates que mes lèvres ne mentent pas...

— Inutile, Oidade, je saurais discerner si ton âme secrète le mensonge et la dissimulation.

— Mais qui es-tu donc pour parler avec tant d'assurance ?

— Un homme dont tu as trahi la confiance.

Les larmes recommencent à couler. Je m'impatiente, mais je refrène la brusquerie qui me soulagerait un peu les nerfs. Lentement, Oidade s'exprime à mi-voix :

— Depuis que tu es arrivé, Hasser te surveille. Hasser est méchant, cruel. C'est Madani qui devait être attaché à ton service sur l'ordre de Zouhour. L'intendant fit valoir mille prétextes pour que je te serve. Le jour de ton installation ici. Hasser me convoqua dans son bureau et me parla durement.

« Oidade, me dit-il, ta situation ici est irrégulière et nous pourrions avoir de graves ennuis si ton mari apprenait que nous te cachons. Il a payé ta dot à tes parents, tu lui appartiens, la loi est la loi. Nous courons de gros risques en te soustrayant à son autorité. Nous ne pouvons plus continuer à te garder ». Je commençais à revivre et Hasser voulait me remettre entre les mains d'un homme qui ne m'eût pas pardonné ma fuite. Sans doute, ne connais-tu pas le sort qui attend les femmes soupçonnées du harem ! On les enferme vivantes et nues dans un sac lesté de grosses pierres et, la nuit, un serviteur jette le tout dans le trou profond d'un oued ou dans les eaux tumultueuses du torrent.

Quand le maître est méchant et coléreux, il met dans le sac un chat sauvage qui devient fou et terrible lorsqu'il se sent prisonnier... A la déclaration d'Hasser, cette horrible vision s'installa dans mon esprit et je songeai à m'ouvrir les veines...

Reprise par ce cauchemar, Oidade frissonne, mais elle reprend bientôt :

— Hasser, qui se doutait de l'évocation du sort qui m'attendait, ajouta : « A moins que tu veuilles nous rendre un service. Le roumi qui vient d'arriver est un inconnu dont nous nous méfions. Sois aimable avec lui, tâche de le faire parler, visite ses affaires et n'oublie pas que tu obtiendras des renseignements surtout si tu entres dans son intimité...

« Que voulais-tu que je fasse ? La mission m'était agréable puisque tu avais déjà pénétré dans mon cœur. Je cherchai dans tes affaires et je ne trouvai rien d'intéressant... Je n'ai pas dit à Hasser, je te le jure, que tu avais un revolver. J'ai décrit tes papiers et Hasser qui enregistrerait mes paroles en me regardant dans les yeux, concluait nos entretiens par la même phrase : « Cherche encore ».

« Lorsque tu me demandas de simuler une maladie pour attirer la doctoresse hors de chez elle pour rechercher un objet disparu, je te crus sans hésiter. L'histoire me parut amusante et je n'hésitai pas à avertir Hasser, non pour te nuire, mais pour l'inciter à t'aider à rechercher ta chaîne de montre en or. L'intendant s'absenta un long moment et revint me dire d'accomplir ton désir. Je ne sais rien d'autre, je te le jure. Me crois-tu ?... »

Je rassure Oidade. Ma compagne me confirme ma dernière hypothèse... Je ne la rends pas responsable, car je suis persuadé qu'elle a dit la vérité.

Elle n'est qu'un instrument entre les mains de Hasser qui la terrorise pour l'employer à ses fins. L'intendant me dégoûte de plus en plus... Montloye... Oidade... Une idée jaillit tout à coup...

— Que pensent tes camarades de la mort d'Abbas ?...

Oidade semble hésiter. Je l'encourage affectueusement.

— Des murmures, rien que des murmures... On assure que Hasser faisait surveiller Abbas par Nahas ; les deux hommes couchaient dans la même chambre. Abbas, simple cuisinier, fumait des cigarettes fines ; il possédait une garde-robe de drap fin. On affirme qu'il espionnait Abdallah bey Nissim, et qu'au marché, des hommes bien habillés l'abordaient pour converser avec lui.

— Qui raconte ça ?

— Madani est bavard ; il affirme que Hasser ne doit pas être étranger à la mort d'Abbas... Comme si cette conversation lui pesait, Oidade presque anxieusement me demande :

— Crois-tu toujours que je ne t'aime que par calcul ?

Pour toute réponse, je me penche et étreins le jeune corps qui se laisse dominer avec un abandon qui n'est ni feint, ni calculé et qui voit dans mon geste ma confiance retrouvée.



HUITIÈME JOURNÉE

Non, je ne rêve pas. Quelqu'un frappe à la porte avec insistance, mais discrètement. Je dormais bien. Je tourne le bouton électrique... Il n'est que cinq heures du matin, à peine une heure qu'Oidade est partie. A travers le double rideau filtre un petit jour gris sale. Que me veut-on à cette heure matinale ? Je suis fatigué. Je me décide à choir du lit et à passer un pantalon de pyjama. Je tire le verrou. Je reconnais le chaouch qui garde silencieusement l'entrée de l'appartement du maître de la maison. Je regarde interrogativement l'intrus d'un œil assez peu amène.

— Abdallah bey Nissim te réclame. Viens, il t'attend. Il dit que tu ne fasses pas de toilette...

Je suis surpris de cette invitation nocturne. Surpris et un peu inquiet. Je demande trente secondes. Un coup de peigne, une chemise, mon costume. Je suis prêt. La main sur mon revolver, le cran d'arrêt baissé, je me dirige vers l'ancre d'Abdallah. Le chaouch me guette et s'efface pour me laisser entrer. La pénombre intérieure est épaisse ; je distingue mal les encoignures ; au moindre bruit suspect, je tirerai à travers ma poche.

Non, rien. Le gardien me précède jusqu'à la chambre d'Abdallah inondée de lumière. Le malade est presque assis sur son lit. Sa figure est tirée et pourtant je le trouve reposé. Il me tend la main. J'ai l'impression de serrer un paquet d'os. Il me fait signe de fermer la porte et de tourner la clé. Je lui obéis, de plus en plus intrigué. Il m'invite à m'asseoir sur son lit et commence à parler sur un ton bas, monocorde, s'animant parfois quelques secondes, lorsque son sujet l'empoigne.

— Excusez-moi de vous déranger à cette heure, mais je n'ai plus pour bien longtemps à vivre. Tout à l'heure, un mieux étrange m'a envahi, et j'ai senti que cette détente était l'annonce de la fin. Je suis encore lucide, profitons-en avant qu'il soit trop tard. Écoutez-moi bien.

« Abd el-Séhid n'est pas venu et ne viendra pas ; il n'enverra personne. Je le savais. Un réseau ténu m'entoure pour empêcher l'évasion du « *document vert* », que l'on espère me ravir après ma mort. Ne soyez pas étonné. Tout ce que l'on ne m'apprend pas, je le devine. Je me doutais qu'il en serait ainsi depuis le jour que je me suis alité définitivement. Ils sont forts,

eux aussi. Mais pas tant que moi. Si je n'avais pas fait savoir que mon coffre était protégé par le système Bewey, je ne serais plus en vie...

« Lorsque je m'aperçus que je n'étais plus le maître, je me souvins de la vague promesse faite à Farel. Un Français ne pouvait pas LEUR paraître dangereux, et j'avais besoin de quelqu'un qui ne fût pas un domestique choisi par EUX. Pour les tromper, Zouhour et moi vous apprîmes l'histoire que Farel attend et connaît en partie. Mais mon but était autre en demandant à Farel de venir ou d'envoyer quelqu'un de confiance. Je me suis permis de vous tirer du lit pour quelque chose que j'aurais dû accomplir moi-même, il y a longtemps.

Monsieur, vous êtes certainement un homme d'honneur. Si je vous confie une mission, l'accomplirez-vous ?

Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Je ne risque rien en donnant ma parole à une crapule.

— Très bien. Je ne vous demande pas un service gratuitement. Je paie toujours largement. Allez au coffre avec cette clé. Mettez tous les boutons à zéro. Bon. Marquez 377 sur le premier cadran. Bon. 773 sur le deuxième... Bon. 737 sur le troisième. Très bien. Tirez à vous la porte. Plus fort... Ça y est... Dans le compartiment du haut, prenez une grosse enveloppe, laissez les carnets de chèques. Venez près de moi. Comptez cinquante billets... Parfait. Ces cinquante mille livres sterling vous appartiennent désormais. Mettez le restant dans la table de nuit, ce sera pour liquider la situation après ma mort...

J'obéis toujours comme un automate, car je devine la suite et ne peux encore croire ma chance.

— Prenez maintenant la grande enveloppe dans laquelle se trouve le « *document vert* » que je vous ai montré l'autre jour. Cachez-la vivement sous vos vêtements... Non, pas sous votre veston, sous votre chemise ! Très bien. Refermez le coffre et brouillez les combinaisons... Revenez vous asseoir.

— En passant par Médine, vous vous rendrez à la résidence d'Abd el-Séhid. Vous l'approcherez avec difficulté, il est méfiant. Vous lui ferez porter cette bague qu'il me donna lui-même. Vous lui remettrez l'enveloppe en lui expliquant pourquoi vous êtes mon émissaire. J'ai mis une lettre dans le « *document vert* », lui demandant d'assurer votre sécurité et de vous récompenser de son côté, aussi largement qu'il le pourra. Le Wahabite est grand seigneur. Il reconnaîtra vos services. Jurez-moi encore que la mission sera accomplie comme nous venons d'en convenir...

« Bon. Méfiez-vous des gens de cette maison. ILS convoitent tous le « *document vert* » en votre possession. Mais vous n'aurez pas à le défendre, puisque nous allons les jouer. Vous êtes d'avis que le passé est le passé et que mes documents ne serviraient qu'à attiser des haines... en admettant qu'ils tombent dans des mains adverses ? Même entre des mains adverses, personne n'oserait les publier dans la crainte de provoquer des incidents diplomatiques. Alors, n'hésitons pas à les détruire...

Levant péniblement le bras, Abdallah bey Nissim démasque le bouton sur lequel il appuie longuement à diverses reprises. Il esquisse un sourire.

— Il y a trois contacts pour provoquer l'incendie. Il suffit que l'un fonctionne pour enflammer le feutre...

Je bénis cette triple précaution, car je commençais à redouter les effets de mon petit sabotage.

Abdallah se repose quelques minutes et fixe le coffre. Puis, lentement, il sort de sa torpeur et se tourne vers moi :

— Lorsque je serai mort, Ils se précipiteront sur le coffre et ne trouveront plus qu'un monceau de cendres ; ils croiront que le « *document vert* » est réduit en cendres. Alors, vous partirez tranquillement pour Médine...

Pas mal trouvé, le stratagème d'Abdallah bey Nissim ! Pas mal trouvé, à la condition que notre conversation présente n'ait pas d'écho dans des oreilles indiscretes. Or, j'ai appris que dans cette maison truquée je devais prévoir l'imprévisible.

Abdallah, presque redevenu serein, une lueur de malice joyeuse dans les yeux — sans doute à la pensée de la tête que feront ses adversaires en ouvrant le coffre — boit sa potion au goulot du flacon, et reprend du souffle. Il se glisse dans son lit, cale sa tête exsangue sur son double oreiller et me demande de l'écouter attentivement.

— Les hommes sont fous parce que les hommes se laissent dominer par l'argent. Pour gagner beaucoup d'argent, il est nécessaire d'asservir ses semblables et comment peut-on mieux les asservir qu'en contrôlant les choses que l'être humain considère nécessaires à son existence ? Les sociologues se sont trompés, ils ont confondu le progrès avec la civilisation. Au lieu d'émanciper les hommes, en les détachant des biens matériels pour aboutir à la véritable liberté de l'individu, le progrès les a rendus esclaves du bien-être. De là, une série de catastrophes qui conduisent l'humanité sur le chemin de sa disparition.

« L'homme se croirait malheureux et déshérité s'il n'habitait pas une maison confortable, si le gaz et l'électricité ne remplaçaient pas les antiques moyens de chauffage et d'éclairage. Il se croirait rétrograde s'il n'y avait pas de moyens de transports rapides et des machines qui lui fournissent rapidement ce dont il a besoin. Plus le progrès progresse, plus l'homme devient le valet de ceux qui détiennent les matières premières indispensables à l'animation de la vie moderne.

« Les mines de houille s'épuisent et l'on ne trouvera bientôt plus des hommes qui voudront travailler péniblement à plusieurs centaines de mètres sous terre pour arracher le charbon au sol. Le bois ne pousse pas à la même cadence qu'il brûle dans les cheminées et dans les fours. Alors, petit à petit, vient l'heure où le pétrole sera roi, car on lui demandera de suppléer à la carence et à l'imprévoyance des hommes. La marine de guerre et l'aviation les plus nombreuses du monde n'ont aucune action sans carburant. La puissance d'une nation se mesure désormais à ses capacités en pétrole. Cinq pays au monde compriment en temps ; ce problème vital ; par ordre de leur entrée en scène, ce sont : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Russie et le Japon. Seuls, ces cinq pays axèrent leur diplomatie et leur politique sur la possession de sources de matières premières indispensables à leurs moteurs. L'Allemagne, qui occupa les puits de pétrole polonais et roumains, est mise hors de combat ; l'avenir dira probablement qu'en se ruant vers les pétroles caucasiens, elle n'agissait pas exclusivement pour son compte. Le Japon disparaît aussi de la scène mondiale malgré — et peut-être à cause de — sa conquête des puits de pétrole de Java, de Sumatra, de Bornéo et de Birmanie ; il était devenu — à peu de frais — grand propriétaire de pétrole, donc concurrent des trusts américains et anglais. Restent en présence trois grandes puissances pétrolières : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la Russie.

« La Russie a le rare privilège de posséder dans son sol — même des puits de pétrole. Les efforts pour essayer de lui reprendre le naphte du Caucase sont demeurés vains, malgré les financements des expéditions Wrangel et Koltchak. Car on ignore généralement que le groupe britannique Deterding a 426 millions de francs-or dans les pétroles russes et qu'il a racheté

la plupart des actions des 126 millions de francs-or investis par la France dans la même opération, et des 105 millions de francs-or belges qui servirent à la mise en valeur des pétroles russes. Vous auriez tort de croire que, depuis vingt ans, certains gouvernements et financiers ont perdu l'espoir de récupérer ces 657 millions de francs-or États-Unis, qui leur permettraient de s'assurer une place de choix sur le marché mondial des carburants. La Russie a toujours senti cette menace permanente sur ses pétroles, et ce n'est pas pour rien qu'elle occupa, en même temps que les Anglo-américains, une partie de l'Iran, ce qui rend moins vulnérable la route de ses pétroles du Caucase.

« La grande réserve mondiale de pétrole connue à ce jour, est, à coup sûr, la Mésopotamie dont les puits coulant au ralenti, ne fournissent que le dixième de leur débit normal. L'Arabie séoudite s'est révélée productrice de carburant. Donc, l'Asie Mineure, et particulièrement le Nord de la péninsule arabique, devient une terre éminemment attrayante pour les pays intoxiqués d'hégémonie économique. La France éliminée de Syrie, deux compétiteurs demeurent en présence : Washington et Londres.

« Regardez la carte accrochée au mur. Les puits anglo-américains de Mésopotamie se situent à moins de cinq cents kilomètres du Caucase russe. Les trois concurrents se trouvent donc réunis dans un mouchoir de poche... à l'échelle mondiale. Vous devez considérer cette position géographique comme la cause de la troisième et dernière guerre mondiale... »

Abdallah bey Nissim se tait quelques instants et me demande de lui donner sa bouteille de potion. Il continue bientôt :

— Les trois grands concurrents mondiaux vont donc se trouver aux prises, avec un net avantage à la Russie, pour laquelle les prix de revient ne comptent pas, puisque la nationalisation est générale dans le système économique soviétique ; d'un autre côté, l'U.R.S.S. n'a pas de frais d'amortissement ni de dividendes qui obèrent les prix de vente de ses concurrents.

« Théoriquement, au point de vue commercial, les trusts américains et anglais ne peuvent déclencher une guerre des tarifs, qui les acculerait rapidement à la ruine, malgré leurs immenses réserves. Les demandes de la Russie concernant les Dardanelles ont certainement pour but d'assurer la sécurité des passages de ses tankers qui viendront, en plein bassin méditerranéen, concurrencer les livraisons anglo-américaines de Mésopotamie. C'est le drame de demain qui explique pourquoi Londres s'intéressa toujours à la Grèce qui, à proximité des Dardanelles, en contrôle la sortie par ses multiples îles de la mer Egée. La Grèce est la soupape de sûreté britannique qui surveille la mer Noire, donc Batoum où vient aboutir le pipeline amenant le pétrole des régions pétrolifères du Caucase.

« Reconnaissons la politique prévoyante, de longue haleine et prudente de la Russie qui s'avance à pas sûrs vers la rive Nord des Dardanelles, en occupant la Bulgarie et en déclarant les Balkans zone d'influence soviétique. Bientôt, la Turquie prise sur trois faces, Bulgarie, Transcaucasie et Iran, devra se décider à choisir un parti : ou entrer dans le jeu économique soviétique, ce qui logiquement serait la meilleure solution pour elle, ou bien servir de bûche émissaire et de rempart aux Anglo-Américains de Mésopotamie. Tel est le sens de la lutte des pétroliers qui se perpétue dans le Proche-Orient.

« De la Turquie se détachèrent déjà l'Arménie orientale et l'Azerbaïdjan qui devinrent des républiques socialistes rattachées à la Russie. Située au cœur de la lutte gigantesque qui se prépare, elle hésitera sur le parti à prendre ; de sa décision dépend la tournure des événements en Asie Mineure, où la bataille s'engagera pour le contrôle mondial du pétrole. Ne croyez pas que je déraisonne ; je prophétise et je vais vous le prouver.

« Je me suis converti à l'islamisme, mais je demeure un commentateur passionné de la

Bible, dans laquelle chaque mot recèle un sens ésotérique que l'Histoire vérifie. L'Apocalypse de Jean a prévu cette grande bataille qui annoncera la fin de notre monde actuel.

« Les trois en présence sont signalés au chapitre XVI-13 : « ... *Et je vis sortir... trois esprits impurs* ». Ces « esprits impurs » — impurs sans doute parce qu'ils déchainent la guerre et ne sont animés que par des intérêts matériels — rassemblent « *les rois de toute la terre pour le grand combat du jour...* ». Il faut entendre par là les Alliés entraînés dans cette nouvelle guerre. L'un des belligérants est même désigné clairement au XVI-12 de l'Apocalypse : « ... *Le chemin des rois venant du Soleil Levant* ». N'est-ce pas l'alliance russo-chinoise qui se grossira, tôt ou tard, de tout ou partie de l'Asie y compris le Japon ? Les troupes asiatiques soviétiques ne montrèrent-elles pas leur valeur dans la guerre 1941-1945 ?

« La marche vers l'Est pour chasser les Blancs des richesses naturelles de l'Asie... Et la bataille finale se déroulera — le lieu est même prévu — à Harmagedon (XVI-16). Si ce n'est qu'un hasard, la rencontre est formidable. La vallée de Mégido (en hébreu : Harguamedon) se trouve dans l'Asie

Mineure, en Palestine, mesure 50 kilomètres de long, et se situe entre lac de Tibériade et le golfe de Saint-Jean-d'Acre. Haïffa, port où aboutit le tronçon britannique du pipe-line amenant le pétrole de Mossoul, est dans la vallée de Mégido où se déroulèrent déjà des combats historiques fameux, depuis les Madianites jusqu'à Bonaparte, en passant par les Croisades. Là, aura lieu une bataille tellement gigantesque, que ce sera la dernière, car le Tout-Puissant, écœuré de la bêtise humaine, secouera le globe pour anéantir une espèce qui n'a pas compris sa destination véritable en habitant la Terre. Cela se passera avant la fin du XX^e siècle, si l'on s'en rapporte aux symboles des sceaux et des trompettes. Et, croyant mourir pour s'opposer à l'invasion de gens, qu'on appellera les successeurs de Gengis Khan, afin de masquer le prétexte capitaliste, les imbéciles provoqueront le trépas éternel pour défendre la cause des trusts pétroliers... »

Abdallah bey Nissim s'est animé pour terminer son évocatif rapprochement. Une rougeur fiévreuse colore ses joues, mais son regard garde son entière lucidité. Il fait un effort :

— Pour essayer d'éviter, non, de reculer — car on n'évite pas les prophéties bibliques — cette échéance, comprenez pourquoi je voudrais qu'Abd el-Séhid chasse les capitalistes blancs et devienne maître du pays... Le pourra-t-il seul ?... Adieu, je compte sur vous, et bonne chance !...

Abdallah soulève la main. Je la lui serre sans enthousiasme. Je ne devais plus le revoir vivant.

Le jour est maintenant levé. Je regagne vivement ma chambre. Je préférerais que personne n'apprenne ma visite chez Abdallah ; cela éviterait les soupçons. Je suis désormais un monsieur dont la peau ne vaut pas cher, si l'on apprend que le « *document vert* » est en ma possession.

Je verrouille soigneusement ma porte et tire la précieuse enveloppe qui est cachetée. Sans aucun scrupule, j'ouvre le pli et je déplie amoureuxment le parchemin aux trois sceaux de cire verte. Je relis encore le texte. Pas d'erreur ! Présentement, je suis certainement l'homme le plus riche du monde, les pétroles turcs et mésopotamiens m'appartiennent. Hélas, l'argent ne me captiva jamais ! Mais voici la lettre qu'Abdallah écrit à Abd el-Séhid. Une fois de plus, je viole un secret de correspondance. Abdallah se méfie. La lettre est écrite en chaldéen et, ma foi, fort correctement ; l'archéologue n'est pas de fausse érudition. L'auteur explique au chef des Wahabites la raison pour laquelle il lui envoie un cadeau aussi royal. Il le supplie d'unifier rapidement le monde musulman. Une main sûre et ferme a tracé ces lignes. Le post-scriptum, écrit sans doute bien après, révèle une écriture un peu tremblante ; il me concerne.

Ah ! le salaud ! Abdallah m'avait parlé de récompense, et il conseille à Abd el-Séhid de supprimer purement et simplement l'émissaire pour éviter les indiscretions. En bref, je devais porter moi-même ma condamnation à mort. Heureusement, je n'ai jamais eu l'intention de me rendre dans la désertique résidence du roi d'Arabie. Maintenant, ma préoccupation essentielle consiste à mettre le document en sécurité. Je regarde autour de moi. Mon esprit ne retient rien. Le trait de génie se manifeste. Dans ma trousse de voyage, je prends une aiguille et du fil et me dirige vers la salle de bain. Un quart d'heure après, l'opération est terminée.

Je prépare l'avenir. Deux précautions valent mieux qu'une et, malgré la présence invisible de Treutens, je compte surtout sur moi-même. J'apporte sur la table mes boîtes de cardose, ma poudre soi-disant pour mon délicat estomac. Je vide consciencieusement la couche supérieure de poudre blanche. Un sachet qui garnit le fond est rempli par une autre poudre, blanche aussi, mais plus dangereuse. Je verse la poudre dans la boîte de fer, découpe un carton et tasse le tout avec un feutre. De mon nécessaire à briquet, je tire une longue mèche que mes visiteurs durent prendre pour une réserve de mèche ; c'est de l'excellent cordon Bickford. Un léger travail d'ajustage et j'ai devant moi une sorte de grenade assez puissante pour réduire en miettes la porte d'entrée ou faire sauter une voiture. En une heure, mes trois boîtes de cardose se transforment en trois engins explosifs. Je me sens rassuré sur le sort du « *document vert* ». Je pourrai le défendre, en cas de complications, avec quelque chance de succès.

Je n'ai plus envie de dormir. Je lève le rideau, ouvre la fenêtre et m'allonge sur le divan pour me livrer à mon exercice favori qui est la méditation. Le fait dominant est le miracle de la possession du « *document vert* », d'une façon presque bête et enfantine, imprévisible, qui renverse mes plans. Si j'avais su qu'il me suffirait d'attendre pour cueillir sans mal l'objet de tant de convoitises, je me serais évité bien des tribulations.

Abdallah bey Nissim, plus averti qu'il le laisse paraître, des choses qui l'entourent, estime à leur juste valeur les personnes qui l'observent. Il ne s'est pas résigné à détruire la concession d'Abd ul-Hamid II. Sa sincérité est-elle absolue lorsqu'il spéculé sur un puissant empire arabe d'Asie Mineure, pour essayer d'éviter que le pétrole du Proche-Orient devienne le mobile d'une nouvelle bataille ? Peut-être ! Je m'abstiens de supputer la dernière vision prophétique d'un moribond. Pourtant, Olga Smirowska, en m'apprenant le changement d'attitude d'Abd el-Séhid, m'incite à ne pas conclure ; le machiavélisme de l'ancien agent secret est trop développé pour que je croie à une déclaration même faite avec un pied dans la tombe... surtout quand cet homme aimable — après m'avoir donné cinquante mille livres — recommande à son correspondant de me supprimer. Non, il y a autre chose, pertinemment calculé, derrière la remise au neveu de Farel d'un document de cette importance. Abdallah connaît peut-être les desseins de Zouhour qui vit dans son intimité ; il craint que l'Egyptienne n'ait surpris ses secrets. Aussi, pour éviter le vol de son document, il me l'a confié, car il n'est pas certain du rôle joué par Hasser et consorts. Abdallah, au courant des méthodes de son ancien Service, peut espérer que son décès, vivement appris, déchaîne une visite domiciliaire à laquelle nul habitant de la maison n'échapperait. Le document reviendrait ainsi sûrement à son pays d'origine.

Deuxième perspective : en admettant que je parvienne à sortir de cette impasse et que je suive scrupuleusement les dernières instructions d'Abdallah en me rendant chez Abd el-Séhid, les pistes désertiques surveillées par les agents de renseignements me livreraient sans défense aux investigations indiscretions. En somme, je ne dois pas passer à travers une toile d'araignée dans laquelle je laisserais bon gré mal gré le « *document vert* ». Bien combiné, je rends hommage à la puissance de déduction d'Abdallah bey Nissim. Je dois donc me considérer comme un prisonnier de forces qui ne se manifestent pas encore.

Le facteur russe évoqué par Abdallah bey Nissim est dans l'ordre logique des choses, mais non déterminant pour l'affaire qui m'occupe présentement. Le document a peu d'importance pour un pays qui peut masser des millions d'hommes à cinq cents kilomètres des lieux convoités. Les arguties des Occidentaux se heurteront à une épreuve de force qui aura peut-être son épilogue à Harmagedon... Cela appartient à un avenir plus lointain.

Oidade, prise au dépourvu, a avoué son rôle. J'avoue, moi, que je continue à éprouver pour elle une tendresse particulière ; sa naïveté s'oppose victorieusement à la science de Zouhour. Terrorisée par Hasser, elle dut accepter de tenir un rôle qui ne lui convient pas. A part l'avertissement qu'elle donna pour ma visite nocturne chez la doctoresse, rien de bien grave. Elle pense certainement m'avoir rendu un service pour m'aider à retrouver ma chaîne de montre. A son insu, elle me fournit un sérieux indice, presque une confirmation entière de mes précédentes déductions : Oidade m'a permis de souder le maillon de la chaîne Hasser-Olga Smirowska... J'ai certainement vu juste, un très proche avenir devrait me donner raison.

Je m'examine objectivement sur Oidade.

J'éprouve pour la jeune désenchantée de harem un sentiment assez complexe. Sa spontanéité est charmante et son abandon est total. Elle essaie de vivre le roman de son imagination, et pourtant elle sait que notre idylle ne durera que le temps de ma présence chez Abdallah bey Nissim. On dirait qu'Oidade veut cueillir une belle fleur de la vie avant que l'incertitude de l'avenir l'étreigne à nouveau. Amours ancillaires ? Et puis après ? Je n'ai pas de préjugés, l'amour n'est pas un article de caste ou de race. Et nulle comparaison ne peut s'établir entre le calcul amoureux de Zouhour cherchant un allié ou un complice, et Oidade qui n'aspire qu'à des heures roses. Dommage que mon métier emploie le sentiment comme moyen et non comme but ! Mais ne risque-t-on pas de provoquer des catastrophes en se laissant attendrir ? Les déracinées ne s'acclimatent pas toujours...

Chassons ces nuées, le capitaine X... n'effectue pas un voyage d'agrément, et revenons sur la terre. En ce moment, une seule chose doit compter : trouver un prétexte ou un moyen pour quitter cette demeure. Je n'ai plus rien à faire dans cette maison. Je combinerai mon départ avec mon correspondant de la maison Sarafti.

J'arrive dans la salle à manger et m'étonne de voir trois couverts. Zouhour m'explique que la doctoresse a demandé à partager notre repas. Abdallah bey Nissim décline rapidement ; l'issue fatale se produira avant quarante-huit heures. Zouhour se montre visiblement préoccupée. Olga Smirowska, pour laquelle j'esquisse un mouvement de lèvres enjoué et complice, répond par une mimique similaire. Décidément, cette femme est très forte.

Zouhour s'observe et simule la cécité complète avec des gestes mal assurés. Nous lui venons en aide. Bientôt nous amortissons le bruit des fourchettes ; en langue anglaise, Radio-Bagdad émet son bulletin d'informations. D'après le speaker, la situation s'aggrave en Syrie : les manifestations de rues tournent à la bagarre, mais les troupes françaises maintiennent l'ordre. Je sursaute : les soldats britanniques ont reçu l'ordre d'intervenir ; déjà une sorte d'ultimatum est adressé aux Français d'avoir à se retirer et de cesser de s'opposer aux manifestants. L'appétit, qui s'annonçait vorace, me quitte. Lorsque la musique remplace l'émission, je ne peux m'empêcher de monologuer à haute voix :

— Voilà la conclusion logique de nos entretiens, Mlle Zouhour...

Personne ne répond et je replonge distraitement le nez dans mon assiette, pour me donner une contenance. Quelques instants après, comme sortant d'un rêve, Zouhour prend la parole :

— Il paraît que les Britanniques exigent le départ de tous les Français de Syrie et du Liban. Évacuation immédiate...

— Pour éviter les effusions de sang, coupe la doctoresse.

— On dit ça, dis-je à mon tour. Si mon pays était encore aussi fort qu'en 1925-1926 et qu'il puisse amener quelques unités navales avec quelques bataillons, la souveraineté française ne serait même pas mise en question. Soltan Atrache et les Druzes étaient des adversaires autrement dangereux... Cela ne nous empêcha pas de les réduire.

La doctoresse me regarde avec, il me semble, une lueur ironique dans les yeux. Zouhour réplique avec vivacité :

— Quelles seront les conséquences de cette action dont les mobiles n'échapperont pas aux initiés musulmans. La France *out* de série, c'est l'encouragement aux pays sous tutelle britannique d'imiter les Syriens. Déjà, l'Égypte s'agite et réclame le départ des troupes britanniques. Demain, ce sera l'Irak travaillée par d'autres puissances blanches, puis la Transjordanie, puis la Palestine. Le mouvement pan-arabe n'est pas un mythe, et la machine mise en marche par des conducteurs imprudents et égoïstes, écrasera tout, y compris ceux qui auront graissé les rouages.

— Jusqu'au jour où, conscients de la bêtise et de l'hypocrisie humaines, une poignée d'hommes résolus viendront mettre le feu aux puits de pétrole qui motivent les révolutions et les guerres. Car on ne nous évince pas du Cameroun et du Togo, mandats confiés à mon pays au même titre et par le même traité qui nous donnait la Syrie... Les mandats africains n'avouent pas — pas encore — de pétrole, alors on nous les laisse. Tandis que la Syrie...

Olga Smirowska me coupe la parole :

— A quoi bon discuter des questions qui nous dépassent ? Sommes-nous pour quelque chose dans les grands problèmes économiques qui pèsent sur le monde ?

— Peut-être ! fais-je évasivement en me levant de table.

Je rentre dans ma chambre, décidé à profiter de la première occasion pour m'en aller et laisser les habitants de cette maison se débrouiller entre eux.

Je regarde fréquemment ma montre ; les aiguilles paraissent tourner au ralenti. Mon messager de la maison Sarafti ne prendra pas sa faction avant une heure. J'ai pourtant hâte de réaliser mon plan : prendre prétexte de l'assassinat d'Abbas pour organiser une descente de police chez Abdallah bey Nissim ; faire le simulacre d'interroger le personnel et m'emmener comme suspect. Treutens comprendra que, puisque je demande à sortir, c'est que mon but est atteint. Ma mauvaise humeur se dissipe devant ma satisfaction d'avoir mis sur pied ce petit stratagème, car si Damas est évacuée par les Français, je ne tiens pas à être fouillé par nos remplaçants, en partant tardivement.

Une visite. La porte de la salle de bain s'ouvre et Zouhour, les yeux bien ouverts, s'avance en m'invitant à pousser le verrou de la porte. Les préoccupations de ma visiteuse sont certainement très grandes, car elle ne pense pas à m'embrasser. Tant pis, je me passerai de la saveur de ses lèvres parfumées à la myhrre. Elle s'assied sur un immense pouf en cuir, me demande une cigarette dont elle tire de longues bouffées.

— Je viens t'apporter un revolver, car les événements vont sans doute se précipiter, et nous devons craindre la bagarre... si tu es toujours disposé à m'aider...

J'examine le joujou automatique. C'est une belle arme de 9 mm., neuf coups, une balle dans le canon, prête à fonctionner.

J'assure Zouhour de la stabilité de mes intentions. Un mensonge de plus... Mon interlocutrice me fixe de ses grands yeux vraiment splendides :

— Je ne sais pas si j'ai raison de t'armer. Par moment, j'ai la conviction que tu joues un autre jeu et que tu manques de franchise à mon égard. Tes caresses m'indiquent un homme

désinvolte et désintéressé, aimant les plaisirs de la vie et ta pensée me révèle des choses obscures inamicales à mon égard. Tu es une énigme pour moi... Ne s'est-il rien passé d'important depuis hier ?...

Je devine le piège. Le chaouch a-t-il bavardé ?

— Non, rien à ma connaissance... Je ne tiens pas pour un incident important la visite matinale faite à Abdallah sur sa demande... Non, je ne vois vraiment rien...

— Pourquoi Abdallah a-t-il tenu à te voir ?

— Il se sentait mal et, ne sachant pas s'il pourrait encore jouir longtemps de sa lucidité, il a voulu, sans doute remords tardifs, m'assurer de ses profonds regrets d'avoir tant nui à mon oncle et à mon pays. Je crois qu'il pressent l'avenir troublé de ce pays et, le loup devenant agneau, supplie Farel d'alerter le monde, pour éviter une autre conflagration dont le mobile véritable serait le pétrole d'Asie Mineure. Cet avertissement avant la mort sera porté à son crédit le jour du jugement dernier, conclus-je hypocritement.

Zouhour réfléchit. Elle jette sa cigarette dans le cendrier de cristal, se lève et se dirige vers sa chambre. Brusquement, elle se retourne :

— Je savais que tu étais allé chez Abdallah. Madani a entendu le chaouch faire son rapport à Hasser. Méfie-toi. Quand l'heure sera venue, je t'appellerai. N'oublie pas ton arme. Ensuite, nous partirons ensemble, si nous réussissons.

J'évite de lui répondre que je préférerais partir avec Oidade ! Zouhour ne comprendrait pas la plaisanterie. Mais que va déduire Hasser de ma visite à Abdallah ? Et, au fond d'elle-même, que pense Zouhour de ma fable ? Il devient nécessaire que je m'évade au plus tôt de cette maison, cela devient une idée fixe. Hélas, la porte est ferrée, et les fenêtres ont des barreaux artistiques, soit, mais très solides. Reste l'aventure par les terrasses, qui peut se traduire par une catastrophe ! Non, je préfère la réalisation de mon plan avec la complicité de Treutens.

Le messenger est en retard. Que fait-il donc aujourd'hui ?

Dans la rue animée, des automobiles remplies de soldats patrouillent. La foule se dérange avec mauvaise grâce pour leur livrer passage. Notre quartier est assez calme. Il est vrai que l'absence de hanouts évite les palabres devant les éventaires.

La fenêtre de la maison Sarafti reste désespérément vide. L'heure est passée depuis longtemps. Je sens la nervosité me gagner. Je ne quitte plus mon poste d'observation. Cent suppositions m'assaillent. Le messenger aurait-il payé de sa vie, comme Abbas ?... Les événements s'aggravent-ils au point que la police mobilise ses forces au complet ? Treutens remplirait-il un double rôle, lui aussi ?

Seize heures, et toujours personne ! Cette attente m'énerve par les déductions — vraies ou fausses — que j'en tire. Encore une demi-heure et je lâche ma faction. J'ai besoin de ne pas gâcher mon sang-froid. Le délai imparti est écoulé ; inutile d'attendre plus longtemps. Une fois de plus, je ne dois compter que sur moi-même, pour me tirer de cette aventure. Je sors prendre l'air dans la cour intérieure.

Première remarque : la porte, toujours ouverte, de l'escalier qui conduit à la terrasse, est fermée à clé. Hasard ou commencement de précautions, à la suite du rapport fait par le chaouch de nuit, sur ma visite à Abdallah ? Justement, voici Hasser que j'aborde sans hésiter.

— Je désirerais monter sur la terrasse, me promener et...

— Oui, monsieur, la porte est solidement fermée.

C'est une décision que j'ai prise ce matin, pour la sauvegarde des habitants de cette maison. Des fusillades ont éclaté à l'ouest de la ville ; nous devons nous attendre à de graves désordres qui

peuvent être sanglants. La curiosité primant souvent la sécurité, nous pouvions craindre que le personnel se rende sur la terrasse, pour essayer d'apercevoir quelque chose. Une balle perdue, un policier trop nerveux, une méprise, et un innocent tombe victime de son imprudence...

Je m'incline. Le motif est trop plausible pour avoir été trouvé par l'intendant qui récite certainement une leçon, tant son débit est rapide. J'enchaîne :

— Vous agissez sagement en prenant ces dispositions. Je vous en félicite. Je vous avertis de mon prochain départ. Ma présence est inutile maintenant que ma tâche d'intermédiaire entre Abdallah bey Nissim et mon oncle Farel est terminée.

Hasser est visiblement décontenancé. Il cherche une réponse à ce désir non prévu, qui ne manque pourtant pas de naturel. Il n'éjecte que cette phrase idiote :

— Alors, Monsieur veut déjà nous quitter ?

— C'est normal, dis-je avec désinvolture. D'abord, je ne tiens pas à me trouver bloqué par les événements que vous venez d'annoncer vous-même. Ensuite, je déteste la vision des choses tristes, et les lamentations qui accompagneront le décès, que la doctoresse prédit proche, d'Abdallah bey Nissim, seraient capables de me donner le cafard pour six mois...

Je réfléchis que mon départ ne doit pas ressembler à une fuite, sous peine de laisser soupçonner une corrélation entre mon congé et ma visite à Abdallah. Aussi, je reprends :

— Ce n'est pas à quelques heures près. Mettons cela à demain dans la matinée. Ayez l'amabilité de me commander un taxi.

J'agis prudemment. Pour une fois, ma conscience professionnelle s'allie harmonieusement avec mon sentiment. Je disposerai d'une nuit pour mes adieux à Oidade. Hasser, pris de court, esquisse un geste d'assentiment et s'en va sans doute au rapport. Il me reste à préparer la riposte à Zouhour, lorsque l'intendant lui aura communiqué ma détermination qui la prive d'un aide. En attendant cette explication, je me promène cigarette aux lèvres, dans les communs. Quand Oidade passe près de moi, je lui murmure «à ce soir». Elle acquiesce d'un clin d'œil. Il me semble que Nahas le tueur me regarde avec un rictus ironique, en faisant tinter son troussseau de clés. Sa gueule de gorille me déplaît de plus en plus. Je dirige mes pas vers le hangar aux caisses qui masquent l'issue pratiquée par Hasser ; la porte en est fermée. J'en déduis que l'accès de la porte de communication doit être dégagé. La toile d'araignée autour d'Abdallah achève de se tisser dans l'ombre, et cette toile espère bien ne pas me laisser échapper, tant que la lumière sur mon rôle ne jaillira pas. J'ai de plus en plus l'impression d'être un prisonnier étroitement surveillé.

Zouhour et Olga Smirowska m'ont précédé à la salle à manger. L'air détaché, Zouhour m'accueille par des mots assez froids :

— Alors, monsieur, vous nous quittez ?

— En effet, mon rôle de commissionnaire s'achève et mes affaires m'appellent en France. Mon séjour ici dépasse mes prévisions. Les incidents qui se multiplient m'incitent à ne pas m'attarder davantage.

— C'est normal ! conclut la doctoresse.

Et le repas commence sans entrain, chacun ruminant certainement les causes cachées de mon départ.

J'ai à peine réintégré ma chambre que Zouhour me rend visite, les traits un peu contractés, mais très maîtresse d'elle-même, et toujours jolie quand ses yeux ne sont pas clos.

— Alors, tu pars, malgré ta promesse de m'aider ?

— Mon obstination à demeurer plus longtemps, alors que mon rôle est terminé, pourrait

paraître étrange aux autres... Et puis, ta nationalité est un garant pour toi ; pour moi, je risque d'être embarqué comme un vulgaire pékin. Je déteste certaines promiscuités...

— Mon cher, tu as tort de croire qu'ON te laissera partir tranquillement. Tu connais maintenant trop de choses pour ne pas être considéré comme un homme, non dangereux, mais gênant. Hasser a dû envoyer un rapport à ses chefs de la R. D. S. ...

— Hasser n'a pas besoin d'établir un rapport, interrompé-je énigmatiquement.

— Qui te laisse supposer ?...

— Le chef de Hasser est Olga Smirowska qui ne travaille pas, comme je l'ai cru, pour le service secret russe, mais tout simplement pour le trust anglais.

Zouhour s'assied. Elle ne me demande pas d'explications.

— C'est logique, dit-elle enfin, et tu me confirmes un pressentiment. Il était surprenant que l'on ne pût obtenir aucun renseignement la doctoresse tombée ici comme un météore... attiré par Hasser. ILS sont toujours très fort..

— La maison est certainement pleine de leurs agents ; leurs troupes seront bientôt les maîtres de la ville ; est-il sage de s'obstiner dans une partie aussi inégale ? S'ils n'entrent pas en possession du « *document vert* » par astuce, ils l'obtiendront par la force !

— Avec moi, une partie n'est jamais perdue d'avance ! Quoi que tu décides, méfie-toi quand même ; désormais, tu es un monsieur trop renseigné, et les Français passent pour bavards...

Zouhour me tend la main et se retire. Sa froideur qui contraste ses précédents élans, ne m'inquiète pas, mais m'étonne un peu. Je devine que, désormais, en plus de la bande Smirowska-Hasser, je dois me garder de mon ex-maîtresse aux lèvres parfumées de myrrhe...

Chassons les papillons noirs et pensons à accueillir Oidade dont je devine le pas furtif.



NEUVIÈME JOURNÉE

Dès que je m'endors, je rêve. Je ne cesse d'être traqué par des visions qu'au moment où je me décide à me tirer du lit. Je rêve à tout et à rien et, parfois, ces histoires sans queue ni tête d'un subconscient trop imaginatif, provoquent un réveil pénible qui me laisse plus fatigué que lorsque je me couche. A de rarissimes exceptions près, je remarque que je rêve à des choses exactement à l'antipode de la réalité. Ainsi, cette nuit, après le départ d'Oidade, mes chimères nocturnes me transportèrent en Chaldée, et les eaux de l'Euphrate n'étaient que du pétrole dont les indigènes se désaltéraient néanmoins. Je me promenais en compagnie d'Abdallah bey Nissim, enjoué et alerte. Nous trouvions sous chacun de nos pas

des pierres anciennes couvertes d'hiéroglyphes et de dessins bizarres, dont nous essayions de percer le sens ésotérique. Abdallah se révélait un joyeux drille, qui me découvrait un paysage que je ne connaissais que par les descriptions livresques ; il faisait la cour à une femme indigène, ressemblant étrangement à Oidade, lorsque cette sensation désagréable pour mon amour-propre me réveilla.

En pensant à cette divagation de mon esprit, je n'ai aucune illusion sur le déroulement de ma journée. Cette promenade en liberté dans le désert sans limite, me confirme ma conviction que je suis prisonnier dans la maison damasquine. Ensuite, cet Abdallah ingambe et plein de vitalité doit être un funeste présage. Aussi, ne suis-je pas surpris lorsque, après avoir ouvert la porte à Madani, j'entends le jeune indigène m'annoncer qu'Abdallah bey Nissim a passé de vie à trépas aux premières heures du jour. Une fois de plus, le mensonge de mes rêves se trouve vérifié.

Si la mort d'Abdallah ne me surprend pas, le calme de la maison m'étonne un peu. Je m'attendais à une bagarre autour du coffre-fort, entre le clan Zouhour et le clan Olga Smirovska - Hasser. Que se passe-t-il ? Ma curiosité est en éveil. Quelques minutes suffisent pour me raser et me rendre présentable. Je m'assure que mon revolver est prêt à fonctionner dans la poche droite de mon pantalon dans laquelle je glisse mon paquet de cigarettes, pour que les gens prennent l'habitude d'un geste naturel de ma main. Et je me dirige vers la chambre mortuaire.

Dans le grand salon qui précède le but de mon pèlerinage, je rencontre la doctoresse, Zouhour et Hasser secoués par de violentes quintes de toux. Une forte odeur de papier brûlé me prend à la gorge. Je sors mon mouchoir avec lequel je me bouche narines et bouche. Après un cérémonieux bonjour, je pousse la porte de la pièce où repose Abdallah. Le corps est à peine visible tant la fumée est dense. Mes yeux pleurent, non devant le spectacle de la mort, mais de l'action de la fumée qui stagne dans la pièce et dans le bureau attendant. Je distingue le coffre-fort grand ouvert et une masse de papiers calcinés encore fumants. Je m'approche. Le système Bewey a fait du bon travail. Les dossiers que j'empilai soigneusement, un peu ondulés, noirs mais en ordre parfait, sont à jamais réduits en cendres. Je souris intérieurement et essaie de reconstituer la scène qui dut se dérouler il y a peu de temps.

Seule, Zouhour connaissait les chiffres secrets du coffre, donc elle, seule, put l'ouvrir, en se passant de mon aide, comme je le prévoyais. Le flot de fumée révélateur empêcha sans doute la doctoresse, survenant peu après, de tirer son 9 mm. à silencieux, pour reprendre à Zouhour le « *document vert* ». L'astuce d'Abdallah aurait donc réussi. Voilà qui arrange assez mes affaires. Mais je commence à ne plus y voir clair ; à mon tour, je me réfugie dans le salon où les trois aspirants voleurs volés achèvent de s'essuyer les yeux et d'inonder de salive leur mouchoir. Nous nous réfugions dans la salle à manger, après avoir établi un courant d'air pour assainir l'air. J'oubliais de noter que Zouhour ne simule plus la cécité : je ne saurai sans doute jamais quelles réflexions cette révélation fit naître dans les cerveaux de la doctoresse et de Hasser.

L'intendant se retire ; devant un silence que mes compagnes ne songent pas à violer, j'attaque :

— Par quel miracle, Mlle Zouhour, la vue vous fut-elle rendue au moment précis où Abdallah nous quitte ?

A ma question hypocrite, l'Égyptienne me répond froidement, presque impoliment :

— C'était une vieille affaire entre Abdallah et moi. Maintenant qu'il est mort, c'est moi qui reviens à la vie !

Olga Smirowska ne souffle mot. Elle est visiblement préoccupée par autre chose... sans

doute le coffre incendié. Tant de travail pour un si piètre résultat ! J'essaie de satisfaire ma curiosité et de vérifier ma précédente déduction.

— Quand ce pauvre Abdallah bey Nissim est-il mort ? Et qui découvrit l'incendie du coffre ?

Un petit silence. La doctoresse parle en regardant distraitement du côté de la fenêtre :

— Depuis hier, une odeur de papier brûlé, à peine perceptible à l'odorat, s'insinuait dans la chambre d'Abdallah bey Nissim. Je n'y pris pas garde, pensant que cette odeur montait de la rue. Lorsque je vins faire ma piqûre vers minuit, Abdallah était à toute extrémité. Mlle Zouhour se tenait à son chevet ses grands yeux ouverts. Je me crus possédée par une hallucination. Il n'en était rien, Mlle Zouhour voyait et me dit en me voyant entrer : « Ma chère, inutile de nous disputer, nous agissons trop tard. Abdallah a incendié ses papiers avant de mourir ». Je compris seulement que l'odeur que j'avais sentie pendant la journée, émanait d'interstices du coffre-fort. Mlle Zouhour, calmement et sans effort se baissa vers le coffre, fit jouer les trois cadrans et nous contemplâmes l'étendue du désastre. Abdallah, égoïste comme il le fut toujours, emmenait avec lui dans la tombe le document économique le plus important du monde entier...

Zouhour approuve de la tête, et Olga Smirowska se tait. Je n'insiste pas, mais une idée me vient brusquement à l'esprit. Les deux femmes croient-elles vraiment à la destruction du *document vert* », ou feignent-elles seulement d'y croire pour essayer de se tromper mutuellement ?... Subitement, je me sens moins sûr de moi. Il est impossible que, la piste du coffre-fort détruite, elles ne se raccrochent pas à un ultime espoir. C'est leur métier d'agents de renseignements et, à leur place, je réfléchirais de façon identique. A savoir qu'Abdallah bey Nissim, si têtu et original soit-il, dut essayer de trouver un moyen de sauver son document. Et parmi ces moyens, je dois figurer au premier plan par la faute du bavardage du chaouch. Je ne suis peut-être pas le seul truchement envisagé, mais je dois quand même me méfier et, si possible, tenter de détourner les soupçons de ma personne, afin de limiter au minimum la surveillance plus ou moins discrète dont je vais être l'objet... dont je suis certainement déjà l'objet ! Je donnerais cher pour savoir ce que mijotent ces dames...

L'intendant vient annoncer que la fumée est complètement dissipée dans la chambre d'Abdallah. C'est juste ! Jusqu'à présent, on s'est peu préoccupé du mort qui, à vrai dire, n'intéresse personne. Mais la coutume exige que ses serviteurs défilent devant le cadavre du maître, afin de marmonner une prière pour le repos de l'âme du défunt. Nous retournons dans la chambre mortuaire. Les regards des deux femmes fixent le coffre blindé dont la porte a été repoussée ; ils cherchent visiblement à percer un mystère. Distraitement, j'ouvre le tiroir de la table de nuit ; le gros paquet de billets de banque que j'avais moi-même posé sur les instructions d'Abdallah, a disparu. Il y a des gens dans la maison qui n'oublient pas le côté matériel de l'existence...

Lorsque les domestiques indigènes se présentent, Zouhour et moi nous replions dans le salon attenant à la chambre ; seule, la doctoresse demeure près du lit d'Abdallah. Le défilé est lent et un peu crispant ; Nahas ferme la marche. Tout à coup, je dresse l'oreille et je remarque que Zouhour m'imité. Une conversation à mi-voix, en arabe, s'échange entre Olga Smirowska et le tueur kurde resté le dernier dans la chambre. Je devine les deux personnages accroupis devant le coffre ouvert :

— Non, maîtresse, je suis certain de ce que mes yeux ont vu. Quand le maître a donné au Français le document pour le ranger, la grande enveloppe a été posée sur les autres papiers empilés sur deux rangs. Or, les papiers calcinés sont encore tels qu'ils furent placés, mais il n'y a aucune trace de grande enveloppe brûlée qui devrait former comme un dôme noir sur le restant.

— D'après toi, Nahas, qui as assisté à la conversation d'Abdallah bey Nissim et du Français, la grande enveloppe contenant le document a bien été posée sur tous les autres papiers ?

— Par Allah, je le jure.

— Bien, merci ; va-t-en maintenant !

Le faciès bestial de Nahas apparaît dans l'encadrement de la porte. Le portier kurde ne paraît nullement ému par le spectacle de la mort. Il est suivi de la doctoresse toujours énigmatique, mais dont le visage me semble un peu détendu ; elle s'assied à côté de nous, sans prononcer une parole. Zouhour rompt le silence pesant en agitant la sonnette d'argent. Elle demande à Madani d'appeler Hasser. Lorsque l'intendant s'est légèrement incliné, elle s'enquiert des obsèques.

— Tout est commandé. Abdallah bey Nissim sera, suivant votre désir, inhumé selon le rite musulman.

— C'était sa dernière volonté. La cérémonie aura lieu après demain matin, si les événements le permettent !

Avant que l'intendant prenne congé, je lui rappelle que je quitte la maison aujourd'hui. Hasser esquisse un vague sourire et me dit doucereusement :

— Il serait préférable que Monsieur s'entretienne de cette question avec Mesdames !

Sans attendre ma réponse, il s'éclipse avec, je crois le discerner, quelque désinvolture. J'interroge du regard mes compagnes. Zouhour, sans dire un mot, se lève et se dirige vers la fenêtre, en m'invitant du geste à la suivre. La doctoresse nous regarde, sans se mêler à cette muette démonstration.

L'Égyptienne montre la vitre :

— Regardez, les civils portent des armes, la fébrilité est grande dans la population. Très souvent, une auto-mitrailleuse parcourt les rues et tire sur tout mouvement suspect. Vos compatriotes ont reçu l'ordre d'évacuer Damas sans délai ; un ultimatum à vos troupes leur interdit de s'opposer aux nationalistes. A midi, il n'y aura plus un Français — officiellement — à Damas. Il serait mauvais pour votre santé de chercher à quitter cette maison en passant par la grande porte... Le peuple a été monté au diapason voulu et la populace ne discerne pas le bien du mal...

Tranquillement, Zouhour descend la vitre et revient s'asseoir. Je dois avoir l'air ridicule devant ces deux femmes qui savent que ma retraite normale est coupée. J'arpente la pièce, puis m'arrête pile et jette brusquement :

— Alors, que me conseillez-vous pour sortir de cette maison ?

— Attendez que le calme revienne. Dans quelques jours, quand l'administration aura été prise en main par vos remplaçants, vous pourrez à nouveau circuler sans crainte, dit la doctoresse.

Je déduis de ce conseil que mon intérêt réside dans un départ le plus rapide possible, car les services civils suivront les services militaires ; à ce moment, le filet sera trop serré autour de moi. Je remercie quand même Olga Smirowska, en lui assurant l'excellence de sa solution. Oidade nous invite à passer à table ; le déjeuner est vite expédié, chacun ayant certainement hâte de se retrouver chez lui pour méditer sur les incidents de la matinée.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la fenêtre vide de la maison Sarafti — qui a baissé son rideau de fer sans doute par crainte des émeutes de la rue — je m'allonge sur le divan après avoir mis mon paquet de cigarettes à portée de ma main. J'avoue que je ne prends pas le temps de réfléchir, car mes paupières s'alourdissent ; j'ai peu dormi la nuit dernière. Aussi, j'écrase ma

cigarette dans le cendrier et je me cale commodément pour prendre quelques moments de repos. En pensant à cet impérieux besoin de sommeil, je me demande si, à mon insu, quelqu'un n'a pas mélangé une substance quelconque à mes aliments, car je résiste fort bien à plusieurs nuits sans dormir. Je ne saurais pas même dire si je me suis assoupi longtemps. Chose curieuse, je ne me rappelle pas avoir rêvé, contrairement à mon habitude. Mais tout cela n'offre qu'un intérêt secondaire. La réalité est autre. Alors que je suis plongé dans l'inconscience réparatrice, je me sens violemment secoué. J'ai le réveil maussade ; aussi, encore somnolent, d'un geste brusque je saisis la main qui me tient l'épaule et j'applique une torsion savante ; le cri poussé par mon trublion me fait ouvrir les yeux et je vois avec stupeur Madani qui, le visage un peu crispé, se frotte le poignet. Je me prépare à lui demander pour quelle raison il trouble mon repos, lorsque mon regard rencontre Zouhour, debout au milieu de la chambre, qui me tient en joue avec un revolver. Un certain désordre m'indique que la pièce a déjà été fouillée. Mon esprit redevient instantanément lucide. Je souris aimablement, allume une cigarette et regarde interrogativement ma sculpturale visiteuse.

— Zouhour, ma chérie, il n'est pas aimable à toi de vouloir me faire peur..

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. Donnez le « *document vert* » rapidement.

Je feins l'incompréhension totale et l'étonnement le plus complet. Zouhour reprend, visiblement agacée :

— Oui, le document que vous a remis Abdallah bey Nissim, la veille de mourir, lorsque le chaouch est venu vous chercher. Ne faites pas l'étonné ; ma voyance m'affirme péremptoirement que vous êtes le possesseur du document..

— L'avez-vous trouvé ? fais-je en indiquant d'un regard circulaire le désordre de ma chambre.

Un coup de feu claque sourdement. Ma cigarette est coupée par une balle à un centimètre de mes lèvres.

— Je n'ai pas le temps d'écouter une comédie. C'est le premier avertissement.

Le visage de Zouhour est devenu dur et fermé. Cette femme est vraiment trop habile dans le maniement des armes à feu. Oserait-elle tirer sur moi ? Je crois qu'elle n'hésiterait pas. Je rallume une autre cigarette. Madani est toujours à côté de moi, prêt à intervenir. J'opère un quart de cercle et m'assieds en bâillant.

— C'est vous qui m'avez mis un soporifique dans ma boisson ? Pas de réponse. Je continue :

— Vous avez perquisitionné partout et vous n'avez rien découvert ! Je ne possède donc pas ce que vous cherchez.

Un deuxième claquement sec, étouffé par le silencieux. Une balle vient se loger entre le pouce et l'index de ma main droite posée sur le bord du divan. Zouhour est une tireuse émérite.

— Avez-vous compris ? Dernier avertissement ! Je me lève.

— Ce n'est pas gentil, ma Zouhour, de payer de cette monnaie nos heures d'amour..

— Nahas est affirmatif. Le « *document vert* » ne se trouve plus dans le coffre incendié à la place où vous l'aviez rangé vous-même..

— Comme si l'on pouvait identifier des papiers calcinés ?

— Vous avez le document en votre possession. Dussé-je vous transformer en cadavre pour vous fouiller, je le trouverai. Zouhour arbore un air décidé et je connais assez mon métier d'agent secret pour savoir que, lorsqu'on croit toucher au but, on n'hésite pas à abattre de sang-froid l'ultime obstacle qui se présente. Qu'est-ce qu'une vie humaine auprès d'un parche-

min qui vaut des milliards et surtout une puissance économique unique ? Inutile d'insister. Je regarde aimablement Madani et lui dis :

— Mon jeune ami, je te donnerai un jour des leçons de perquisition. Tu as retourné le lit sans rien déceler ? Quel apprenti ! Regarde comme la cachette était enfantine...

Je me dirige lentement vers le lit. Zouhour, contrairement à mon attente, ne bouge pas de place et se contente d'orienter le canon de son revolver suivant mon déplacement. Je pousse un long soupir en relevant le matelas. Sur l'entourage en bois du sommier, l'enveloppe est maintenue par deux petits clous que je fais sauter d'une simple pression du pouce. Madani s'empare du papier. Sans me quitter des yeux et le doigt sur la gâchette de son arme, Zouhour regarde rapidement le contenu. Un sourire de satisfaction éclaire sa figure. Elle rend l'enveloppe à Madani et lui donne l'ordre de la mettre en sécurité à l'endroit convenu.

Maintenant, Zouhour est presque aimable. Elle s'assied et m'invite à l'imiter.

— Avant que Madani ait achevé sa tâche, nous disposons d'un quart d'heure pour bavarder. Ce sera sans doute notre dernier entretien...

Galant à mon tour, j'esquisse un geste vers son revolver :

— Allons, range ça, chérie. Il me déplairait que les excellents souvenirs que me valut ton amour intéressé fussent ternis par ton inamical adieu !

— Beau parleur et toujours charmant. Mais, en service commandé, je ne cède pas au sentiment... N'approche pas surtout, si non je tire ! dit Zouhour en utilisant à nouveau le tutoiement.

Je reprends ma place sur le divan en refrénant la démangeaison qui me crispe les doigts. Zouhour, satisfaite du résultat de ses investigations, devient plus disserte :

— Je tiens à te faire remarquer que je n'ai pas touché aux 50.000 £ qui sont dans ta valise. Sans doute un don d'Abdallah ?...

— Non, pas un don ; le prix d'une mission pour me rendre dans le désert remettre le document au chef du Nedjed. Tu m'empêches d'accomplir la dernière volonté du moribond !

— Il y tenait à cette dernière volonté ! Aurais-tu accompli ce long voyage ?

— Pour 50.000 £, cela valait la peine...

— Innocent, crois-tu que les pistes qui mènent vers Abd el-Séhid manquent de surveillance et que l'attention du Service secret n'aurait pas été éveillée par un Français solitaire qui cherche à voir le roi des Wahabites ?

— Un citoyen français, avec ses passeports en règle...

— Tu demanderas à ton oncle Farel ce qu'il en pense... En somme, je viens de te sauver la vie en t'enlevant la charge d'accomplir ta mission... C'est-à-dire je t'ai évité de mourir dans le désert, d'un coup de poignard. Quant à sortir de cette maison, c'est une autre histoire ; la doctoresse doit avoir l'impression que tu connais trop de choses que me fit raconter Abdallah, que tu as vu trop de documents, pour ne pas te considérer comme une personne gênante. Aussi, t'ai-je laissé ton revolver ; tu peux en avoir besoin. Il me reste à te souhaiter bonne chance. Maintenant, chacun pour soi, et souviens-toi qu'à cinquante mètres, je décapite le goulot d'une bouteille, en tirant de la main gauche ou de la main droite...

Marchant à reculons, Zouhour disparaît par la salle de bain. Je suis à nouveau seul, furieux contre moi de m'être laissé prendre de façon aussi simple et aussi classique. Madani est loin. Quel avantage puis-je retirer d'une attaque contre Zouhour ? Peut-être chercher à dévier sur elle l'ire du clan Smirowska-Hasser, ce qui me faciliterait sans doute mon évvasion de ce lieu !

Alors, il faut bloquer la seule issue que peut emprunter Zouhour, le chemin des terrasses ; elle doit posséder une clé de la porte verrouillée par Hasser. Je ne vois pas d'autre issue puisque Nahas garde la porte d'entrée. Je n'hésite pas. Je prends une boîte truquée de cardose, je tire la mèche que j'allume. Je dispose de dix secondes. J'ouvre la porte. Personne. Je cours vers l'escalier de la terrasse et dépose mon engin. Puis, je rentre dans ma chambre. Une forte détonation secoue la maison. J'attends un court instant et, de mon air inquiet et étonné, je mets le nez à la porte. Les serviteurs arabes tremblants, cherchent d'où vient ce bruit insolite. Zouhour, habillée en femme arabe, paraît à son tour. Mon coup a été bien calculé : la porte et le bas de l'escalier sont pulvérisés. Zouhour marque un violent mécontentement et, très rapidement, disparaît par l'escalier qui mène vers les communs indigènes. Ai-je prévu juste en rendant impraticable la fuite vers les hauteurs ?

Chose bizarre : ni Hasser, ni la doctoresse ne se dérangent. Seraient-ils déjà partis ?

Laissant les domestiques échafauder des suppositions plus absurdes les unes que les autres, je me dirige vers la chambre d'Olga Smirowska. Je frappe ; pas de réponse. Je tourne le bouton et avance la tête dans l'entrebâillement. La doctoresse, étendue sur son lit, dort à poings fermés. Je la secoue, elle s'étire. Je lui verse une partie de la carafe d'eau sur la tête. Elle ouvre enfin les yeux et me regarde avec un peu d'ahurissement. Quand elle reprend ses esprits, je lui schématise l'attaque dont je viens d'être victime et lui avoue que je détenais le « *document vert* », en lui expliquant dans quelles conditions Abdallah me le remit. J'en arrive à l'explosion — que je déclare inexplicable — qui a détruit l'escalier des terrasses.

— Zouhour s'est échappée et a coupé sa retraite, pense tout haut Olga Smirowska.

— Non, puisque je l'ai vue après l'explosion

— Alors, elle ne peut pas avoir quitté cette maison. Ce matin, Hasser a découvert le travail de son âme damnée Madani, qui avait creusé un trou dans le mur de la cave, pour passer dans la maison voisine. A midi, Nahas et le chaouch avaient bouché cette voie. Si tous deux comptaient s'évader par cette issue, ils ont dû rebrousser chemin et se terrer dans un coin de la maison, en attendant une occasion d'évasion. Rien n'est perdu. Mais où est donc Hasser ?

— Pas vu !

— Elle nous a tous soporifiés pour accomplir son coup avec le moindre risque... Mais pourquoi cette explosion ?

— D'après ce que vous venez de me dire, pensant s'échapper par la cave, elle a simulé une retraite par les terrasses, afin que nous perdions notre temps à explorer les maisons avec lesquelles on peut communiquer. Plan ingénieux, conclus-je hypocritement, avec un air satisfait de ma déduction.

— Allons voir ce que devient Hasser !

L'intendant dort béatement. Madani avait certainement forcé la dose, car nous avons un mal inouï à le tirer de sa torpeur. Hasser nous contemple sans rien comprendre. En peu de mots, la doctoresse le met au courant de l'action de Zouhour-Madani. Le Syrien, un moment inquiet, se détend.

— Ils ne pourront pas nous échapper, dit-il. Nahas se trouvait en faction devant le trou rebouché...

Il esquisse une interrogation muette à mon égard. Olga lui répond de la même manière, qu'elle avisera plus tard. Et bientôt, sous la conduite de Hasser, nous nous dirigeons vers la cave où, logiquement, le Kurde aurait dû mettre hors d'état de nuire les personnes croyant profiter de la percée dans le mur, pour prendre le large. L'intendant presse le bouton de sa

lampe électrique dont le faisceau lumineux fouille le réduit noir. Une masse est écroulée par terre. Nous identifions Nahas. Un mince filet de sang coule sur son visage. La balle a frappé juste entre les deux yeux : un coup de maître ; je devine la sûreté de tir de Zouhour. Hasser explore les poches du cadavre. Rien d'intéressant. Nous découvrons des liens coupés. Il est désormais facile de reconstituer la scène : Madani croit pouvoir partir et tombe sur le Kurde qui le maîtrise rapidement et le ligote. Zouhour, dont le travesti indigène devait lui permettre de s'enfuir par les terrasses sans attirer l'attention, pense utiliser l'exutoire de Madani, après l'explosion. Son costume abuse peut-être le guetteur ; elle abat le bourreau kurde, délivra son complice et tous deux se réfugient quelque part.

Je ne suis pas seul à tenir le raisonnement, car Olga Smirowska ne tarde pas à donner des ordres en arabe à Hasser. Il faut fouiller la maison dans les moindres coins et s'emparer du document qui doit se trouver sur Zouhour ou Madani. Nous rentrons rapidement dans le bâtiment principal. L'intendant réunit les deux chaouchs qui se relayaient à la garde de l'appartement d'Abdallah, leur donne à chacun un revolver et leur explique qu'il s'agit de retrouver rapidement, morts ou vivants, les assassins de Nahas.

— Que faites-vous ? me demande la doctoresse.

— J'aide vos hommes, assuré-je d'un ton décidé, indiquant que je tenais à me venger des procédés désinvoltes de Zouhour.

Elle ébauche un geste d'assentiment, et la petite troupe commence ses investigations par le rez-de-chaussée. Une minutieuse visite ne nous apporte aucun indice. Pourtant, je remarque qu'arrivés devant la porte du hangar, Hasser ne nous y laisse point pénétrer. Arme au poing, il pénètre seul dans la pièce à porte communicante avec la maison voisine. Il ressort et assure qu'il n'y a rien. Nous montons l'escalier qui conduit à la galerie extérieure. A la hauteur des communs où logent les indigènes, un coup de feu claque. Le chaouch qui ouvre la marche tombe. Nous nous replions vivement en rasant le mur, car l'angle mort de tir est extrêmement réduit.

Un petit conseil de guerre avec Olga Smirowska se réunit. Nous reconnaissons la position de choix tenue par Zouhour et Madani. Ils prennent en enfilade tous les accès à leur repaire, portes des logements indigènes et escalier de service. Il sera difficile de les approcher, sans risquer la précision implacable des armes de Zouhour.

— Il convient de manœuvrer pour leur faire épuiser leurs munitions, émet la doctoresse.

A vrai dire, personne ne se soucie de servir de cible pour lui rendre ce service, et cette suggestion ne reçoit aucune proposition capable de vider les chargeurs des assiégés. En définitive, Hasser et le second chaouch monteront la garde à chaque angle de la galerie qui dessert les appartements, afin d'avoir sous leur surveillance l'aile du bâtiment où se sont réfugiés les voleurs du « *document vert* ».

La domesticité, peu rassurée par ce brouhaha insolite, peureuse devant le cadavre de Nahas et la blessure du chaouch, se cantonne dans la cuisine et l'office du rez-de-chaussée. Mais, chose qui me paraît anormale et que je n'ose remarquer à haute voix, Oidade est absente. J'en déduis qu'elle est bloquée dans sa chambre, barrée par le tir de Zouhour, ou que Madani la retient de force. Cette question me préoccupe.

Autre point : pourquoi Olga Smirowska n'ouvre-t-elle pas la porte d'entrée et n'appelle-t-elle pas les occupants d'une des autos-mitrailleuses britanniques patrouillant dans les rues, qui réduiraient rapidement le nid de résistance ? Désir de mener à elle seule l'opération pour en tirer gloire ? Craint-elle que Zouhour, estimant la situation sans issue, détruise le document ? Alors, pourquoi Hasser n'utilise-t-il pas les renforts que je suppose réunis derrière

la porte qu'il fit percer dans le garage ? J'avoue que je suis un peu perplexe sur la façon d'agir d'Olga Smirowska. A sa place, je montrerais davantage d'esprit de décision, puisqu'elle ne peut plus redouter la police française...

Ces considérations professionnelles n'éloignent pas de mon esprit ma pensée essentielle : partir au plus tôt de cet antre, en meilleure santé possible. Mon projet ne me paraît pas facilement réalisable ; quand je me suis penché sur le cadavre de Nahas, innocemment j'ai tâté ses poches et n'ai pas senti le moindre trousseau de clés. Zouhour dut avoir la même préoccupation que moi, et s'est emparée de la clef qui ouvre la porte d'entrée. Bien combiné ; prévoyons donc une tentative de sortie pour cette nuit ; à moi d'essayer d'en profiter.

Olga Smirowska ne me retient pas ; depuis le vol dont je fus victime, elle semble me considérer comme un personnage de second plan. Je me retire donc dans ma chambre.

De ma fenêtre, j'observe la rue. Le calme a laissé place à l'agitation. Des groupes nombreux stationnent et discutent. Depuis que l'ordre a été donné aux forces françaises de cesser le feu, la confusion atteint au paroxysme. Brutalement, comme s'il se fût agi d'ennemis, mes compatriotes doivent évacuer la ville, abandonnant foyers, affaires, commerces montés à la sueur de leur front. Je les vois, les derniers, se hâter de... fuir, avec quelques valises hâtivement bouclées et, ô honte, protégés de certains éléments troubles de la populace hostile, par la police. Il paraît, d'après Hasser, que certains pourront revenir, lorsqu'ils auront été épurés par nos remplaçants. Une sourde révolte m'agite les tripes. Quelle coïncidence de me trouver à Damas pour cette conclusion réaliste et implacable de l'exposé historique d'Abdallah bey Nissim à l'intention de Farel. Si j'avais pu douter, au début, de ces narrations qui sentaient davantage le roman d'aventure qu'un exposé de faits de la guerre secrète du pétrole, le spectacle de cette rue où mon amour-propre national gît dans le ruisseau, m'indique qu'Abdallah, Zouhour et Olga Smirowska sont demeurés encore au-dessous de la vérité quant aux moyens employés pour contraindre mon pays à lâcher prise et l'éliminer du concert des possesseurs de matières premières.

J'ai envie de pleurer en voyant un couple et deux enfants, un peu effarés, inquiets aussi, s'enfuir comme des voleurs de terres qui, sans eux, seraient encore une région arabe comme tant d'autres... Il y a moins de trente ans, dans ce pays, le Musulman turc agissait de la même manière avec le Juif pour lui dérober son bien abandonné sans maître ; le monde, alors, criait au scandale ! Des navires de guerre croisent au large de Beyrouth... Alors, l'exode des innocents a été décidé. Au loin, quelques coups de feu déchirent l'air. Il y a juste vingt ans, éclatait l'insurrection druze... Quelle suite dans les idées ; mais aussi quel précédent pour les pays où d'autres blancs ont imposé leur loi ! A midi, Radio-Le Caire confirmait que l'Egypte demandait le retrait des troupes d'occupation. L'apprenti-sorcier a bien travaillé, et son pétrole finira par embraser toute la terre, et la sienne la première. Car la vision prophétique d'Abdallah bey Nissim est en voie de réalisation. Les informations brèves de la T.S.F. apprenaient à un monde indifférent ou non averti que, dans la zone d'occupation russe en Iran, un mouvement nationaliste demandait son rattachement à la république soviétique de l'Azerbaïdjan. Ainsi, la Russie aura une frontière commune avec l'Irak... avec les pétroles de Mésopotamie. L'avenir s'éclaire et se précipite. Et l'on comprend mieux le destin de ce malheureux pays iranien qui n'eut que le tort d'être le berceau de l'Anglo Persian Oil. Le pétrole a fait crouler un empire qui ne demandait qu'à vivre en paix. Et penser que l'on reprochait à la France d'être encore installée en Syrie !

A quoi bon se rendre malade pour des questions de pétrole qui sont devenues des affaires de gouvernements ? Des gens animés par la foi coloniale se retrouvent ruinés aujourd'hui ; cela

entre dans les risques de l'aventure ! Ruinés pour des pétroliers. Abbas et Nahas morts pour les pétroliers, comme le petit Montloye, comme d'autres millions d'hommes qui crurent mourir pour un idéal, pour quelque chose de sain et de beau. Et dire que je suis aussi bête qu'eux, que je suis prêt à me faire crever la paillasse pour défendre ce que je crois être l'intérêt général et qui, dans le fond, n'est que du chauvinisme ou de l'amour-propre national dont je me crois dépositaire pour une parcelle, alors que cette histoire où je risque ma peau ne me rapportera pas un sou, à peine un merci.

Ce n'est pas le moment que je me laisse aller au scepticisme, voire au défaitisme. Je suis dans un guépier et je dois m'en sortir. La nuit tombe doucement et le crépuscule envahit la chambre. Je ne dînerai pas ce soir ; mieux vaut me tenir sur mes gardes pour ne pas offrir une proie trop facile à Smirowska-Hasser. Je m'apprête à passer une nuit blanche. On frappe. Une femme de service m'offre de passer à table. Je la remercie en prétextant une migraine. Je pousse les verrous des portes. J'éteins le lustre et ne laisse luir que la lampe de chevet. Je m'allonge sur le divan, mon 9 mm. à portée de ma main et mon 6,35 dans la poche de mon veston. Les crans d'arrêt sont baissés. Mes deux boîtes de cardose n'attendent plus que la flamme de mon briquet ou l'incandescence de ma cigarette.

J'attends. Je suis un peu nerveux. Je préférerais le baroud à cette faction où chacun s'épie sans se voir. Les aiguilles tournent avec une lenteur désespérante. La nuit est très claire, et des yeux guettent sans qu'on les voit.

Vingt-deux heures : rien à signaler.

Vingt-trois heures : toujours rien.

Minuit : encore rien.



DIXIÈME JOURNÉE

Une heure et quart ! J'ai dû somnoler. Je me réveille en sursaut à l'appel angoissé de mon nom. Un bruit de lutte dans la galerie, pas loin de ma chambre. Je saute du divan, saisis mon revolver et, sans précaution, j'ouvre la porte.

Dans la nuit davantage ombrée par l'auvent circulaire, à nouveau mon nom retentit. Aucun doute n'est possible, c'est la voix d'Oidade. Oidade est aux prises avec quelqu'un qui la surprend venant me rejoindre. Je bondis sur le groupe, mais pas assez rapidement pour empêcher un coup de feu de claquer. Oidade pousse un gémissement et s'écroule. Je n'hésite pas ; à mon tour, je tire sur l'homme qui se penche sur Oidade comme pour lui arracher quelque chose. Mon 9 mm. ne pardonne pas : l'homme atteint derrière la tête titube et s'affale sur le corps de mon amie. Un bruit de conversation étouffée me parvient de l'extrémité de la galerie : un des

guetteurs et la doctoresse se concertent probablement. Dois-je craindre une autre offensive ? Je n'ai pas de temps à perdre. Tout en épiant l'ombre, le revolver en main, je dégage Oidade. En déplaçant le corps de l'agresseur, je m'aperçois que j'ai tué Hasser. Je ne suis pas mécontent ; Abbas, Montloye et combien d'autres sont vengés. Oidade gémit doucement. Je la charge sur mon épaule pour conserver libre mon bras droit ; il s'agit maintenant de regagner ma chambre en traversant l'encoignure de la galerie baignée par la lumière lunaire. C'est à ce passage que l'on doit me guetter. Je n'ai besoin que d'une fraction de seconde pendant laquelle je serai une cible. Il me faut donc provoquer une diversion. Au moment où je me prépare à bondir, je tire deux coups de feu vers l'endroit où je suppose les guetteurs et j'arrive à ma chambre que je verrouille. L'effet de surprise a joué. Mes balles ont invité le chaouch ou la doctoresse à se camoufler, ce qui m'a permis de passer. Maintenant, j'entends les balles siffler ; il est trop tard.

J'étends Oidade sur mon lit. La pauvre petite souffre, mais elle me sourit quand même lorsque je me penche sur elle.

— Je savais bien que je te reverrais, dit-elle tout bas.

Je pose mes lèvres sur les siennes. Je remarque seulement que son bras droit crispé contre son corps forme un étau qui maintient un papier. Oidade se décontracte et me tend... l'enveloppe qui contenait le « *document vert* ». Je ne comprends pas. La jeune Syrienne m'attire vers elle :

— Chéri, je t'aime et n'ai aimé que toi... Alors, j'ai voulu te le prouver en prenant le document à Madani et en te le restituant. Manque de chance, Hasser se trouvait sur le chemin...

— Mais comment pouvais-tu deviner, mon petit chéri ?...

— Prends ma tête dans ton bras et mets ta joue contre la mienne. Je sens que je n'ai plus pour longtemps à vivre... Ma blessure me fait mal... Non, ne regarde pas, ne perdons pas de temps. Mon aimé, serre-moi bien fort contre toi...

« Zouhour et Madani voulaient s'échapper par une issue secrète que Nahas gardait. Zouhour tua le Kurde et tous deux vinrent se réfugier dans les chambres des femmes arabes qu'ils chassèrent, sauf moi. Madani me retint en m'avertissant que je me sauverais avec lui ou que je mourrais avec lui... Donne-moi à boire... Merci, mon aimé... En demeurant avec eux, j'appris que, sous la menace, ils te volèrent un document important qui devait assurer leur fortune.. Alors, je n'eus plus qu'une idée en tête : reprendre le papier et te le rendre. Je l'enlevai à Madani pendant qu'il prenait un peu de repos et que Zouhour veillait à la fenêtre. Je me suis enfuie vers toi... C'est tout, tu connais le reste... Es-tu content de moi ?... »

J'étreins plus fort la petite tête à la fois pâle et fiévreuse, qui n'hésita pas à risquer la mort pour son amour. Pour la première fois depuis mon enfance, des larmes s'échappent de mes yeux.

— Non, surtout, ne pleure pas, chéri. En te quittant, tout à l'heure, je ne te perds pas, bien au contraire, je te garde avec moi. Je vais aller au paradis d'Allah, et je t'attendrai là-haut... Tu viendras me rejoindre, un jour, puisque c'est de tes bras que s'envolera mon âme... Sèche tes larmes, mon grand, mon unique amour. Ceux qui ne firent pas de mal n'ont rien à craindre de la justice de Mahomet... Je te jure que nous nous retrouverons, et alors, nous serons heureux pour toujours...

Je couvre de baisers le petit visage lui aussi baigné de larmes... Partir si jeune, si bêtement !

Je dégage doucement mon bras et écarte avec précaution les voiles maculés de sang. La balle tirée presque à bout portant par Hasser, a pénétré sous le sein gauche. Une vilaine blessure, pas d'espoir. La petite voix qui s'affaiblit reprend :

— Tu sais, chéri, Hasser voulait me prendre le papier. Je l'ai bien défendu. Dis-moi que tu es content de ta Oidade.

Je le lui murmure tout bas à l'oreille. Tout à coup, elle pousse un « oh ! » douloureux, et je la sens se décontracter.

— Non, Oidade, non. Tu ne peux pas me quitter. Moi aussi, je t'aime, mon tout petit...

Ses lèvres esquissent une parole qui ne s'exhale pas. Ses yeux fixent les miens et le cœur s'arrête de battre. J'ai cru que le mien allait l'imiter. Je baisse les paupières et, debout près de celle qui fut une trop fugitive maîtresse, je demeure un long moment immobile en proie à un douloureux tumulte intérieur.

Mais je ne dois pas penser qu'à moi. Il me reste une mission à accomplir, pour laquelle je dois essayer de sauver ma peau pour achever cette mission. J'écris en arabe une note que je pose à côté d'Oidade j'y joins un billet de mille livres, pour lui assurer des funérailles décentes, et j'envisage la situation.

Il est deux heures vingt du matin. Je pèse l'enveloppe cachetée, je la retourne dans tous les sens. Elle me semble singulière. Oidade aurait-elle risqué sa vie pour rien ?

Ma décision est prise. J'entrebâille la porte et demande, à la cantonade, à parler à la doctoresse. Pas de réponse. je réitère. Enfin, la voix du chaouch m'avertit de jeter mon revolver dans la galerie. D'accord. Je lance une de mes deux armes que l'indigène saisit aussitôt. Et Olga Smirowska vêtue d'un tailleur gris de voyage apparaît. Du doigt, je lui indique le lit mortuaire sur lequel repose Oidade. Elle tourne à peine la tête :

— Pourquoi se mêla-t-elle de ce qui ne la regardait pas ?

— Pour venir m'apporter le document que Zouhour m'a volé...

Ma visiteuse tressaille. En quelques mots, j'explique l'action amoureuse et héroïque d'Oidade.

— Vous avez l'enveloppe ?

— Elle est sur la console. La mort d'Oidade m'incite à abandonner la lutte. Vous pouvez la prendre...

« Une minute cependant... Seul, je crois, j'eus cette enveloppe remise par Abdallah bey Nissim lui-même. Je peux donc mieux apprécier que quiconque son poids. D'autre part, l'enveloppe fut toujours ouverte, et celle-ci est cachetée. Or, si l'enveloppe ramenée par Oidade est bien celle que me remit Abdallah, il me semble que le contenu est plus lourd. Enfin, il me paraît anormal que Madani ait reçu la garde de ce précieux dépôt. »

Olga Smirowska saisit le pli et glisse mon coupe-papier dans l'interstice. Elle tire de l'enveloppe un journal arabe plié. Point de document. D'un geste rageur, elle jette le tout à terre et me dit :

— Maintenant, je comprends mieux... Il est vrai que vous ne pouvez pas savoir...

« Lorsque Hasser tomba, il fallait en finir. Deux hommes s'avancèrent en rampant vers la fenêtre où se tenait Zouhour la chienne. Aucune réaction. Ils enfoncèrent la porte et ne trouvèrent que le cadavre de Madani tué, au fond d'une pièce, donc par Zouhour. Un trou dans le plafond par lequel elle se glissa, lui permit de gagner la porte d'entrée dont elle possédait une clé, et de s'enfuir avec le document, alors que nous étions hypnotisés à surveiller le premier étage et l'escalier y conduisant. »

— Et pour égarer les soupçons en cas de complications, ou pour rassurer Madani, elle confia à son complice la véritable enveloppe contenant du vent..., ajouté-je.

— C'est cela et, avant de partir, soit discussion après le larcin d'Oidade, soit désir de se

débarrasser d'un témoin gênant ou d'un complice qui réclamait sa part, elle n'hésita pas à exécuter Madani.

— Cette femme est vraiment très forte, répliqué-je, faussement admiratif.

— J'avoue que je fus déroutée de me trouver devant le coffre incendié. Je ne supposais pas votre rôle aussi actif, sans quoi... J'ai une revanche à prendre... Zouhour ne peut être encore bien loin.

Je pars sans tarder davantage.

— Moi aussi, je veux ma revanche, je vous accompagne.

Mon espoir de partir est déçu, je le vois aux yeux gris qui deviennent durs.

— Vous me prenez sans doute pour une petite fille. On peut se tromper une fois, mais jamais deux. Cinq hommes, dans cette maison, vous gardent. Demain matin, ils vous remettront à la police anglaise, avec ma déposition. Vous serez accusé des meurtres de Hasser et Nahas, ressortissants britanniques.

— Eux-mêmes assassins d'Oidade et d'Abbas...

— Vous aurez à le prouver... tandis que ma déposition de témoin vaudra son pesant de corde.

— Vous êtes une doctoresse charmante, dis-je en m'inclinant, tandis qu'Olga Smirowska quitte ma chambre à reculons et que le chaouch boucle ma porte de l'extérieur.

La situation est nette et claire. Me voici enfermé dans ma chambre avec ma petite Oidade, trois balles dans mon revolver et, en perspective, une accusation de deux assassinats. En période ordinaire, j'attendrais tranquillement la fin de cette plaisanterie tragique, mais en période d'exception et de loi martiale, la méfiance de la saine justice est de rigueur.

J'écoute à la porte. mes gardiens devisent tranquillement en se promenant de long en large. Je décompte trois voix différentes sur les cinq annoncées par Olga Smirowska. Je me dirige vers la salle de bain. Chance ! la porte de communication avec la chambre de Zouhour n'est pas fermée, mais celle qui mène dans le bureau de feu Abdallah est solidement verrouillée à l'extérieur. Mon espace vital se trouve quand même agrandi, et je bénéficie de la fenêtre non grillée de Zouhour qui s'ouvre sur la galerie. Etant donné la faiblesse de mes moyens défensifs et le nombre de mes gardiens, mon intérêt est de les isoler soit au premier étage — ce qui me permettrait de chercher une issue par le bas — soit au rez-de-chaussée, et, alors, je risquerais ma chance en escaladant les débris pour accéder aux terrasses. A tout prendre, je me décide pour la première solution.

Sans bruit, j'ouvre la fenêtre en tenant les rideaux fermés et j'écoute. Les trois gardiens qui marchaient, il y a quelques instants, sont assis devant ma porte et continuent à bavarder. Mais j'entends une autre conversation qui provient de l'étroit palier. Par mesure de précaution, l'accession à l'escalier est aussi gardée. Aucune hésitation n'est permise, Allah est avec moi. Je m'empare de mes deux boîtes de cardose grenades et en glisse une dans ma poche. Le ciel s'est chargé de nuages, la visibilité est moins bonne, cela aidera la réalisation de mon plan. J'écarte lentement la persienne et ouvre le rideau en m'arrêtant au moindre grincement. Lorsque je juge l'ouverture suffisante, j'allume la mèche, compte jusqu'à cinq et projette mon engin à la volée sur l'escalier. Trop de force ; fort heureusement, le mur arrête la trajectoire et j'atteins quand même mon but. Les gardiens n'ont rien vu. Une détonation les fait sursauter ; j'entends des exclamations. Mes trois plantons courent vers leurs camarades dont l'un semble blessé, si j'en crois les imprécations qui s'élèvent.

C'est le moment. Une dernière pensée à Oidade, j'enjambe rapidement la fenêtre, les mains libres, et je cours vers l'endroit de la galerie qui se trouve en face de ma chambre. J'enjambe la balustrade et me laisse glisser au sol par les cordes des agrès de gymnastique dont j'avais raison de préjuger l'éventuelle utilisation. Bien que j'aie mis un des fez que m'acheta Hasser pour donner illusion sur ma silhouette, un gardien s'est aperçu de mon manège et tire au hasard dans la cour baignée d'ombre noire. Je suis touché. J'éprouve comme un coup de fouet dans le genou gauche. J'essaie de forcer ; ma jambe me semble lourde comme du plomb. Je ne peux plus avancer, et pourtant j'entends que l'on s'organise en haut pour descendre en s'aidant des débris de l'escalier.

Une sueur froide m'inonde. Je ne sens pas trop la douleur, mais la colère d'échouer si près du but... Encore vingt mètres, la dernière grenade faisait sauter la porte d'entrée et je me retrouvais dans la rue...

Je me traîne vers le bassin dont le petit jet d'eau jaillit toujours modestement. Je tire mon revolver et ma grenade que je cale dans les arabesques du pourtour, hors de l'eau. Je sors ma pipe. Que sens-je sous mes doigts ? O dérision, le petit sifflet que me donna Gabriel Treutens pour appeler à l'aide en cas de besoin. Je suis l'homme des consciences nettes qui n'aiment pas le plus petit reproche. Aussi, je souffle de toutes mes forces à deux reprises et sans grande conviction quant à la suite de mon aventure. Je me laisse glisser dans le bassin sur lequel aucun reflet de lune ne vient frapper. Je maintiens ma tête hors de l'eau un bon moment. Mes gardiens ont réussi à atteindre la cour ; j'aurais eu dix fois le temps de sortir, sans ma blessure. Des pas s'approchent. J'entre ma tête dans l'eau et me sers de ma pipe dont le fourneau seul émerge dans un coin, pour respirer. A part mon genou, je ne me trouve pas trop mal ; l'eau est tiède et le bassin est trop peu profond pour que je sois gêné par la pesanteur du liquide.

Combien de temps resté-je ainsi ? Un quart d'heure, une demi-heure ? Je suis incapable de préciser, car de temps en temps, je hausse la bouche pour humer quelques bouffées d'air et je disparaîs à nouveau.

Un faisceau lumineux inonde tout à coup le bassin. L'eau est trop claire pour me dissimuler. Je suis découvert, mais je ne bouge pas. Une main plonge dans l'eau et me touche le corps ; inutile de continuer à imiter la carpe. Je me décide à sortir tout en calculant mon geste pour saisir mes armes dès que je serai sur le carrelage. La tête émergée, j'explique que je suis blessé, à mes ombres coiffées de fez.

— Eh bien, mon vieux, tu choisis un singulier lit ! me dit en excellent français une voix que j'entendis déjà quelque part.

— C'est Treutens, c'est bien toi !

— Bien sûr. Depuis deux jours que nous attendons ton coup de sifflet !...

Je suis stupéfait, joyeux et anéanti. Pour moi, c'est un miracle. Pourtant, en réfléchissant bien, la parole d'un agent de renseignements est sacrée...

— Où es-tu touché ? J'indique mon genou.

— Partons d'ici, me dit Treutens en me passant mon bras sur ses épaules et en m'entraînant suivi de deux hommes qui scrutent attentivement les ombres nocturnes.

Nous nous dirigeons vers le hangar et nous nous engouffrons par la porte percée par Hasser. Ma jambe est de plus en plus lourde. Treutens se retourne et ordonne à nos suivants :

— Remettez tout en place et calez la porte.

Je crois sortir d'un rêve. Je suis allongé sur un tapis et Treutens se penche sur ma plaie, après m'avoir passé une serviette pour m'essuyer.

— Malheureusement, je n'ai pas de vêtements de rechange... Salah, donne la boîte à pharmacie. Un jeune indigène obéit.

— Pas grave. La rotule un peu ébréchée. Demain, nous serons à Alep, et un chirurgien extraira la balle. Je te fais quand même une piqûre antitétanique.

Je laisse Treutens bander solidement la plaie. Je veux le remercier.

— Ah non ! pas d'histoires entre nous... Et s'adressant à Salah :

— Cours vite, petit. Que l'auto soit ici au petit jour avec le chauffeur et les papiers en règle... Un coup de cognac ?

— Pas de refus.

Maintenant, je me sens mieux. Cédant au regard avide de Treutens qui n'ose pas interroger, je schématise les événements qui se déroulèrent dans la maison d'Abdallah bey Nissim, depuis sa visite. Il esquisse une moue désappointée quand je lui raconte l'évasion de Zouhour et le départ de la doctoresse. Je me tais un instant, en pensant à Oidade, et l'invite à me narrer les raisons de son silence.

— Tu connais les tristes nouvelles damasquines. Je n'insiste pas. Je suis resté ici grâce à une fausse identité de Syrien, avec quelques collègues indigènes dévoués qui refusèrent de nous lâcher. Alors, nous avons travaillé beaucoup pour évacuer — en partie — les archives secrètes des services français, que nous réussîmes à déménager sous le nez de certains arrivants qui paraissaient y prendre un grand intérêt. Le seul agent indigène qui connaissait le Morse et que j'envoyai à la maison Sarafti, a été tué lors d'une échauffourée. Trop occupé moi-même, je ne pus assurer la faction. Mais me doutant que le coup dur chez Abdallah serait nocturne, toutes les nuits j'attendis ici le coup de sifflet.

— N'était-ce pas un repaire de Hasser ? Treutens plisse les yeux avec malice.

— Si. La veille qu'arrivent les autres, je fis arrêter les occupants, sous le prétexte — véritable — de menées antifrançaises, et je pris possession de la maison... la nuit seulement, afin de ne pas donner l'éveil.

— Je comprends pourquoi l'intendant n'appelait pas du renfort.

— Pour rien au monde, je ne t'aurais abandonné seul au milieu de ces gens mal cotés.

— Merci encore. Mais je n'ai pas entendu votre intervention, ayant la tête sous l'eau. Et mes cinq gardiens ?

— Un au paradis d'Allah, deux blessés. En tout, quatre hommes bien ficelés qui seront délivrés demain lorsque nous serons loin. La maison d'Abdallah est devenue un véritable cimetière. Quelle histoire, quand ils découvriront ces cadavres !

— Tu peux donc circuler librement ?

— Nous avons... subtilisé une voiture avec ses papiers. Cela nous permet, grâce à notre expert en faux, de posséder des papiers parfaitement en règle. Il est quand même temps que nous partions, car les perquisitions deviennent serrées dans les quartiers européens. Comme tu parles bien l'anglais et moi aussi, tout ira pour le mieux...

Treutens hoche la tête et reprend :

— « Pour le mieux » est une façon de parler, cal enfin, nous faisons chou blanc. Le « *document vert* »...

Je l'interromps :

— Verse-moi encore un peu de cognac... Merci... Donne cinq cents piastres à tes deux

hommes puni aller boire à ma santé. Je te les rembourserai à Alep... Non, ne me remerciez pas...

— Soyez là dans une heure, leur jette Treutens, ou nous partirons sans vous ! Je me tourne vers Treutens.

— Non, mon ami, rien n'est perdu. Mon collègue me regarde avec des yeux ronds et se demande si je ne délire pas.

— Allons, rappelle-toi. Un soir, tes hommes vinrent, je leur lançai un paquet de notes, et tu réalisas mes instructions dans la nuit. Le lendemain matin, Abbas me remit un pli de ta part... Commences-tu à comprendre ?...

Le front de Treutens s'éclaire. Son cerveau travaille à une vive cadence.

— Se pourrait-il que...

— Oui. Lorsque Abdallah bey Nissim m'eut montré le document, je me doutais qu'un jour prochain, je pourrais avoir besoin d'un document similaire faux, même grossier, puisqu'il n'y avait que moi qui avais contemplé l'original. Je te décrivis donc le document pour que tu en fisses exécuter une imitation, dont le caractère apocryphe ne se révélerait qu'après un examen un peu soutenu, puisque les signatures sont fantaisistes et surtout qu'il manque la date... Zouhour et Olga Smirowska vont continuer la lutte pour un papier sans aucune valeur...

Nous éclatons de rire. Mais Treutens redevient sérieux et inquiet, et me regarde, encore trempé par mon immersion prolongée dans le bassin.

— Mais alors, le vrai « *document vert* », tu l'as détruit ? Avec un manque total de pudeur, je déboutonne mon pantalon, puis mon caleçon. Mon étui imperméable, clos par une fermeture éclair, qui servait à ranger mon éponge de toilette, apparaît solidement cousu à la ceinture intérieure de mon sous-vêtement. Je tire délicatement la tirette et extrais un papier, un peu mou mais intact, que je déploie sous les yeux exorbités de Gabriel Treutens :

— Mon vieux, le vrai « *document vert* », le voilà !

Mai-Juillet 1945.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
PREMIÈRE JOURNÉE	7
DEUXIÈME JOURNÉE	19
TROISIÈME JOURNÉE	29
QUATRIÈME JOURNÉE	37
CINQUIÈME JOURNÉE	47
SIXIÈME JOURNÉE	56
SEPTIÈME JOURNÉE	64
HUITIÈME JOURNÉE	73
NEUVIÈME JOURNÉE	83
DIXIÈME JOURNÉE	92



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 NOVEMBRE 1948
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
MAURICE DAUER
5, Rue Morand — PARIS

ÉDITIONS SELF

V.-A. KRAVCHENKO

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ !

IRÈNE ODOEVZEV

LAISSE TOUTE ESPÉRANCE

RAYMOND HESSE

SUR LES PAS DU JUIF ERRANT

WILLIAM C. BULLITT

LE DESTIN DU MONDE

JACQUES BARADUC

DANS LA CELLULE DE PIERRE LAVAL

JAMES P. WARBURG

POURQUOI LE PLAN MARSHALL ?

(PUT YOURSELF IN MARSHALL'S PLACE)

JACQUES MORDAL

LA BATAILLE DE DUNKERQUE

GÉNÉRAL SANCHEZ SALAZAR

Ancien chef du Service secret mexicain.

ET JULIEN GORKIN

AINSI FUT ASSASSINÉ TROTSKY

SUZANNE LABIN

STALINE LE TERRIBLE

PHILIPPE ARIÈS

**HISTOIRE DES POPULATIONS
FRANÇAISES**

**ET DE LEURS ATTITUDES DEVANT LA VIE
DEPUIS LE XVIII^e SIÈCLE**

PROCUREUR GÉNÉRAL MORNET

**QUATRE ANS A RAYER
DE NOTRE HISTOIRE**

GRATIS

B-100